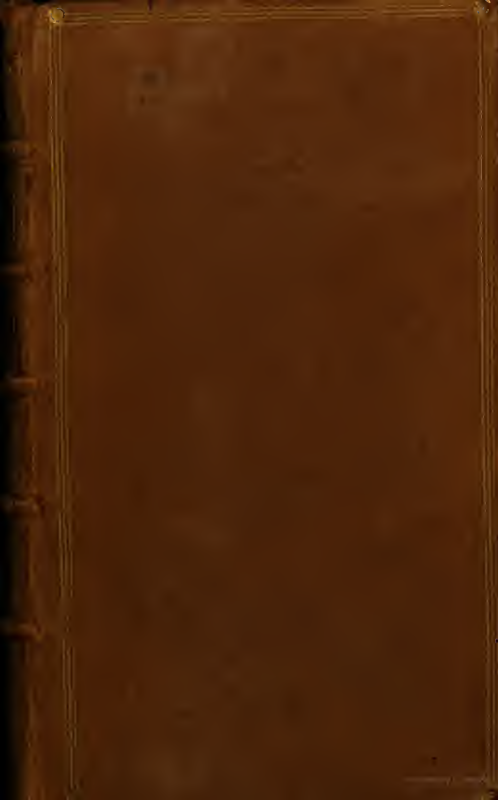






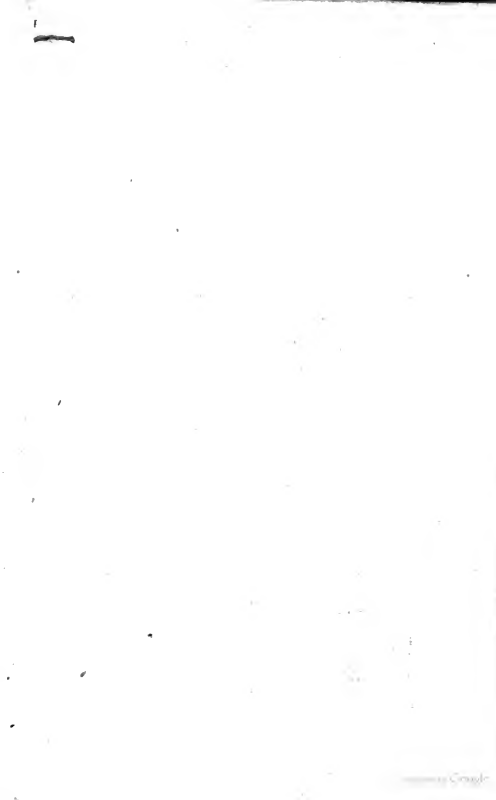


3 2 1 2

①
8-122









HISTOIRE DE LA CONQUETE DU PEROU

contise.

HISTOIRE

DE

LA DÉCOUVERTE

ET

DE LA CONQUÊTE

DU PEROU,

TRADUITE DE L'ESPAGNOL
D'AUGUSTIN DE ZARATE;

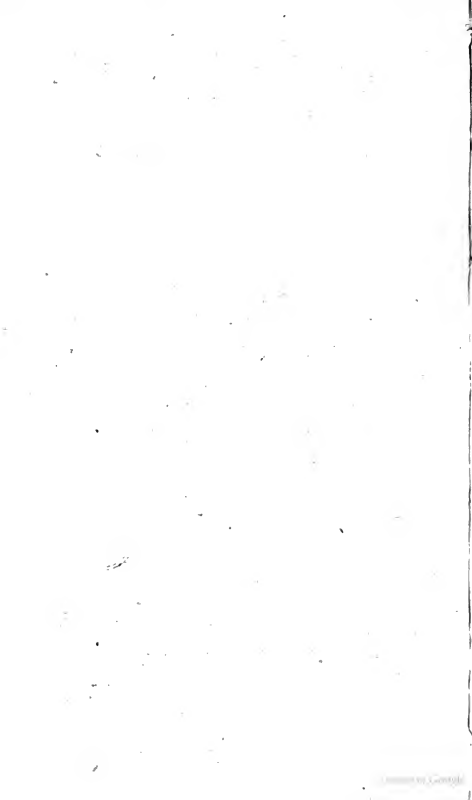
Par S. D. C.

TOME PREMIER.



A PARIS,
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XLII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.





P R E F A C E
DU
T R A D U C T E U R.

ENTRE plusieurs découvertes dans les Arts & dans les Sciences qu'on a faites depuis quelques centaines d'années, il y en a trois fort remarquables, qui ont produit de très grands effets dans le monde, bons & avantageux à quelques égards: mais aussi souvent mauvais & préjudiciables à la société humaine par la mauvaise disposition des hommes, qui fait qu'ils abusent de tout. Il n'est pas difficile de comprendre qu'on veut parler de l'invention de la poudre à canon vers la fin du quatorzième siècle, de l'impression vers le milieu du quinzième, & de la découverte du nouveau Monde au commencement du seizième.

Tom. I.

a ij

On n'ignore pas que Christophe Colomb en avoit découvert quelque chose dès l'an 1492, & que cinq ans après, en 1497, Americ Vespuce découvrit ce grand Continent qui a pris de lui le nom d'Amérique : mais on peut dire néanmoins que les plus grandes & les plus considérables parties n'en ont été découvertes qu'au commencement du seizième siècle. On a trouvé en divers endroits des pays habités par des peuples fort barbares & fort sauvages, & pourtant presque par-tout quelque forme de Gouvernement & de Police. On a trouvé sur-tout deux grands Empires gouvernés avec art & avec politique depuis quelques siècles par une assez longue suite de Rois : l'un, dans l'Amérique septentrionale, qui est le Mexique ; & l'autre, dans l'Amérique méridionale, qui est le Pérou. Ces deux grands Empires ont été découverts & conquis d'une manière assez surprenante, par un petit nombre d'Espagnols, dans le cours de peu d'années : le Mexique par Fernand Cortez, & le Pérou par François Pizarre. Comme on vient de donner depuis peu au Public une Traduction Française, qui a été bien reçue, de l'Histoire qu'Antoine de Solis a écrite en Espagnol de cette

P R E F A C E.

découverte & de cette conquête du Mexique : on a cru que l'Histoire de la découverte & de la conquête du Perou en François, pourroit aussi être agréable à plusieurs personnes qui n'entendent pas l'Espagnol. On a donc choisi un Historien qui paroît sincère & désintéressé, & qu'on ne sauroit soupçonner de déguiser la vérité en faveur de son Héros, parce qu'il n'en a point, & qu'on auroit peut-être de la peine à deviner de tous les personnages qui paroissent dans son Histoire, s'il a de l'affection & de l'attachement pour quelqu'un plus que pour les autres. Cet Historien est Augustin de Zarate, qui écrit d'un style simple & naturel, mais avec beaucoup de bon sens & d'une manière qui paroît assez propre à faire que ses Lecteurs s'intéressent dans son récit. Au reste, personne n'ignore que la découverte du Perou & des riches mines qu'on y a trouvées, ont eu de grandes influences dans toutes les affaires de notre Europe, où l'argent est devenu beaucoup plus commun qu'il n'étoit auparavant. On fait que vers la fin du quinzieme siecle, on trouvoit prodigieux que Louis XI, Roi de France, tirât de son Royaume *quarante-sept cens*

mille francs par an, comme parle son Historien Philippe de Commines, qui remarque : (a) *Que Charles VII, prédécesseur de Louis, n'avoit jamais tiré que dix huit cent mille francs, & qu'ainsi par cette exaction, plus que doublée, chacun estimoit le Royaume bien atténué, tant des grands que des moyens, & que des petits; parce qu'ils avoient porté & souffert vingt ans, ou plus, de grandes & horribles tailles, qui ne furent jamais si grandes à trois millions de francs près.* Ce sont les termes de cet Auteur. Aujourd'hui, dans les mêmes lieux où cela paroissoit si prodigieux alors, il ne feroit pas la dixieme ou la vingtieme partie de ce qui s'y leve, puisqu'on n'y parle que par cinquantaine, & même par centaine de millions. A la vérité, il ne faut pas attribuer un si grand changement tout entier à la découverte du Perou; il y a plusieurs autres causes qui concourent, & dont ce n'est pas ici le lieu de parler. Mais il faut pourtant avouer, que si ces précieux métaux, l'or & l'argent, n'avoient pas été apportés en quantité de ce nouveau Monde dans notre Europe, on n'y compteroit pas par de si grosses

(a) *Liv. 5. Chap. 18.*

sommes , & on n'y entretiendrait pas
 un si grand nombre de troupes réglées.
 Les Lecteurs seront donc , sans doute ,
 bien aises de voir comment a été décou-
 vert & conquis un pays d'où nous est
 venu tant de bien & tant de mal , par l'a-
 bus que les hommes font de tout , &
 qu'ils n'ont pas manqué de faire des ri-
 chesses que ce pays nous a fournies. On a
 remarqué, que dans l'espace de moins de
 cinquante ans , des seules mines de Po-
 tosi , on avoit apporté en Espagne , pour
 le quint du Roi seulement , près de qua-
 tre cent millions. On peut aisément con-
 jecturer par-là , combien , & Potosi ,
 & Porco , & Quito , & plusieurs autres
 endroits , en ont pu fournir en plus de
 cent cinquante ans , tant pour le quint
 du Roi que pour le compte des Particu-
 liers. On voit aujourd'hui une ville qui
 contient pour le moins quatre mille mai-
 sons , belles & bien bâties , nommée
 Potosi , & située dans un lieu autrefois
 desert ; & qui , comme notre Auteur le
 remarque , doit sa naissance à la dé-
 couverte des mines de la montagne du
 même nom. Cette Ville a des Eglises
 magnifiques , & tous ses habitans sont
 riches , & ne se servent qu'en vaisselle
 d'argent. Les autres Villes , dont il est

parlé dans cette Histoire , subsistent encore aujourd'hui pour la plupart ; & les plus considérables sont Quito , Ciudad de Los Reyes ou Lima, Cusco, la Plata, Arequipa. Cusco étoit autrefois la capitale de tout le pays , c'est aujourd'hui Los-Reyes qui l'est. Le Perou porte le titre de Royaume , & véritablement il est assez étendu & assez considérable pour mériter ce nom ; ainsi ceux qui en sont Gouverneurs pour le Roi d'Espagne , portent le nom de Viceróis. Il y a dans le pays plusieurs Evêchés & deux Archevêchés , l'un à Los-Reyes, l'autre à la Plata , où il y a aussi une Audience Royale , qui est une espece de Cour souveraine , à-peu-près comme sont les Parlemens en France. Il y a encore une troisième semblable Cour à Quito ; si bien que deux , savoir celle de Quito & celle de la Plata , sont situées aux deux extrémités du Royaume , & celle de Los-Reyes comme au milieu. Les mines du Perou continuent à fournir de l'or & de l'argent , & le pays aussi à fournir la plupart des choses nécessaires pour la commodité , & même pour les délices de la vie. Au reste , pour dire quelque chose des regles qu'on s'est proposé de suivre dans cette version , on a

regardé la fidélité comme le caractère essentiel d'une bonne Traduction , sur tout quand il s'agit d'Histoire. Ainsi , on a tâché de rendre par tout exactement le sens de l'original , sans s'attacher pourtant scrupuleusement aux termes , parce qu'on fait que chaque langue a des tours & des expressions qui lui sont propres , & qu'on ne sauroit rendre mot pour mot dans une autre , sans s'y exprimer d'une maniere barbare & obscure. Il arrive nécessairement de-là qu'il y a des beautés & des agrémens dans un original qu'on ne sauroit égaler dans une version : mais il se rencontre aussi quelquefois que la langue du Traducteur a des avantages , à cet égard , sur celle de son Auteur , & qu'on y peut exprimer plus nettement & avec plus de force & de naïveté certaines pensées , qu'elles ne peuvent l'être dans une autre langue. On se flatte que cela est arrivé en quelques endroits de cet Ouvrage , & qu'on a rendu le sens plus clair & plus net en François qu'il ne l'étoit dans l'Espagnol , comme ceux qui voudront se donner la peine de lire l'un & l'autre , le pourront aisément remarquer.

D'ailleurs , on avoue franchement ,

✱ P R E F A C E.

qu'on a eu bien de la peine à se contenter soi-même pour rendre d'une manière convenable quelques noms de charges, de poids, de mesures & de monnoies, tant parce qu'on n'avoit pas tous les livres où on auroit pu trouver les éclaircissemens nécessaires, qu'à cause que toutes ces choses ne se répondent pas exactement d'un pays à l'autre. Ainsi, on a été obligé de retenir en quelques endroits les noms mêmes qui se trouvent dans l'Espagnol, & on les a rendus en d'autres de la manière qu'on a jugé la plus approchante & la plus convenable. Par exemple, on a retenu le nom de *Contratation* des Indes, (bien que ce mot ne soit pas connu en François,) parce qu'on ne pouvoit exprimer autrement d'une manière convenable, une espèce de Tribunal de Justice érigé en Espagne pour les affaires des Indes. On a retenu de même en quelques lieux le nom Espagnol, *Adelantado*, & en plusieurs autres on l'a traduit par celui de Président, qui semble y répondre assez bien, quoiqu'on reconnoisse que toutes les idées principales & accessaires qui se trouvent attachées à l'*Adelantado* Espagnol, ne se rencontrent pas dans le nom François de Président. On a rendu

le mot d'*Alcade*, qui est aussi un nom de charge, quelquefois par le nom général de Magistrat, en d'autres lieux par celui de Juge de Police, & encore par celui de Prevôt, selon que cela paroïssoit convenable au sujet, parce que ce nom Espagnol a toutes ces diverses significations. On a retenu par tout le nom d'*Audience* & d'*Audience Royale*, pour signifier une espece de Cour souveraine, bien qu'il n'y en ait aucune sous un semblable nom en France, & on n'a pas voulu mettre à la place le nom de Parlement : parce qu'encore qu'il y ait quelque ressemblance entre ces deux choses, il s'y trouve aussi des différences considérables, & par la même raison on a retenu aussi le nom d'*Auditeur*, au lieu de le rendre par celui de Conseiller. On a traduit de même *Maestre de Campo*, Mestre de Camp, ou Mestre de Camp général, bien qu'on n'ignore pas qu'il y a de la différence entre le *Maestre de Campo* Espagnol, qui désigne un Officier qui commande également la Cavalerie & l'Infanterie sous le Général; & le Mestre de Camp général François, qui signifie seulement aujourd'hui le second Officier de la Cavalerie Legere, qui la commande toute en l'absence du Colonel

général de cette Cavalerie. On auroit pu traduire *Maestre de Campo*, par Lieutenant Général, à quoi il semble qu'il ne répond pas mal : mais comme dans le tems que notre Auteur écrivoit, le nom de Mestre de Camp se donnoit aux Officiers d'Infanterie qu'on nomme aujourd'hui Colonels, tout de même qu'aux Officiers de Cavalerie, & cela en France comme en Espagne, on a mieux aimé retenir le nom de Mestre de Camp Général, comme il est dans l'Espagnol, que de mettre à la place celui de Lieutenant Général. A l'égard des monnoies, on en a usé à-peu-près de la même maniere : on a retenu en quelques endroits le nom Espagnol de *Pesos*, parce qu'on s'en sert aussi quelquefois en François comme en d'autres langues de l'Europe : en d'autres lieux on l'a rendu par le mot d'Ecu, quand il s'agissoit de monnoie d'argent, & par celui d'Ecu d'or ou de Ducat, quand il étoit question de monnoie d'or. Pour les autres, on les a aussi rendus par des noms François de monnoies connues & les plus approchans qu'on a eu, de la même valeur des monnoies Espagnoles. On a fait la même chose pour les poids & les mesures.

Il faut encore remarquer qu'on a traduit *Lagartos*, Lefards ou grands Lefards; mais on y a ajouté le nom de Crocodiles dans les lieux où il étoit parlé des animaux qu'on nomme de ce dernier nom dans notre langue, & on n'a retenu le nom de Lefards, que pour faire connoître que les Espagnols regardent ces monstres comme des especes de Lefards, sans doute à cause de quelque ressemblance dans leur figure, bien qu'on n'ignore pas qu'en notre langue on ne se serve du nom de Lefard, que pour designer des animaux beaucoup plus petits.

On n'entreprend point de décider ici d'où est venu le nom de Peru ou Pérou que les Espagnols ont donné à ce grand pays de l'Amérique Méridionale, on se contentera seulement de dire, que quelques-uns croient qu'il est venu du nom d'une riviere que les gens du pays nommoient Beru, & que les autres disent que les Espagnols au commencement qu'ils y aborderent, demandant à un homme, quel étoit le nom du pays cet homme crut qu'ils lui demandoient son nom de lui, & qu'il leur dit, qu'il se nommoit Peru, ce qu'ils prirent pour le nom du pays qu'ils demandoient, &

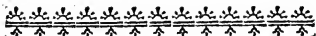
non pour celui de cet homme dont ils ne s'informoient pas. Ce dernier sentiment est peut-être plus vraisemblable : mais on ne décide rien là-dessus, aussi la chose ne paroît-elle pas fort importante.

On finiroit ici , si on ne jugeoit à propos de faire remarquer à l'occasion de cette Histoire du Perou , qu'il arrive souvent aux plus grands hommes de se tromper , même dans des faits assez connus. Personne n'ignore avec combien de capacité , de soin & de diligence le Président de Thou a écrit l'Histoire de son tems ; son Ouvrage a été estimé de tous les gens savans , & le sera toujours de tous ceux qui aiment la sincérité & la candeur. Cependant , dans le premier Livre de son Histoire , il dit une chose où il s'est manifestement trompé , comme il paroît par cette Histoire du Perou , qu'on donne maintenant au Public en notre langue. Voici le fait : de Thou dit , que Vaca de Castro , qui avoit vaincu & fait mourir le jeune Almagre , fut ensuite lui-même fait mourir par Gonzale Pizarre : néanmoins il paroît évidemment par notre Historien Zarate , que Vaca de Castro retourna en Espagne , où il eut à soutenir

un Procès qui dura plusieurs années sur sa conduite, tandis qu'il étoit au Perou, & ce fait est accompagné de tant de circonstances, qu'on ne sauroit douter qu'il ne soit évidemment faux qu'il soit mort au Perou par les mains de Gonzale Pizarre, qui fut défait & supplicié avant que Vaca de Castro mourût en Espagne. On remarque encore, que Moreri dans son Dictionnaire Historique sur l'article du Perou, fait une semblable faute, en disant, que les Pizarres perdirent avec la vie le Gouvernement de tous les Pays qu'ils avoient acquis au Roi d'Espagne, & que *Pedro de la Gasca y demeura Viceroi*. Il y a deux fautes dans ces dernieres paroles. La premiere, c'est que Pedro de la Gasca n'a jamais eu au Perou le titre de Viceroi, mais seulement celui de Président. La seconde, qu'après avoir vaincu Gonzale Pizarre, il s'en retourna incontinent en Espagne, ayant employé fort peu de tems à mettre quelque ordre aux affaires du Perou. Cela se voit clairement par cette Histoire dont on donne maintenant la Traduction au Public. On a remarqué une chose considérable de la modération & de la retenue de ce même Pedro de la Gasca, c'est qu'il retourna

en Espagne, fans s'être enrichi au Pérou, où il avoit eu assez de moyens de le faire, & où il avoit exécuté de si grandes choses, & qu'il en remporta le même chapeau qu'il y avoit porté, n'ayant rien changé dans sa maniere d'agir modeste, & emportant d'ailleurs pour son Maître de très grosses sommes d'argent.





A V I S

DE L'AUTEUR ESPAGNOL.

COMME j'exerçois la charge de Secrétaire du Conseil Royal de Castille où je faisois ma résidence depuis quinze ans, le Roi & ceux de son Conseil des Indes, m'ordonnerent vers la fin de l'année 1543 d'aller au Perou, pour exercer dans ces Provinces & celle de Terre-ferme la charge de Trésorier général, tant pour le paiement des Officiers de Sa Majesté que pour la recette de ses droits & de ses revenus en ce pays-là. Je m'embarquai sur la flote qui portoit Blasco Nugnez Vela pourvu de la charge de Viceroy du Perou. Aussi-tôt que nous fûmes arrivés dans ce nouveau Monde, j'y vis tant de mouvemens, de brouilleries & de nouveautés, que cela me fit naître la pensée d'en conserver la mémoire à la postérité. J'écrivis donc ce qui se passoit : mais quelque tems après, faisant reflexion sur ce que j'en avois

Tome I.

b

écrit , je jugeai que cela ne suffisoit pas , & que pour le bien entendre , il falloit nécessairement remonter plus haut , & expliquer des faits dont ceux que je voyois , tiroient leur origine. Ainsi , de degré en degré , je montai jusqu'à la découverte du pays. En effet , les choses qui s'y sont passées ont tant de liaison , & dépendent si fort les unes des autres , que sans le récit de celles qui ont précédé , les suivantes ne peuvent avoir toute la clarté qui leur est nécessaire. Je me suis donc cru obligé de prendre la chose dès sa source pour donner à cette narration toute l'évidence dont elle avoit besoin.

Ma Relation sera peut-être un peu moins parfaite que si j'avois pu l'écrire régulièrement & la mettre en ordre , tandis que j'étois au Pérou ; ce que je ne pus faire , parce qu'il pensa m'en coûter la vie pour l'y avoir seulement commencée , par la brutalité d'un Mestre-de-Camp de Gonzale Pizarre , qui menaçoit de tuer quiconque entreprendroit d'écrire ses actions : il avoit peut-être quelque raison de croire qu'elles mériteroient plutôt d'être ensevelies dans un oubli éternel que d'être conservées à la postérité. Je fus donc con-

traint de cesser, & je me contentai, ne pouvant mieux faire, de recueillir tous les Mémoires que je pus avoir, qui sont suffisans pour écrire une Relation qui n'a peut-être, ni toute l'étendue, ni toute la perfection d'une Histoire complete; mais qui a aussi quelque chose de plus que de simples Mémoires, étant, comme elle est, divisée par Livres & par Chapitres.

Je ne me suis pas fait ma principale affaire du style dont je devois écrire, me fondant sur ce qu'a dit Cicéron, & après lui Plinè, que la Poësie & les Harangues n'ont aucun agrément sans beaucoup d'éloquence; mais que l'Histoire plaît toujours de quelque maniere qu'elle soit écrite. En effet, les hommes ont naturellement tant d'inclination pour les nouveautés, & pour apprendre les événemens qui sont inconnus, que souvent ils prennent plaisir aux recits quoique grossiers & mal arrangés. Si mon style n'a pas toute la politesse qu'on pourroit souhaiter, au moins cet Ouvrage fera connoître la vérité des faits, & je ne serai pas fâché qu'il serve à quelqu'autre pour écrire la même Histoire avec plus d'ordre & d'élégance, comme cela est souvent arrivé dans les Histoires

Grecques & Latines, & même en celles de notre tems. Je me suis attaché particulièrement à la vérité, qui est l'ame de l'Histoire, & j'ai écrit avec toute l'exactitude possible, sans artifice & sans déguisement, tant pour les choses naturelles que pour les événemens, ce que j'ai vu moi-même : & à l'égard de ce qui s'est passé en mon absence, ce que j'en ai pu apprendre de personnes dignes de foi & non passionnées. Ce n'étoit pas une petite difficulté, d'en trouver qui fussent telles dans un pays où il y en avoit peu qui ne fussent attachées au parti de Pizarre ou à celui d'Almagro, à-peu-près comme on l'étoit autrefois à Rome au parti de Cesar ou à celui de Pompée, ou peu de tems auparavant à celui de Sylla ou de Marius. En effet, on auroit eu peine à trouver quelqu'un au Perou qui n'eût été bien ou mal traité par l'un de ces deux chefs, ou par ceux de leur parti.

Comme dans toutes les Histoires on peut distinguer trois choses : premièrement, les desseins & les intentions : secondement, les actions : & enfin, les événemens. J'ose m'assurer qu'il n'y aura personne qui ne convienne avec moi sur les deux derniers articles, où j'ai pris

tous les soins possibles pour ne me point trouver en contradiction ; à l'égard du premier , si on trouve de la différence entre mon récit & celui de quelques autres , on ne devra pas en être surpris , puisque cela est assez ordinaire aux Historiens les plus exacts & les plus fideles.

Je n'eus pas sitôt achevé cette Relation , que je m'apperçus d'une erreur dans laquelle j'avois toujours été , qui étoit de blâmer ceux qui écrivent l'Histoire , de ce qu'ils ne mettoient pas leurs Ouvrages au jour aussi-tôt qu'ils étoient achevés : je croyois que leur pensée étoit d'attendre que le tems en pût couvrir les défauts , lorsque ceux qui pourvoient être les témoins des faits qu'ils récitent ne feroient plus. Je comprends mieux à cette heure la raison qui les oblige d'attendre la mort des personnes dont ils parlent ; peut-être même qu'il seroit quelquefois à propos d'attendre que toute leur postérité fût périe , puisqu'en récitant ce qui se passe dans nos jours , on court risque d'offenser bien des gens , & qu'on ne peut presque se flatter de contenter personne. Ceux qui font mal se plaindront toujours , & quelque legerement qu'on touche leurs fautes , ils accuseront toujours l'Histo-

riert de s'être trop étendu sur ce qui les deshonore, de l'avoir exagéré, & de n'avoir pas assez marqué ce qui pouvoit servir à les disculper. Au contraire, ceux dont les actions méritent des louanges, trouveront qu'on ne s'y est pas assez étendu, à moins qu'on n'en compose de gros volumes. Ainsi, un Auteur aura toujours à plaider, ou contre ceux qu'il blâme, qui se plaindront qu'il en a trop dit, ou contre ceux qu'il loue, qui trouveront qu'il n'en a pas assez dit. Horace conseille à tous les Ecrivains de garder leurs Ouvrages neuf ans avant que de les donner au Public : mais peut-être que les Historiens ne feroient pas mal de multiplier ce tems, & d'attendre à-peu-près la révolution d'un siècle avant que de produire les leurs, afin que les descendans des coupables eussent quelque couleur pour nier qu'ils en fussent descendus, & que la postérité des honnêtes gens fût en quelque sorte contente des louanges modérées qu'on donne à leurs ancêtres. Ces réflexions m'avoient fait prendre la résolution de ne point donner encore cet Ouvrage au Public ; jusqu'à ce que dans le voyage que le Roi fit en Angleterre, quelques personnes à qui j'avois donné mes cahiers,

les lui montrèrent. Ce Prince se les fit lire pour se délasser des ennuis de la navigation, & cet Ouvrage eut le bonheur de divertir Sa Majesté, qui l'honora de son approbation, & qui l'adopta en quelque sorte, en m'ordonnant de le faire imprimer; ce que j'ai fait d'autant plus volontiers, que ce commandement doit suffire pour mettre mon Livre à couvert de tous les murmures des Censeurs.





ECLAIRCISSEMENT

*De la difficulté que quelques-uns font ;
comment les premiers qui ont peuplé le
Perou , ont pu y passer.*

ON forme de grands doutes & de grandes difficultés sur les premiers Peuples , qui depuis long-tems habitent dans les Provinces du Perou , & on demande comment ils ont pu y passer , ce pays étant , comme il est , séparé par une si vaste étendue de mer , de ceux où les premiers hommes du monde ont habité. Il me semble qu'on peut suffisamment répondre à cette difficulté , par une Histoire que Platon touche dans son Timée ou son Dialogue de la Nature , & qu'il récite plus amplement dans le Dialogue suivant , intitulé Atlantique. Là il rapporte , » que
» les Egyptiens disoient à l'honneur des
» Athéniens , qu'ils avoient eu part à la
» défaite de certains Rois qui étoient
» venus par mer avec une nombreuse
» armée , d'une grande Isle nommée
» Atlantique , qui commençoit depuis
» les Colonnes d'Hercules ; que cette
» Isle

„ Isle étoit plus grande que toute l'Asie
 „ & l'Afrique ensemble, & qu'elle étoit
 „ divisée en dix Royaumes que Neprune
 „ avoit donnés en partage à ses dix enfans,
 „ ayant donné le plus grand & le meil-
 „ leur à Atlas son fils aîné. „ Il ajoute
 à cela plusieurs particularités remarqua-
 bles des coutumes & des richesses de cette
 Isle, sur-tout d'un Temple magnifique
 qui étoit dans la Ville principale, dont
 les murailles étoient entièrement garnies,
 & toutes couvertes d'or & d'argent, &
 le toit couvert de cuivre, avec plusieurs
 autres particularités qui seroient trop
 longues à rapporter ici, & qu'on peut
 voir dans l'Original. Il est certain que
 plusieurs coutumes & cérémonies, dont
 cet Auteur parle, s'observent encore
 aujourd'hui dans les Provinces du Pérou.
 De cette Isle on passoit à d'autres gran-
 des Isles situées par-delà, & qui n'étoient
 pas éloignées de la Terre-ferme, au-delà
 de laquelle on trouvoit la vraie mer.
 Voici les paroles du même Platon au
 commencement du Timée, où Socrate
 parle ainsi aux Athéniens. „ On tient pour
 „ certain, que dans les tems passés vo-
 „ tre Ville a résisté à un grand nombre
 „ d'ennemis qui venoient de la mer
 „ Atlantique, & avoient pris & occupé

» presque toute l'Europe & toute l'A-
 » sie; car alors ce détroit étoit naviga-
 » ble, & tout près de là on voyoit une
 » Isle qui commençoit presque dès les
 » Colonnes d'Hercules, & qu'on dit
 » qui étoit plus grande que l'Asie &
 » l'Afrique ensemble : de cette Isle on
 » passoit aisément à d'autres qui étoient
 » près & vis-à-vis du Continent ou de
 » la Terre-ferme voisine de la vraie mer;
 » car on peut justement appeler cette
 » mer la vraie mer, & la Terre dont je
 » parle, Continent ou Terre-ferme. «
 Un peu après, Platon ajoute encore,
 que » neuf mille ans avant qu'il écrivît,
 » il arriva un grand changement, &
 » que la mer voisine de cette Isle s'enfla
 » si fort par une prodigieuse quantité
 » d'eaux qui s'y jetterent, qu'en un jour
 » & une nuit elle couvrit toute l'Isle,
 » l'engloutit & l'abîma entierement, &
 » que cette mer a toujours été depuis si
 » remplie de boue & de bancs de sable,
 » qu'on n'a pu voguer dessus, ni passer
 » par-là aux autres Isles & à la Terre-
 » ferme, dont on vient de parler. «
 Quelques Auteurs prennent ce récit pour
 un discours allégorique, comme le rap-
 porte Marfile Ficin dans ses Notes sur le
Timée; cependant la plupart des Com-

mentateurs de Platon, comme Ficin lui-même & Platine, le regardent, non comme une fiction, mais comme un récit historique & véritable. Au reste, il ne faut pas s'imaginer que les neuf mille ans, dont il parle, soient une preuve que son discours soit fabuleux : parcequ'il les faut prendre selon Eudoxe, à la maniere des Egyptiens, non pour des années solaires, mais lunaires, c'est-à-dire, pour neuf mille mois, qui reviennent à sept cent cinquante ans. Il est remarquable sur ce sujet, que tous les Historiens & tous les Cosmographes anciens & modernes, appellent la mer qui a englouti cette Isle, l'Ocean Atlantique, retenant le même nom que portoit autrefois l'Isle ; ce qui semble une assez bonne preuve qu'elle a été. En supposant donc la vérité de cette Histoire, on ne sauroit nier que cette Isle Atlantique, commençant, comme on a dit, vers le Détroit de Gibraltar, & assez près de Cadix, ne dût s'étendre fort loin du Septentrion au Midi, & de l'Orient à l'Occident, pour pouvoir être plus grande que l'Asie & l'Afrique. Par les autres Isles qui en étoient voisines, il faut sans doute entendre, l'Espagnole, l'Isle de Cuba, celle de Saint-Jean, la Jamaïque, & les

xxviiij *ECLAIRCISSEMENT, &c.*

autres qui sont de ce côté-là. Par la Terre-ferme, dont Platon parle, qui étoit à l'opposite & près de ces Isles, il faut aussi, sans doute, entendre cette même Terre, qu'on appelle encore aujourd'hui la Terre-ferme, avec toutes les autres Provinces du même Continent, qui commencent au Détroit de Magellan, & s'étendant vers le Nord, comprennent le Perou, la Province de Popayan, la Castille d'or, Beragua, Nicaragua, Guatimala, la Nouvelle Espagne, les sept Villes, la Floride, les Bacallaos, & de là vers le Septentrion jusqu'à la Norvege. Il est sans doute que cela comprend une plus grande étendue de terre que tout ce qu'on en connoissoit auparavant dans les trois autres parties du monde. Au reste, il ne faut pas s'étonner que ce nouveau Monde n'eût pas été découvert autrefois par les Romains, ni par les autres Nations, qui en différens tems occupèrent l'Espagne, parcequ'on peut justement supposer que la difficulté de traverser ces mers, de laquelle nous avons déjà parlé, subsistoit encore. C'est en effet ce que j'en ai oui dire, & je n'ai pas de peine à croire que cela pouvoit aisément empêcher qu'on ne découvrit ces nouvelles Terres, conformément au récit de

Platon. L'autorité de ce Philosophe suffit pour me persuader la vérité du fait , & je ne puis gueres douter que ce nouveau Monde découvert de notre tems , ne soit cette Terre-ferme ou ce Continent dont il parle , puisque tout ce qu'il en dit , convient fort bien à ce que nous en connoissons aujourd'hui ; particulièrement ce qu'il dit de cette Terre , qu'elle est voisine de la vraie mer , qui est celle que nous nommons à présent la Mer du Sud. En effet , toute la Mer Méditerranée , & ce que nous connoissons de l'Océan , qu'on nomme ordinairement la Mer du Nord , ne sont que comme des Rivieres en comparaison de la vaste étendue de cette autre Mer. Après ces éclaircissements , il ne paroît pas difficile à comprendre que les hommes aient pu aisément passer de cette grande Isle Atlantique , & des autres Isles voisines , à ce qu'on appelle aujourd'hui la Terre-ferme , & de-là par terre , ou même par la Mer du Sud , jusqu'au Perou : car il ne faut pas s'imaginer que les peuples qui habitoient ces Isles , n'eussent aucune connoissance de la Navigation , ils ne pouvoient manquer de l'apprendre par le commerce qu'ils avoient avec cette grande Isle , où Platon remarque expressément

xxx *ECLAIRCISSEMENT, &c.*

qu'il y avoit une grande quantité de navires & de ports faits avec soin, lorsque la nature des lieux n'en fournissoit pas de suffisans pour la conservation de leurs vaisseaux. Voilà, ce me semble, les conjectures les plus vraisemblables qu'on peut proposer sur un tel sujet obscur par son antiquité, & surtout parcequ'on n'a pu tirer là-dessus aucun éclaircissement des habitans du Perou, qui n'ont aucune connoissance des Lettres, ni de l'écriture, pour conserver la mémoire des choses passées. Dans la nouvelle Espagne ils ont au moins certaines peintures qui leur servent comme de lettres & de livres; mais au Pérou ils n'ont autre chose que quelques cordes de diverses couleurs, avec plusieurs nœuds; il est vrai que par le moyen de ces nœuds, & de la distance où ils sont les uns des autres, ils comprennent quelque chose, mais fort confusément, comme je le dirai plus au long dans cette Histoire du Pérou. Je puis appliquer ici ce que dit Horace.

*Si quid novisti rectius istis;
Candidus imperti, si non, his utere mecum:*

HORACE, Liv. I. des Epitres, Ep. 6.

Si quelqu'un peut sur ces matieres,
Donner plus d'éclaircissement,

ECLAIRCISSEMENT, &c. xxxj

Qu'il nous le donne franchement,
Ou se serve de nos lumieres.

A l'égard de la découverte de ces nouvelles Terres , il semble qu'on y peut appliquer comme une maniere de prophétie un discours de Seneque dans sa Tragédie de Médée , où il parle ainsi :

*Venient annis sæcula feris ;
Quibus Oceanus vincula reum
Laxet, novosque Typhis detegat orbes ;
Atque ingens pateat tellus ,
Nec sit terris ultima Thyle.*

MEDÉE , ACT. II.

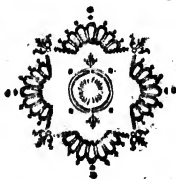
Dans les siècles futurs on passera les Mers,
Et malgré la fureur & des vents & des ondes,
L'avarice & l'orgueil trouvant de nouveaux mon-
des ,
On ne croira plus Thule * au bout de l'Univers.

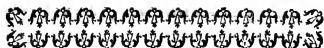
La plus grande partie de cette Relation , au moins pour ce qui regarde la découverte du pays , a été tirée de Ro-

* Thule est une Isle au-delà des Orcades , à soixante-trois degrés de Latitude Septentrionale , la dernière de celles qui ont été connues par les anciens Romains.

xxxij *ECLAIRCISSEMENT, &c.*

drigüe Lozan, habitant de Truxillo, qui est dans le Pérou, & d'autres qui ont été témoins oculaires des choses qui s'y sont passées.





T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans le premier Volume.

LIVRE PREMIER.

- Chap. I. ***D**E la connoissance qu'on eut du Pérou, & comment on commença à le découvrir,* pag. 1.
- II. *Dom François Pizarra se trouvant embarrassé dans l'Isle de la Gorgone, s'embarque avec le peu de gens qu'il avoit, & passe la Ligne Equinoxiale,* 7
- III. *Dom François Pizarra va en Espagne pour donner connoissance à Sa Majesté de la nouvelle découverte qu'il avoit faite du Perou,* 11.
- IV. *Des peuples qui habitent sous la Ligne Equinoxiale, & des choses remarquables qu'on y trouve,* 14
- V. *Des veines de poix qu'on trouve à la pointe du Cap de Sainte-Helene, & des*

- Geans qui habiterent autrefois en ce lieu-
là ,* 18
- VI. *Des peuples qui habitent par de-là la
Ligne Equinoxiale , & des choses remar-
quables qu'on y voit ,* 23
- VII. *Du vent qui souffle dans la plaine du
Pérou , & la raison qui fait que c'est tou-
jours le même ,* 32
- VIII. *De la nature & des qualités de la
Montagne du Pérou , & des habitations
des Indiens & des Chrétiens qui y sont ,* 40
- IX. *Des Villes que les Chrétiens ont sur la
Montagne du Pérou.* 49
- X. *Quels sont les sentimens des Indiens sur
le sujet de leur création , & sur plusieurs
autres choses ,* 57
- XI. *Des cérémonies & des sacrifices des In-
diens du Pérou ,* 61
- XII. *Les Indiens croient la résurrection de
la chair ,* 65
- XIII. *De l'origine des Rois du Pérou , qu'ils
appellent Yngas ,* 67
- XIV. *Des choses remarquables que Guay-
nacava fit au Pérou ,* 75
- XV. *De l'état où étoient les guerres du Pé-
rou dans le tems que les Espagnols y arri-
verent ,* 82

LIVRE SECOND.

- Chap. I. *D*ES conquêtes que Dom François Pizarre & ses gens firent au Pérou, 91
- II. *Ce qui arriva au Gouverneur dans l'Isle de Puna, & comment il s'en rendit maître,* 96
- III. *Le Gouverneur passe à Tumbez. Des conquêtes qu'il fit; & comment il établit une Colonie à Saint-Michel,* 98
- IV. *Le Gouverneur va à Caxamalca. Ce qui lui arriva dans ce lieu-là.* 103
- V. *On donne bataille. Atabaliba est pris prisonnier,* 107
- VI. *Atabaliba fait tuer Guascar. Fernand Pizarre va pour découvrir le pays,* 115
- VII. *On fait mourir Atabaliba, parce qu'on l'accusoit d'avoir voulu faire massacrer tous les Chrétiens. Dom Diegue d'Almagro va pour la seconde fois au Pérou,* 129
- VIII. *Ruminagui, Capitaine d'Atabaliba, étant arrivé à Quito, tâche de s'y établir & s'y rendre puissant. Le Gouverneur va à Cusco,* 139
- IX. *Le Capitaine Benalcazar va à la conquête de Quito,* 145

- X. *Comment Dom Pedro d'Alvarado passa
au Pérou, & ce qui lui arriva,* 150
- XI. *Comment Dom Diegue d'Almagro &
Dom Pedro d'Alvarado se rencontrerent,
& ce qui se passa entr'eux,* 156
- XII. *Dom Diegue d'Almagro & Dom Pe-
dro d'Alvarado rencontrent Quizquiz.
Ce qui se passe dans cette occasion,* 161
- XIII. *Le Gouverneur paye à Dom Pedro
d'Alvarado les cent mille Pesos qu'on lui
avoit promis. Dom Diegue veut se faire
recevoir pour Gouverneur à Cusco,* 167
-

LIVRE TROISIEME.

Où il est parlé du voyage de Dom Diegue
d'Almagro au Chili, de ce qui se passa
cependant au Pérou, & comment les
Indiens du pays se souleverent.

- Chap. I. **D**OM Diegue d'Almagro part
pour le Chili, 172
- II. *Les peines & les fatigues qu'eurent à sup-
porter Dom Diegue d'Almagro & ses gens
dans la découverte du Chili,* 176
- III. *Fernand Pizarre retourne au Pérou.
Les dépêches & les ordres qu'il y apporte.
Les Indiens se soulevent,* 185

DES CHAPITRES. xxxviij

- IV. *Dom Diegue d'Almagro arrive à Cusco, & prend prisonnier Fernand Pizarre, 189*
- V. *Les Indiens défont plusieurs secours que le Gouverneur envoyoit à ses freres à Cusco, 196*
- VI. *Le Marquis envoie demander du secours en divers endroits. Le Capitaine Alvarado va pour le secourir, 201*
- VII. *Le Marquis s'avance pour aller au secours de ses freres à Cusco ; mais ayant su la prise d'Alfonse d'Alvarado, il retourne à Los-Reyes, 207*
- VIII. *Le Marquis leve de nouvelles troupes & se fortifie. Alfonse d'Alvarado & Gonzale Pizarre se sauvent de prison. Ce qui leur arrive, 210*
- IX. *Les deux Gouverneurs se voyent. Fernand Pizarre est mis en liberté, 214*
- X. *Le Marquis marche contre Dom Diegue qui se retire à Cusco, 217*
- XI. *François Pizarre va à Cusco avec son armée. La bataille des Salines se donne, Dom Diegue d'Almagro est pris prisonnier, 221*
- XII. *Ce qui se passa après la bataille des Salines. Fernand Pizarre va en Espagne, 227*
- XIII. *Le Capitaine Valdivia va au Chili, Ce qui lui arrive dans ce voyage. Son retour, 234*

LIVRE QUATRIEME.

Où il est parlé du voyage que Gonzale Pizarre fit pour la découverte de la Province de la Canela, & de la mort du Marquis.

- Chap. I. **G**ONZALE Pizarre fait ses préparatifs pour le voyage de la Canela, 236
- II. Gonzale Pizarre part de Quito ; il se rend à la Canela : ce qui lui arrive en chemin, 238
- III. Des peuples & pays par où passa Gonzale Pizarre, jusqu'à ce qu'il arriva dans un lieu où il fit bâtir un Brigantin, 241
- IV. François d'Orellana s'en va avec le Brigantin. Cela cause de grandes peines à Gonzale Pizarre, 245
- V. Gonzale Pizarre retourne à Quito avec beaucoup de peine, 250
- VI. Les amis & partisans de Dom Diegue d'Almagro, qu'on appelloit ordinairement ceux du Chili, complotent la mort du Marquis, 255
- VII. Le Marquis est averti de la conspiration formée contre sa vie. 261
- VIII. La mort du Marquis Dom François Pizarre, 265

DES CHAPITRES. xxxi

- IX. *Les mœurs, les manières & les qualités du Marquis Dom François Pizarre ; & du Président Dom Diegue d'Almagre,* 273
- X. *Dom Diegue d'Almagro leve des troupes. Il fait mourir quelques Gentilshommes. Alphonse d'Alvarado se déclare pour Sa Majesté,* 285
- XI. *La Ville de Cusco se déclare pour Sa Majesté, & choisit pour Chef & pour Capitaine Pedro Alvarez Holguin. Ce qu'il fit,* 288
- XII. *Dom Diegue va chercher Pedro Alvarez, & ne le pouvant joindre, il va à Cusco,* 293
- XIII. *Vaca de Castro se rend au camp de Pedro Alvarez & d'Alphonse d'Alvarado; il y est reçu comme Gouverneur. Ce qu'il y fit,* 299
- XIV. *Dom Diegue étant à Cusco, il y fait tuer Garcias d'Alvarado, puis il en sort avec ses troupes pour marcher contre Vaca de Castro,* 303
- XV. *Vaca de Castro va de Los-Reyes à Xauxa. Ce qu'il y fit,* 308
- XVI. *Vaca de Castro s'avance avec son armée de Xauxa à Gamangua. Il tâche d'engager Dom Diegue à se soumettre, & entendre à quelque accommodement,* 313

xi TABLE DES CHAPITRES.

XVII. <i>Vaca de Castro se prépare pour donner bataille,</i>	317
XVIII. <i>Vaca de Castro fait avancer ses troupes contre Dom Diegue pour donner combat,</i>	320
XIX. <i>De la bataille de Chapas, & de ce qui s'y passa,</i>	324
XX. <i>Vaca de Castro donne des louanges à ses troupes, & leur rend graces de la victoire qu'il venoit de remporter par leur courage,</i>	333
XXI. <i>Vaca de Castro fait punir quelques-uns de ceux qui avoient suivi Dom Diegue, & pardonne aux autres,</i>	337
XXII. <i>Vaca de Castro envoie des gens de divers côtés pour découvrir le pays,</i>	339
XXIII. <i>Ordonnances de Sa Majesté pour le gouvernement des affaires des Indes. Blasco Nugnez Vela va au Pérou en qualité de Viceroi pour les faire exécuter,</i>	342
XXIV. <i>De la commission & du voyage de Blasco Nugnez Vela, Viceroi du Pérou, & des Auditeurs & autres Officiers qui l'accompagnèrent,</i>	351
XXV. <i>Ce qui se passa dans la Ville de los Reyes à la reception du Viceroi,</i>	356

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE ET DE LA CONQUÊTE DU PÉROU.

CHAPITRE PREMIER.

*De la connoissance qu'on eut du Pérou , &
comment on commença à le découvrir.*

LA Ville de Panama est un Port de la Mer du Sud dans la Province de Terre ferme qu'on nomme la Castille d'Or : l'an mil cinq cent vingt-cinq , trois habitans de cette Ville se joignirent ensemble , & formerent une

Tome I. A

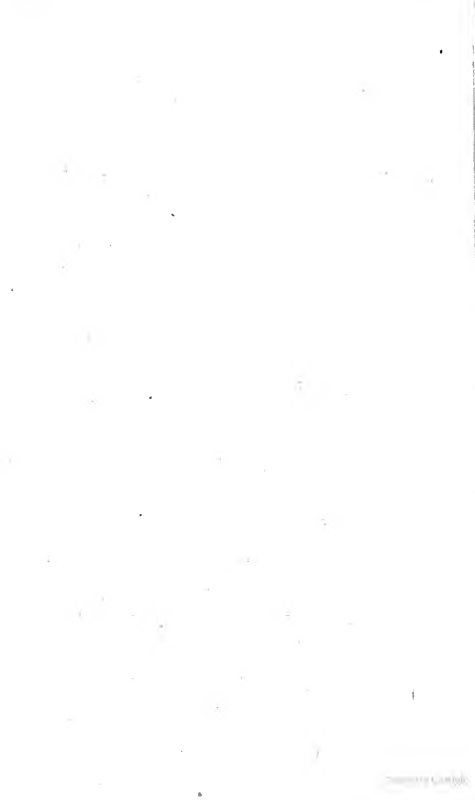
société où ils employèrent tous leurs biens. L'un étoit Dom François Pizarre de la Ville de Truxillo : l'autre Dom Diegue d'Almagro, de la Ville de Malagon, de qui on n'a jamais bien su ni l'origine ni la famille ; quelques-uns disent qu'il avoit été trouvé à la porte d'une Eglise : le troisième étoit un Ecclésiastique nommé (a) Fernand de Luque. Comme ils étoient des plus riches du pais, l'espérance de s'agrandir & de s'enrichir encore, & en même temps de rendre un service important à Sa Majesté Impériale Charles V, leur fit former le dessein de découvrir par la mer du Sud, la côte Orientale de la Terre ferme, du côté qu'on a depuis nommé le Pérou. François Pizarre, ayant donc demandé & obtenu permission de Pédro Arias d'Avila qui commandoit alors pour Sa Majesté en ce Pays-là, équipa avec assez de peine un Vaisseau sur lequel il s'embarqua avec cent quatorze hommes. Il découvrit à cinquante

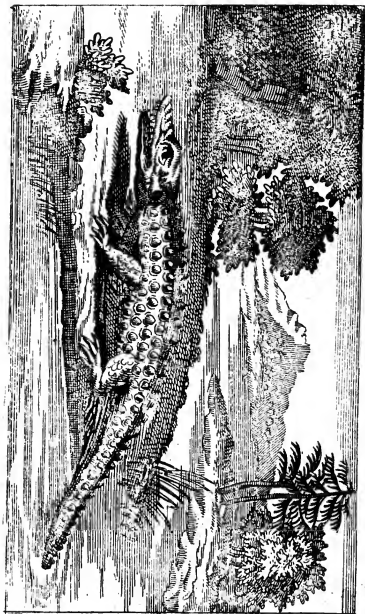
(a) L'édition de Seville, in folio de l'an 1577. dit que ce Hernand ou Fernand de Luque, étoit Pere de Dom Diegue d'Almagro, sans dire qu'il eût part à l'entreprise. V. Livre 2. Chapitre 1.

lieues de Panama, une petite & pauvre Province nommée Pérou, ce qui depuis a fait donner, improprement, le même nom à tout le País qu'on découvrit le long de cette côte par l'espace de plus de douze cens lieues de longueur. Passant outre, il découvrit un autre País que les Espagnols nommerent (a) *le Peuple brûlé*. Les Indiens de ce país lui firent la guerre avec tant d'opiniâtreté, & lui tuèrent une si grande partie de son monde, qu'il fut contraint de se retirer fort en désordre au país de Chinchama, qui n'est pas éloigné du lieu d'où il étoit parti. Cependant Dom Diegue d'Almagro, qui étoit demeuré à Panama, y équipoit un Navire sur lequel il s'embarqua avec soixante-dix Espagnols, & s'en alla chercher Dom François Pizarre, le long de la côte jusques à la riviere à qui il donna le nom de saint Jean, à cent lieues de Panama. Comme il ne le trouvoit point, il retourna en le cherchant jusqu'au Peuple brûlé, où ayant reconnu par quelques marques qu'il y avoit été, il y débarqua, & se mit à terre avec son monde. Les Indiens, enflés de la victoire qu'ils avoient remportée en chassant de

(a) El Pueblo quemado.

leur païs Dom François Pizarre , s'opposerent aussi à Dom Diegue , l'attaquant avec beaucoup de vigueur , & se défendant courageusement , en sorte qu'ils l'incommodoient fort , & lui causoient toujours quelque perte , jusques à ce qu'un jour ils forcerent les retranchemens dont ils s'étoit mis à couvert , & y entrèrent par la négligence de ceux qui les défendoient du côté de leur attaque : ils mirent donc les Espagnols en déroute ; & Dom Diègue , qui perdit un œil dans cette occasion , fut contraint de rentrer dans son Vaisseau & de se mettre en mer. Il retourna donc en suivant toujours la côte jusques à ce qu'il arriva à Chinchama , où il trouva Dom François Pizarre. Ils furent fort aises de se revoir , & ayant joint leurs gens avec quelques nouveaux soldats qu'ils leverent , ils se virent suivis de deux cens Espagnols : ainsi ils recommencerent à voguer le long de la côte avec deux navires & trois canots qu'ils avoient faits. Ils souffrirent & fatiguerent beaucoup pendant cette navigation , parceque toute cette côte est pleine de rivières qui se jettent dans la mer , & dans l'embouchure desquelles on trouve une grande quantité de lézards , que les Naturels du pays nom-





ment *Caymanes*. Ces animaux sont si grands, qu'ils ont ordinairement jusques à vingt & vingt-cinq pieds de longueur ; quand ils peuvent attraper dans l'eau quelques hommes ou quelques bêtes, ils les tuent, puis les emportent hors de l'eau pour les manger : ils sentent sur tout aisément les chiens, & sont attirés par l'odeur pour les dévorer. Ils sortent de l'eau pour faire leurs œufs & les enterrer dans le sable en grande quantité, les y laissant éclore par la chaleur : ils se traînent sur terre fort pesamment, puis ils se retirent dans l'eau. Ainsi on peut dire qu'en cela & en plusieurs autres particularités, ils ressemblent fort aux Crocodiles qui se trouvent dans le Nil. Outre les autres incommodités, les Espagnols souffrirent beaucoup par la faim, parcequ'ils ne trouverent rien à manger, sinon les fruits de quelques arbres qu'on appelle *Mangles*, dont on voit une grande quantité sur cette côte. Ces arbres sont d'un bois fort dur, ils sont hauts & droits, & comme ils se trouvent sur le bord de la mer, & que leurs racines sont abreuvées d'une eau salée, leurs fruits sont aussi salés & amers. Cependant la nécessité contraignoit nos gens de s'en nourrir, avec quelque peu de

poissons qu'ils prenoient , particulièrement quelques écrevisses ou chancres marins , parceque sur toute cette côte on ne trouve point de Maïs. Comme ils alloient vers le Sud , ils étoient obligés de ramer continuellement dans leurs canots contre les courans de la mer qui vont toujours du côté du Nord. De plus , les Indiens les harceloient sans cesse , les attaquant avec de grands cris , & les appelant par injure des gens bannis & qui avoient des cheveux au visage , sans doute à cause de la longueur de leur barbe : ils ajoutoient qu'il falloit qu'ils fussent formés de l'écume de la mer , & que puisqu'ils erroient ainsi par le monde sans labourer ni semer la terre , il falloit qu'ils fussent de grands fainéans. Ces deux Capitaines ayant donc perdu plusieurs de leurs Soldats tant par la disette des vivres , que par les fréquentes attaques des Indiens , ils convinrent que Dom Diegue retourneroit à Panama pour y faire quelques recrues : il en tira quatre-vingts hommes avec lesquels & ceux qui leur restoient , ils allerent jusqu'au país qu'on nomme Catamez , qui est par de-là ces Manglares , país médiocrement peuplé , & où ils trouverent abondamment des vivres. Ils remarquerent que les Indiens

de ces lieux , qui les attaquoient & leur faisoient la guerre , avoient le visage tout parsemé de clous d'or enchassés dans des trous qu'ils se faisoient exprès pour porter ces ornemens. Ayant découvert ce païs ainsi peuplé ils ne passerent pas outre , jusqu'à ce que Dom Diegue d'Almagro fût retourné encore une fois à Panama pour en tirer plus de monde. Cependant Dom François Pizarre alla attendre son Compagnon dans une petite Isle qui n'étoit pas loin de la grande terre qu'ils nommerent l'Isle du Coq , où il souffrit beaucoup par la disette où il se trouvoit de toutes les choses nécessaires à la vie.

CHAPITRE II

Dom François Pizarre se trouvant fort embarrassé dans l'Isle de la Gorgone , se met en mer avec le peu de gens qu'il avoit , & passe la ligne équinoxiale.

QUAND Dom Diegue d'Almagro fut de retour à Panama pour en tirer quelque secours , il trouva que Sa Majesté avoit pourvû de ce gouvernement, un Gentilhomme de Cordoue , nommé

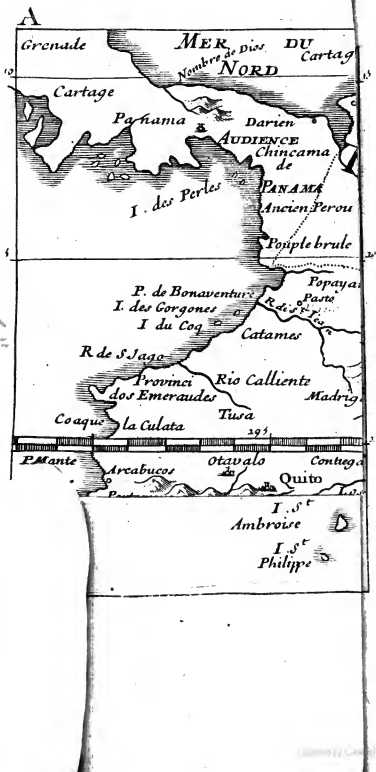
Pedro de los Rios. (a) Il s'opposa aux desseins d'Almagro , parceque ceux qui étoient demeurés avec Pizarre dans l'Isle du Coq , avoient fait supplier secretement ce Gouverneur , de ne permettre point qu'un plus grand nombre de gens allassent périr inutilement dans une entreprise si périlleuse , comme plusieurs autres y avoient déjà péri , & qu'il leur envoyât ordre de s'en retourner. Pedro de los Rios envoya donc un Lieutenant avec ordre que tous ceux qui souhaiteroient de retourner à Panama , le pussent faire en toute liberté , sans que personne les en empêchât ou les pût retenir malgré eux. A-peine ces ordres furent-ils arrivés & connus par les Soldats , que la plupart s'embarquerent avec beaucoup de joie , comme s'ils fussent par-là sortis d'une cruelle captivité , & échappés de la main des Barbares : de sorte qu'il ne s'en trouva que douze qui voulurent bien demeurer avec Pizarre. Avec un si petit nombre de gens il n'osa demeurer dans le lieu où il s'étoit retiré d'abord , ainsi il s'éloigna & se retira dans une Isle déserte , six lieues plus avant en mer. Cette Isle étoit pleine de fontaines & de ruis-

(a) Pierre des Rivières.

seaux, ils la nommerent la Gorgone : ils s'y nourrirent d'écrevisses, de chancres, & de grandes couleuvres qui étoient fort communes dans cette Isle ; ils furent contraints de vivre ainsi assez misérablement jusqu'au retour du Vaisseau qui étoit allé à Panama, d'où il leur apporta quelques vivres, mais point de Soldats. Pizarre monta sur ce navire avec ses douze hommes seulement, si bien que leur constance & la fermeté de leur courage furent cause de la découverte du Pérou. Voici leurs noms, au moins ceux qui sont venus à ma connoissance, & qui ont mérité d'être conservés à la postérité : Nicolas de Ribera natif d'Olvera, Pierre de Candie originaire de l'Isle du même nom, Jean de Torre, Alfonse Briseño natif de Benevent, Christophe de Peralte qui étoit de Baeza, Alfonse de Truxillo de la Ville de ce nom, François de Cuellar aussi originaire de Cuellar, & Alfonse de Molina qui étoit d'Ubeda. Le Pilote qui les conduisoit s'appelloit Barthelemi Ruyz originaire de Moguer. Sous la conduite de cet homme, ils voguerent avec beaucoup de peine & de péril contre la force des vents & des courans, jusques à ce qu'ils arriverent à une Province qu'on appelle *Mostripe*, située

entre deux endroits habités par des Chrétiens, qui leur ont donné les noms de Truxillo & de saint Michel, à peu-près à égale distance de l'un & de l'autre. Pizarre, avec le peu de gens qu'il avoit, n'osa passer outre, il se contenta seulement d'entrer un peu dans la rivière de Puechos ou de la Chira, & de prendre quelques brebis du Pays, & quelques Indiens pour lui servir de truchemens dans la suite. Il se mit donc en mer, & se rendit au Port de Tumbez, où il apprit que le Roi du Pérou avoit là un beau Palais, & qu'il y avoit aussi des Indiens riches. C'étoit en effet une des choses remarquables de ce Pais-là, avant que les Indiens de l'Isle de Puna l'eussent ruiné, comme on le dira ci-après. Trois Espagnols de ses gens l'abandonnerent dans ce lieu, & s'enfuirent : on apprit depuis qu'ils avoient été tués par les Indiens. Après ces découvertes ce Capitaine retourna à Panama ayant employé trois ans dans ce voyage, avec beaucoup de peines, de fatigues & de périls, tant par la disette des vivres où il se trouva souvent, que par les oppositions & les fréquentes attaques des Indiens, & de plus encore par les murmures & la mutinerie de ses propres gens, dont la plû-





part avoient perdu le courage , en perdant l'espérance de réussir dans leur entreprise , & d'en pouvoir tirer aucun avantage. Pizarre les appaisoit & pourvoyoit à leur besoin autant qu'il lui étoit possible , avec beaucoup de prudence & de fermeté d'ame , se confiant fort sur la diligence & sur les soins que Dom Diegue d'Almagro prendroit sans doute de les pourvoir de toutes les choses nécessaires , de vivres , d'hommes , de chevaux & d'armes. Ces deux Officiers qui étoient des plus riches habitans de Panama quand ils commencèrent leur entreprise , s'y ruinerent entièrement , & non-seulement ils y dépensèrent tous leurs biens , mais ils s'endetterent même beaucoup.

CHAPITRE III.

Dom François Pizarre va en Espagne pour donner connoissance à Sa Majesté de la découverte qu'il avoit faite du Pérou.

APRÈS la découverte dont on vient de parler dans le Chapitre précédent , Dom François Pizarre s'en alla en Espagne , & donna connoissance à Sa Majesté de

tout ce qu'il avoit fait, & de ce qui lui étoit arrivé, la suppliant très humblement que pour récompense de ses travaux, il lui plût lui accorder le Gouvernement de ce païs où il se proposoit de faire quelques nouvelles découvertes & quelque établissement. Sa Majesté lui accorda sa demande sous les mêmes conditions qu'on avoit accoutumé de stipuler avec les autres Capitaines qui s'engageoient en de semblables entreprises. Il retourna donc à Panama, emmenant avec soi, Fernand Pizarre, Jean Pizarre, Gonzale Pizarre, & François Martin d'Alcantara ses freres. Fernand Pizarre & Jean Pizarre étoient freres de pere & de mere, & seuls enfans légitimes de Gonzale Pizarre surnommé le Long, habitant de Truxillo, qui avoit été Capitaine d'infanterie dans le Royaume de Navarre : Dom François étoit son fils naturel, & Gonzale Pizarre aussi, mais de deux différentes meres, & François Martin étoit frere de Dom François Pizarre du côté de sa mere seulement, tous deux enfans d'une même femme, mais de deux pères différens. Outre ceux qu'on vient de nommer, Dom François emmena avec lui le plus de gens qu'il lui fut possible pour l'a-

vancement de ses desseins : la plupart de ceux qui le suivirent étoient de Truxillo & de Caceres & autres lieux de l'Estramadure. Aussi-tôt qu'il fut arrivé à Panama, il commença avec ceux qui l'accompagnoient à préparer tout ce qu'il jugeoit nécessaire pour son entreprise. Il y eut là dessus quelque différend entre lui & Dom Diegue d'Almagro, parceque ce dernier étoit fort mécontent de ce que Pizarre sembloit n'avoir eu soin en Espagne que de ses propres intérêts dans tout ce qu'il avoit négocié avec Sa Majesté de qui il avoit obtenu le titre de Gouverneur & celui de Président du Pérou, sans faire aucune mention de Dom Diegue, ou au moins sans avoir rien obtenu pour lui, bien qu'il eût partagé les travaux & la dépense de leur découverte, & qu'il en eût même supporté la plus grande partie. Pizarre tâcha de l'appaiser & de le consoler, en lui disant que Sa Majesté n'avoit pas jugé à propos de rien faire pour lui, quoiqu'il l'en eût suppliée; mais qu'il lui promettrait positivement & lui donnoit sa parole qu'il renonceroit en sa faveur à la Charge de Président, & supplieroit instamment l'Empereur d'en pourvoir Dom Diegue; ce qui l'appaisa & le satis-

fit en quelque maniere. Ils commencerent donc à mettre ordre à leurs affaires, & à préparer soigneusement tout ce qu'ils jugeoient nécessaire pour leur armement & pour bien réussir dans leur entreprise. Mais il faut, avant que d'entrer dans la narration de ce qu'ils firent, dire quelque chose de la situation du Pérou, des choses remarquables qui s'y trouvent, des mœurs & des coutumes des Peuples qui l'habitent.

CHAPITRE IV.

Des Peuples qui habitent sous la ligne Equinoxiale, & des choses remarquables qu'on y trouve.

LE païs du Pérou dont on parle dans cette histoire commence dès la ligne Equinoxiale, & s'étend du côté du midi tirant vers le Pole Antarctique. Les Peuples qui habitent sous la ligne & aux environs, ont le visage bazané, ils parlent de la gorge, ils sont fort adonnés au péché contre nature, c'est pourquoi ils maltraitent leurs femmes & en font peu de cas. Les femmes portent les cheveux fort courts, ont pour tout vêtement





quelques especes de jupes qui leur couvrent seulement le milieu du corps , & ne descendent pas fort bas : ce sont elles qui fement le grain dont est fait tout le pain qu'on mange en ce pais-là , qui le broient & le pétrissent ; on nomme ce bled dans la langue des Isles , Maïs , mais au Pérou on l'appelle Zara. Les hommes portent certaines especes de chemises fort courtes , qui ne leur descendent que jusqu'au nombril , sans couvrir ce que la pudeur voudroit qui le fût : ils se coupent les cheveux , & se font des couronnes à la tête à-peu-près comme les Moines ; ils n'ont aucune sorte de couverture ni devant ni derriere jusques vers les reins. Ils se plaisent fort à porter quelques ornemens d'or aux oreilles & aux narines ; mais ils aiment surtout à y porter des émeraudes qu'on ne trouve gueres ailleurs qu'en ces quartiers-là , à-peu-près sous la ligne Equinoxiale. Les Indiens n'ont jamais voulu montrer les mines d'où on les tire ; mais on ne doute pas qu'elles ne soient dans ce voisinage , parcequ'on y a trouvé quelques-unes de ces émeraudes mêlées & attachées avec des cailloux , ce qui semble une preuve assez claire qu'on les en tire en quelque lieu là auprès. Ils portent aussi aux bras & aux jambes quelques especes de bra-

celets qui font plusieurs tours, & qui font d'or & d'argent avec de petites turquoises & de petites coquilles blanches ou colorées de diverses couleurs & de petits limaçons, & ils ne souffrent point que les femmes portent aucune de ces choses. Ce país est fort chaud & fort mal sain, on y est particulièrement sujet à certaines verrues ou especes de fronces fort malins & fort dangereux, qui viennent au visage & dans les autres parties du corps; ils ont des racines fort profondes, & sont plus à craindre que la petite vérole & presque autant que des charbons de peste. Ces Peuples ont des Temples dont les portes regardent toujours vers l'Orient & sont couvertes par quelques tapisseries de toile de coton. Dans chaque Temple il y a deux figures en relief ou deux statues de Boucs noirs, devant lesquelles ils font continuellement brûler du bois de certains arbres du país, qui sent fort bon; mais quand ils en ôtent l'écorce il en distille une liqueur dont l'odeur est si forte qu'elle en est désagréable, & si on oint de cette liqueur un corps mort, & qu'on en fasse couler dans le corps par la bouche, il se conserve sans se corrompre. Ils ont aussi dans leurs Temples des figures de grands
serpens

serpens qu'ils adorent, & outre cela chaque particulier en a d'autres dans sa maison selon sa profession & ses occupations ordinaires, les Pêcheurs, par exemple, des figures de tiburons, & les Chasseurs d'autres figures conformes à la nature de leur chasse, & ainsi des autres qui sont pour eux autant d'objets d'une malheureuse & criminelle idolâtrie. Dans quelques Temples, particulièrement dans les villages qu'ils nomment de *Pafao*, on voyoit à tous les piliers des corps d'hommes & d'enfans attachés en forme de croix, & qui étoient si bien embaumés, ou la peau si bien enduite de la liqueur de ces arbres dont nous avons parlé, qu'il n'en sortoit aucune mauvaise odeur: on y voyoit aussi plusieurs têtes d'Indiens attachées à des cloux & frottées de certaines drogues qu'ils consomment peu-à-peu, de manière qu'elles viennent à n'être pas plus grosses que le poing. Ce pays est fort sec, bien qu'il y pleuve souvent; il y a quelques ruisseaux d'eau douce, mais fort peu, & ces Peuples boivent des eaux de puits ou de quelques especes d'étangs ou de réservoirs. Leurs maisons sont faites de grosses cannes ou roseaux qui croissent dans le pays: on y trouve de l'or, mais

de bas aloi : il y a peu de fruits. Ils vont en la mer dans des canots qui sont de petits bateaux dont les bords sont un peu recourbés en dedans, parcequ'ils sont faits d'un seul tronc d'arbre creusé par l'art ; ils ont aussi une autre espece de bateaux fort plats. Toute cette côte est fort poissonneuse, & on y voit souvent des baleines. Dans quelques Bourgades du pais qu'ils nomment *Caraque*, on voyoit sur les portes de leurs Temples des figures d'hommes avec des vêtemens à-peu-près semblables à la Dalmatique des Diacres.

CHAPITRE V.

Des veines de poix qu'on trouve au Cap de Sainte Helene, & des Géans qui habiterent autrefois en ce lieu-là.

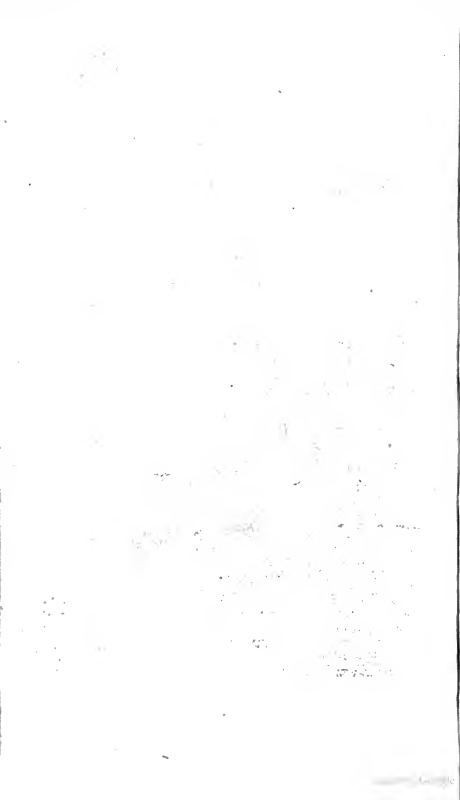
PRÈS des pais dont on vient de parler dans le Chapitre précédent, dans une pointe de terre qui s'avance dans la mer, & que les Espagnols ont nommée le Cap de Sainte Helene, on trouve quelques veines d'où sort une espece de bitume qui ressemble fort à de la poix ou du goudron, & en ferr. Les Indiens, qui

Habitent en ce lieu, disent qu'il y a eu autrefois assez près de-là, de certains Géans qui étoient d'une taille si surprenante qu'ils avoient quatre fois la hauteur d'un homme ordinaire, sans dire ni d'où ni comment ils étoient venus en ce pays-là. Ils se nourrissoient, disent-ils, des mêmes viandes que les Indiens, & principalement de poisson; car ils étoient grands Pêcheurs. Ils alloient à la pêche dans des barques plates, chacun dans la sienne qui n'en pouvoit porter plus d'un, bien qu'elles pussent porter chacune trois chevaux: ils marchaient à pied dans la mer jusqu'à la profondeur de deux brasses & demi: ils aimoient fort à prendre des riburons & d'autres grands poissons, parcequ'ils y trouvoient plus à manger: car chacun de ces Géans mangeoit autant que trente Indiens. Ils alloient nus par la difficulté de trouver de quoi se vêtir. Ils étoient fort cruels, & tuoient plusieurs Indiens sans aucun sujet, ou pour des sujets très légers, aussi en étoient-ils fort craints. Les Espagnols virent à (a) *Puerto viejo*, deux figures en bosse de ces Géans, l'une qui

(a) Port vieux.

représentoit un homme & l'autre une femme. La mémoire de ces collosses se conserve de pere en fils parmi les Indiens avec plusieurs particularités qu'ils en rapportent , & sur-tout la maniere dont ils périrent. Voici le récit qu'ils en font : ils disent qu'on vit descendre du Ciel un jeune homme resplendissant comme le Soleil , qui combattit contre ces Géans , leur lançant des flammes de feu , qui s'attachoient même aux rochers contre lesquels elles donnoient , & ils montrent encore aujourd'hui des trous qu'ils prétendent qu'elles y firent : ces malheureux ainsi poursuivis , ajoûtent-ils , se retirèrent dans une vallée où cet homme céleste acheva de les exterminer. On regardoit comme une chose incroyable ce que disoient ces Indiens , & on ne pouvoit se résoudre d'ajouter foi à leur récit , jusqu'à ce que le Capitaine Jean de Holmos originaire de Truxillo , & Lieutenant du Gouverneur de Puerto viejo , eût fait une perquisition exacte de la chose. Ce Lieutenant , surpris de tant de particularités que les Indiens rapportoient constamment de la même maniere , fit creuser l'an mil cinq cent quarante trois dans cette vallée qu'ils lui indiquèrent : on en tira des côtes & d'au-





très os d'une grandeur si surprenante , que jusques à ce qu'on les eût joints les uns aux autres & avec les crânes , pour en former une espece de squelette , on ne pouvoit pas se persuader que ce fussent des os d'hommes. Mais enfin après une perquisition si exacte , & après avoir bien considéré les remarques des coups de foudre qui paroissent encore dans les rochers , on ne put s'empêcher de croire ce que disoient les Indiens. On envoya en divers endroits du Pérou des dents qui furent trouvées dans cette vallée , qui étoient longues de quatre doigts & larges de trois. Après avoir soigneusement considéré toutes ces preuves , les Espagnols ont cru que ces Géans étant fort abandonnés au péché contre nature , comme on le leur disoit , Dieu avoit voulu faire une punition exemplaire de leurs crimes & avoit envoyé un Ange pour les détruire , comme il fit autrefois à Sodome & dans les autres Villes voisines. Véritablement il a été fort difficile , ou pour mieux dire impossible , d'avoir sur ce fait & sur toutes les autres antiquités du Pérou , tous les éclaircissemens qu'on auroit souhaités : parceque les Naturels du pais n'ayant aucune connoissance ni aucun usage des lettres ni de l'écriture , ni

même des peintures qui servent de livres dans la Nouvelle Espagne, n'ont qu'une espece de tradition qui passe des peres aux enfans, pour conserver la mémoire des choses anciennes. Il faut ajouter pourtant qu'ils ont une maniere d'Annales fort extraordinaires pour perpétuer la mémoire des faits qui leur paroissent importans : ce sont certaines cordes de coton que les Indiens appellent *Quippos* ; ils marquent les nombres par des nœuds de diverses façons, faits d'espace en espace le long de la corde, depuis les unités jusqu'aux dizaines & ainsi en montant ; les cordes sont de la couleur des choses qu'ils veulent signifier. Dans chaque Province il y a des personnes qui sont chargées de ce soin, & qui enregistrent ainsi par le moyen de ces cordes, les choses générales ; ils nomment ces personnes *Quippo Camayos*. Il est surprenant de voir avec combien de facilité ces gens entendent & font entendre aux autres par ce moyen ce qui s'est passé plusieurs siècles avant eux. Ils ont des maisons publiques pleines de ces cordes.

CHAPITRE VI.

Des Peuples qui habitent par de-là la ligne Equinoxiale le long de la Côte, & des choses remarquables qu'on y voit.

AU-DELA de la Ligne Equinoxiale, du côté du Midi, on trouve un Isle de douze lieues de tour, assez près de la terre ferme, qu'on nomme l'Isle de Puna : elle est fort propre pour la chasse & pour la Pêche, y ayant du gibier & du poisson en abondance. Il y a aussi plusieurs eaux douces : elle étoit autrefois fort peuplée, & ses Habitans étoient presque toujours en guerre contre leurs voisins, particulièrement contre ceux de *Tumbez* qui en est distante de douze lieues. Ils portent des chemises & une espèce de vêtement de laine par dessus : ils avoient quantité de barques plates sur lesquelles ils navigeoient ; ces barques sont faites de longues planches d'un bois léger, attachées sur deux autres planches qui les traversent par dessous : elles sont toujours en nombre impair, ordinairement cinq, quelquefois sept ou neuf ; celle du milieu sur laquelle est

assis celui qui rame & conduit la barque, est plus longue que les autres, & elles vont ainsi en diminuant de longueur à proportion, enforte que tout le bâtiment va en pointe par les bouts, à-peu-près comme les doigts de la main quand ils sont étendus : ils y font aussi une espece de couverture pour ne se pas mouiller. Il y a de ces barques qui peuvent porter cinquante hommes, & trois chevaux, elles vont à la voile & à la rame, car les Indiens sont grands rameurs & fort experts en cela. Il est arrivé quelquefois que les Espagnols voguant sur ces barques, les Indiens en ont déjoint & détaché fort adroitement & fort promptement les planches, se sauvant dessus, & laissant périr les Chrétiens : souvent même ils n'avoient besoin pour se sauver, ni de planches, ni d'aucun autre secours, parcequ'ils sont grands nageurs. Les armes dont les Indiens de cette Isle se servoient pour combattre étoient des fleches & des frondes; & aussi des massues & des haches d'argent & de cuivre. Ils se servoient aussi d'une espece de lances ferrées d'or de bas aloi, & tant les hommes que les femmes portoient plusieurs ornemens & plusieurs anneaux d'or. Ils avoient encore pour leur usage ordinaire des vaisseaux d'or

&c

& d'argent. Le Seigneur de cette Isle étoit fort craint & fort respecté par ses sujets, & si jaloux que tous ceux qui étoient commis à la garde de ses femmes, & même tous les domestiques de sa maison, étoient eunuques; & on leur coupoit non-seulement les parties qui servent à la génération, mais pour les défigurer on leur coupoit aussi le nez. Dans une autre petite Isle voisine de celle dont on vient de parler, on trouva dans une maison la représentation d'un jardin avec plusieurs figures d'arbres & de diverses sortes de plantes, d'or & d'argent. Vis-à-vis de cette Isle il y avoit en Terre ferme un Peuple qui avoit fait quelque chagrin au Roi du Pérou, ce Prince leur imposa pour peine de s'arracher toutes les dents d'enhaut; ainsi jusqu'à présent les hommes & les femmes sont sans dents à la mâchoire supérieure. En allant de Tumbez du côté du Midy par l'espace de cinq cens lieues de longueur, & de dix lieues de largeur, il ne pleut ni ne tonne : mais par de là ces dix lieues un peu plus ou un peu moins selon la distance plus ou moins grande qu'il y a de la montagne à la mer, il y pleut & il y tonne, & on y a un hiver & un été, les saisons y étant réglées à peu-

près comme elles sont en Castille. Lorsqu'on a l'hiver dans la Montagne, on a l'été le long de la Côte, & au contraire le tems qu'on peut nommer hiver à la Côte, est un tems d'été sur la Montagne. La longueur de ce qu'on a découvert du Pérou depuis la Ville de Pasto où il commence, jusqu'à la Province de Chili, découverte depuis peu, est de plus de dix-huit cent lieues aussi longues ou plus longues que les lieues de Castille. Suivant toute cette longueur on voit régner une chaîne de Montagnes fort rudes éloignées de la mer en quelques endroits de quinze ou vingt lieues, & en d'autre un peu moins. Ainsi tout ce pays est divisé en deux parties, distinguées par deux noms différens, la Plaine & la Montagne : car tout l'espace qui est entre les Montagnes & la mer, quel qu'il soit, plus ou moins grand, est compris sous le nom de Plaine, & tout le reste se nomme la Montagne. Toute la Plaine est fort sablonneuse & fort sèche, parcequ'il n'y pleut jamais, comme on l'a déjà dit; on n'y trouve ni fontaines ni puits, ni aucune espece de sources, sinon en quatre ou cinq endroits dont l'eau est salée, parceque cela est fort près de la mer. On se sert pour boire de l'eau des torrens qui des-

tendent de la Montagne , & qui s'y forment par les pluies & les neiges qui y tombent ; car il y a aussi très peu de sources & de fontaines dans ces montagnes. Ces torrens sont éloignés les uns des autres de douze , de quinze & de vingt lieues en quelques endroits ; mais communément ils ne le sont que de sept ou huit , & les voyageurs reglent d'ordinaire leurs journées par la distance d'une riviere à l'autre , parcequ'autrement ils ne trouveroient point d'eau pour boire. Le long des bords de ces torrens environ une lieue d'étendue en largeur , plus ou moins selon que la disposition du pays , & la nature du terroir le permet , on a l'agrément de trouver la fraîcheur de quelques bocages , d'arbres fruitiers & de campagnes semées de maïs par les Indiens. Depuis que les Espagnols sont établis en ce pays-là ils ont aussi semé du froment. Pour arroser les terres ensemencées , ce qui est absolument nécessaire , on tire depuis la riviere de petits canaux pour conduire l'eau aux lieux où on en a besoin , ce que les habitans naturels du pays font avec beaucoup de soin & d'industrie ; parceque quelquefois pour éviter les vallées qui se rencontrent entre la riviere & le lieu où on veut con-

duire l'eau, il faut faire un canal de sept ou huit lieues de longueur par ses différens contours, bien que la vallée n'ait souvent pas une demi-lieue d'étendue. On trouve le long de ces vallées une fraîcheur fort agréable depuis la montagne jusqu'à la mer, en suivant le cours de la rivière ou du torrent, car on les peut justement nommer ainsi par leur extrême rapidité causée par la hauteur dont ils viennent. Il y en a plusieurs comme celui qu'on nomme le torrent de la Sancta, ou celui de la Barranca & plusieurs autres semblables que les Espagnols n'auroient su passer à cheval sans le secours des Indiens qui rompoient & retardoient pour quelques momens l'impétuosité du courant avec des pieux & des perches dont ils faisoient comme une espece de digue, pendant qu'on passoit un peu au-dessus. Il n'y avoit pas de sûreté de s'arrêter, soit pour abreuver le cheval, ou pour quelqu'autre chose; mais il falloit passer le plus promptement qu'il étoit possible, pour éviter que le cheval & l'homme ne fussent renversés par la rapidité de l'eau, en quoi il y auroit eu beaucoup de péril, parcequ'ils n'auroient pû se relever à cause de la violence avec laquelle le courant les au-

fer
m.
n.
du
w
con
oc
k
les
can
er
c
bl.
pa
at
r
in
i
au
of
t
v.
d.
e
e
f
as
X
i
n



oit entraînés, qui est telle qu'elle roule & entraîne souvent de fort grandes pierres. Ceux qui voyagent dans la Plaine marchent presque toujours le long du rivage de la mer, & s'en éloignent si peu qu'ils ne la perdent de vûe. En traverser ce chemin est fort dangereux, parce que les torrens s'ensuent si fort qu'on ne les peut passer à gué, & qu'il le faut passer dans des barques, comme celles dont nous avons fait la description, ou sur des especes de radeaux composés de plusieurs courges rangées les unes près des autres dans des rêts, sur quoi se couche de son long celui qui veut passer; un Indien va devant à la nage qui tire la machine avec une corde, & un autre la pousse par derriere. Sur les bords de ces rivières on voit des arbres fruitiers de diverses especes, des arbres qui portent le coton, & des saules, plusieurs sortes de roseaux, de cannes & de joncs, de glayeuls & autres sortes d'herbes. La terre est extrêmement fertile: on sème & on recueille le froment & le maïs en tout temps & en toute saison. Les Indiens habitent ordinairement sous les arbres, & n'ont point de maisons, si on ne veut nommer de ce nom certaines huttes ou cabanes faites de branches. Les femmes

portent des robes de coton. qui leur descendent jusqu'aux pieds comme des foutanes : les hommes portent des culottes & des camizoles ou vestes qui leur descendent jusqu'aux genoux , avec une espee de manteau par-dessus. Ils sont tous vêtus de la même maniere , sans aucune différence sinon à la tête , où selon les différens lieux & endroits du Pays , les uns portent une tresse de laine , les autres un simple cordon , & d'autres plusieurs cordons de diverses couleurs ; mais tous généralement en portent avec quelque diversité selon la différence des Provinces , comme on vient de dire. Tous les Indiens de la Plaine sont distingués en trois ordres , dont ils nomment les uns Yungas , les autres Tallanes , & les troisiemes Mochicas. Chaque Province a son langage différent de celui des autres : mais les Caciques qui sont les Principaux & les Nobles , outre la langue particuliere de leur pays , entendent & parlent tous celle de Cusco ; parcequ'un Roi du Pérou nommé Guaynacava pere d'Atabaliba , ne trouvant pas honnête que ses sujets , particulièrement les Caciques & les Principaux , qui avoient souvent à lui parler & à traiter avec lui de diverses affaires , fussent obligés de

Le faire par interprète , ordonna que tous les Caciques , leurs freres & leurs parens envoyassent leurs enfans à sa Cour pour le servir , & surtout pour y apprendre la langue. Ce fut là le prétexte dont il se servit : mais son principal but étoit d'avoir en leurs enfans des ôtages de leur fidélité. Il fit donc en sorte par ce moyen que tous les Nobles de son Royaume pussent entendre & parler la langue qui étoit en usage à sa Cour : à-peu-près comme en Flandres les Nobles & toutes les personnes qui tiennent quelque rang , y parlent François. Il est arrivé par là que les Espagnols qui ont appris la langue qu'on parle à Cusco , ont aisément pû entendre ce qu'on leur disoit , & se faire entendre même par les gens du pays , au moins par les Principaux , dans tout le Pérou , tant sur la montagne que dans la plaine.



CHAPITRE VII.

*Du vent qui regne dans la plaine du Pérou ;
& pourquoi il n'y pleut jamais.*

CEUX qui liront cette Histoire auront peut-être de la peine à comprendre d'où vient qu'il ne pleut jamais dans toute la plaine du Pérou, comme on l'a dit ci-devant. Il semble en effet que les pluies devroient y être fort communes & même fort abondantes, puisque ce pays est borné d'un côté par la mer d'où il s'élève d'ordinaire beaucoup de vapeurs, & de l'autre par les montagnes dont nous avons parlé, qui ne sont jamais sans neige & sans eau. Ceux qui ont soigneusement examiné la chose, prétendent que la cause naturelle de cet effet est un vent de Sudouest qui regne pendant toute l'année le long de la côte & dans la plaine, & qui souffle avec tant de violence, qu'il emporte les vapeurs qui s'élèvent de la terre ou de la mer, sans qu'elles puissent monter assez haut en l'air pour s'y assembler & former des gouttes d'eau qui retombent en pluie. En effet il arrive souvent qu'en regar-

dant de dessus les hautes montagnes on voit ces vapeurs fort au dessous de soi, qui font paroître l'air épais & nébuleux sur la plaine, bien qu'il soit fort clair & fort serein sur la montagne. Ce même vent est aussi la cause qui fait que les eaux de la mer du Sud courent toujours vers le Nord: il est vrai que quelques-uns en rendent une autre raison, & disent que cette mer aboutissant d'un côté au détroit de Magellan qui n'a pas plus de deux lieues de largeur, elles s'y trouvent pressées, sur tout parceque les eaux de la mer du Nord qui viennent les rencontrer dans ce lieu-là, contribuent aussi à leur en boucher le passage, & qu'ainsi elles sont contraintes de retourner en arriere. Cela même produit aussi un autre effet, dont on a déjà parlé, qui sont ces courans de la mer du Sud, qui rendent la navigation si difficile de Panama au Pérou, parcequ'on a toujours le vent contraire & les courans aussi, au moins la plus grande partie de l'année, & qu'ainsi il faut toujours aller à la bouline, & voguer contre vent & marée. Tout le long de la côte du Pérou la pêche est abondante, & on y trouve des poissons de toutes especes, & surtout quantité de Veaux marins. Depuis la ri-

viere de Tumbez en delà on ne trouve plus de ces grands lézards : quelques-uns croient que cela vient de ce que l'air est plus tempéré, parceque ces animaux aiment beaucoup la chaleur ; mais il y a plus d'apparence qu'il en faut chercher la cause dans la rapidité des rivières, qui empêchent qu'ils n'y puissent commodément subsister, parcequ'ils se tiennent d'ordinaire en des lieux où l'eau est presque dormante. Dans toute l'étendue de la plaine il y a cinq Villes peuplées de Chrétiens. La première se nomme Puerto Viejo qui est fort près de la ligne Equinoxiale ; il y a peu d'habitans, parceque le pays est pauvre & mal sain ; seulement en y trouve quelques émeraudes, comme on l'a dit ci-devant. A cinquante lieues par delà & quinze lieues avant en terre, il y en a une autre qui s'appelle saint Michel, & que les Indiens dans leur langue nommoient Piura ; elle est située dans un lieu frais & assez abondant, mais sans aucune mine ni d'or ni d'argent. La plupart de ceux qui passent par là, sont sujets à y avoir quelque mal aux yeux. Soixante lieues plus loin en montant le long de la côte, dans une vallée nommée Chimo, il y a une autre Ville qui s'appelle Truxillo à deux lieues de la mer, avec un

port, mais difficile & dangereux : elle est située dans un lieu plain & uni sur le bord d'une rivière : on y trouve en abondance de l'eau douce & bonne à boire : le pays y est fertile en froment & en maïs , & abondant en bétail. La Ville est bâtie fort régulièrement , & habitée par trois.cens familles Espagnoles ou environ. A quatre-vingts lieues de Truxillo dans la vallée de Lima, il y a une autre Ville nommée los Reyes ou la Ville des Rois, parceque les Espagnols s'y établirent le jour de l'Epiphanie qu'on appelle vulgairement le jour des Rois : cette Ville est à deux lieues d'un port de mer fort bon & fort sûr : elle est située dans une plaine près d'une grande rivière : le pays fournit abondamment du bled , & toutes sortes de fruit & de bétail. Toutes les rues de la Ville sont fort droites & vont aboutir à la place d'où l'on peut aisément voir la Campagne de quelque côté qu'on regarde. Le séjour en est fort agréable , parceque l'air y est si tempéré, qu'en aucune saison de l'année on n'y est jamais incommodé ni par le froid ni par le chaud. Pendant les quatre mois que l'on a l'été en Espagne , on sent un peu plus de fraîcheur dans le lieu dont nous par-

lons , qu'on ne fait dans un autre tems ; & il y tombe alors le matin jusques vers midi une espece de rosée menue , à-peu-près comme les brouillards qu'on voit à Valladolid , si ce n'est que bien loin de nuire à la santé , elle est bonne contre les douleurs de tête , & ceux qui y sont sujets , trouvent du soulagement en se lavant de cette rosée. On a dans ce lieu les mêmes especes de fruits qu'on a en Castille , particulièrement des oranges , des citrons & limons de toutes les sortes , doux & aigres , des figes & des grenades : il y auroit aussi sans doute des raisins en abondance , si les troubles qui sont arrivés en ce pays-là , avoient donné le tems d'y planter & d'y cultiver la vigne ; car on y en a vû quelques-uns qui sont venus de graines de raisins secs qu'on y avoit semé. Il y a grande quantité d'herbes potageres & de légumes , des mêmes especes qu'on a en Castille , & on a beaucoup de commodités pour les cultiver , parcequ'en chaque maison il y a un aqueduc qui amene l'eau de la riviere , & qui seroit capable de faire tourner un moulin. Sur la riviere on voit plusieurs moulins faits comme ceux de Castille , dont les Espagnols se servent pour faire moudre leur froment.

Ainsi cette Ville passe pour le lieu le plus sain & le séjour le plus commode & le plus agréable de tout le Pérou : son Port la rend très propre pour le commerce , & on y vient de toutes les autres Villes du pays pour se pourvoir des choses nécessaires , si bien qu'on y apporte l'or & l'argent qui se tire en abondance des mines qui sont dans les autres Provinces. C'est pour cela & parcequ'elle est à-peu-près au milieu du Pays , que Sa Majesté a voulu qu'elle fût le séjour ordinaire de *l'Audience* (a) Royale où tous les habitans des autres endroits du Pérou fussent obligés de porter leurs causes pour obtenir justice , & cela donne sujet de croire que le nombre de ses habitans ira toujours en augmentant , & que ce lieu deviendra de plus en plus considérable. La Ville contient à présent cinq cens maisons ; mais elle est de plus grande étendue qu'une Ville d'Espagne où il y en auroit quinze cens , tant parceque les rues en sont fort larges , & la place fort grande , qu'à cause que les maisons occupent beaucoup d'espace , ayant chacune quatre-vingt pieds de large , & le double de longueur. Tous les bâtimens

(a) Chancellerie.

n'ont qu'un seul étage , parceque le pays ne fournit point de bois propre pour faire des poutres ni des planches , n'y en ayant point qui au bout de trois ans ne soit tout vermoulu : cependant les maisons ne laissent pas d'être grandes & magnifiques , & d'avoir beaucoup de chambres & d'appartemens différens. Les murailles sont bâties de briques des deux côtés , & le milieu rempli de terre , ayant cinq pieds d'épaisseur , afin de pouvoir exhausser suffisamment les chambres , & que les fenêtres qui regardent sur la rue puissent être assez élevées au-dessus de la terre : les degrés sont à découvert du côté de la cour , & conduisent à des galeries qui servent de corridors ou d'allées pour entrer dans les appartemens. Les toits sont faits de quelques poutres brutes sans être équarrées , qu'on couvre pardessus de nattes peintes , comme sont celles d'Almeria , ou de toiles peintes , en sorte que les poutres ne paroissent point ; on ajoute encore par-dessus des branches feuillues , & ainsi les chambres sont fort élevées & fort fraîches , étant très bien défendues contre les ardeurs du Soleil. On n'a pas besoin des les défendre contre la pluie , parcequ'il ne pleut jamais en

ces lieux-là , comme on l'a déjà dit. A cent trente lieues de cette Ville il y en a une autre qu'on appelle Villahermosa d'Arequipa , composée d'environ trois cens maisons , située dans un lieu fort sain & abondant en toutes sortes de vivres. On espere que cette Ville se peuplera beaucoup , parcequ'encore qu'elle soit à douze lieues de la mer , les vaisseaux y peuvent aborder commodément & y apporter des étoffes , des vins & d'autres choses nécessaires pour en pourvoir la Ville de Cusco & la Province des Charchas. Ce lieu est d'un grand abord à cause des mines de Porosi & de Porco , d'où on y apporte une grande quantité d'argent pour l'embarquer sur les vaisseaux , & le transporter par mer à la Ville de los Reyes ou à Panama , & par ce moyen on s'exempte de la peine de le porter par terre avec beaucoup de risque & de travail : surtout depuis qu'en conséquence des ordres du Roi , on n'ose plus imposer sur les Indiens les grandes charges dont on les accabloit auparavant. Depuis cette Ville on peut faire par terre un chemin de quatre cens lieues en suivant toujours la côte de la mer , jusqu'à la Province de Chili que le Gouverneur Pédro de Valdivia découvrit &

peupla. Chili dans la langue des Indiens signifie froid , & ce pays a été ainsi nommé à cause des grands froids qu'on souffrit pour y passer , comme on le dira dans la suite de cette Histoire en parlant de l'entreprise de Dom Diegue d'Almagro pour le découvrir. Voilà quel est l'état , la situation & la disposition du Pérou à l'égard de la plaine. Il faut ajouter que la mer est toujours tranquille & paisible le long de cette côte , de si grande étendue comme nous l'avons représenté , & qu'il n'y a jamais ni tourmente , ni haute ou basse marée , ni aucun autre obstacle qui puisse empêcher les vaisseaux d'être en sûreté par-tout avec une seule ancre.

CHAPITRE VIII.

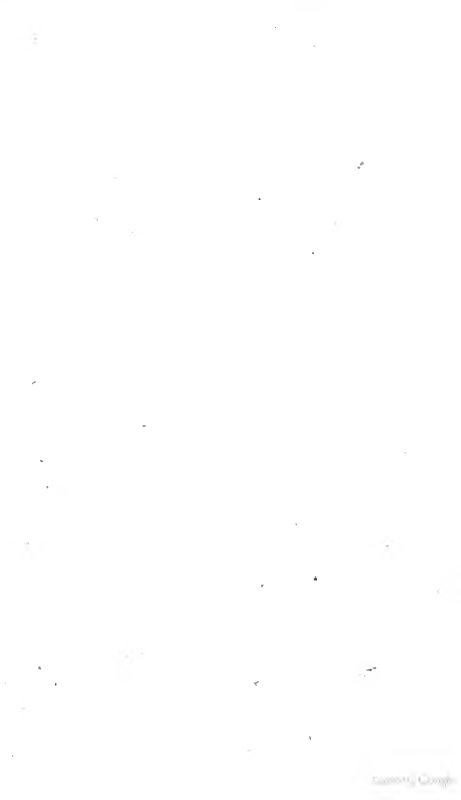
De la Nature & des qualités du Pays sur les montagnes du Pérou ; & des Indiens & Chrétiens qui y habitent.

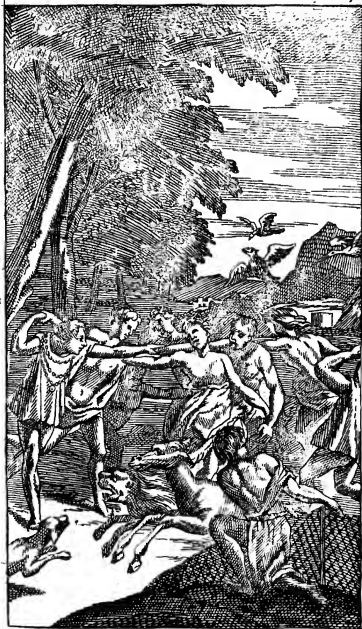
LES Indiens qui habitent sur la montagne sont fort différens de ceux de la plaine , en force , en courage & en esprit ; ils vivent d'une manière moins grossière & moins rustique , habitans en
des



des maisons couvertes de terre , & portans des chemises & des manteaux de la laine de leurs brebis ; mais ils n'ont pour toute couverture à la tête que quelques bandes dont ils se l'entourent. Les femmes portent des vêtemens sans manches ; elles se lient & se bandent le corps avec des ceintures de laine qui font plusieurs tours , & par ce moyen se font paroître la taille longue & déliée : elles ont par dessus certains mantelets de laine à-peu-près comme des peignoirs , qu'elles attachent au cou avec de grandes épingles d'or ou d'argent , selon qu'elles les peuvent avoir , elles les nomment dans leur langue *Topos* ; ces especes d'épingles ont des têtes fort grandes & fort plates , & si tranchantes qu'elles s'en peuvent servir à couper plusieurs choses. Elles aident beaucoup à leurs maris dans tous leurs travaux & leurs occupations de la campagne & de la maison , ou pour mieux dire , elles les font presque seules. Elles sont communément blanches , & ont le visage , l'air & les manieres beaucoup plus agréables que n'ont celles de la plaine. Aussi le terroir de l'une & de l'autre sont-ils fort différens ; car au lieu des sables qu'on voit dans la plaine , la montagne est par tout couverte d'her-

be, & on y trouve quantité de ruisseaux & des eaux fort fraîches, d'où se forment les rivières ou les torrens qui descendent avec tant d'impétuosité dans la plaine. La campagne est pleine de fleurs & d'herbages de diverses sortes, à-peu-près comme en Castille & des mêmes especes : on y voit par tout du cresson, des laitues, de la chicorée, de l'ozeille, de la verveine ; on y trouve aussi des mûres de buisson en quantité : il y a encore une autre sorte d'herbe dont les fleurs sont jaunâtres, & les feuilles à-peu-près comme celles de l'ache ou du céleri, qui a une propriété admirable ; c'est que si on l'applique sur une plaie, quelque corruption qu'il y ait, elle la nettoie incontinent, & si on la met sur des endroits où la chair est saine, elle la ronge jusqu'à l'os. Il y a plusieurs arbres fruitiers de diverses especes qui portent des fruits aussi bons que ceux qu'on a en Castille : on y trouve des alisiers & des noyers qui viennent d'eux-mêmes sans qu'on y prenne aucun soin. Les Indiens ont plusieurs Brebis, les unes qu'on peut appeller sauvages, les autres domestiques : il y a aussi des Cerfs & des Chevreuils, & plusieurs autres sortes d'animaux plus petits, & quantité de Renards.





Ils ont une espece de chasse pour prendre ces animaux , qui est un grand sujet de réjouissance pour eux , ils la nomment Chaco. En voici la maniere : quatre ou cinq mille Indiens s'assemblent , plus ou moins , selon que les lieux sont plus ou moins peuplés , ils s'éloignent les uns des autres , enforte qu'ils font un grand cercle qui enferme deux ou trois lieues de pays , puis ils se rapprochent peu-à-peu en chantant de certaines chansons conformes au sujet , & composées exprès pour cela : enfin ils se joignent , & s'entrelaçant les bras les uns les autres , ils enferment une grande quantité d'animaux de diverses especes , poussant de si grands cris , que non-seulement ils épouvantent ces pauvres bêtes , mais que même ils font tomber parmi elles des Perdrix , des Faucons , & d'autres oiseaux , étonnés par les cris , & qui se trouvant après enfermés de tous côtés , se laissent aisément prendre avec des retz , ou même à la main. Il y a aussi dans ces montagnes des Lions , des Ours noirs , des Chats & des Singes sauvages de plusieurs sortes , & d'autres especes de bêtes farouches. Les oiseaux qu'on voit tant dans la plaine que sur la montagne sont des Aigles , des Pigeons , des Tourterelles , des Pi-

verts, des Cailles, des Perroquets, des Faucons, des Hiboux, des Oies, des Hérons blancs & gris, & d'autres oiseaux aquatiques, des Rossignols & d'autres petits oiseaux propres à mettre en cage, & plusieurs autres especes, parmi lesquels il y en a qui sont d'un fort beau plumage. Entre tous il y en a un fort remarquable par sa petitesse, car il n'est pas plus gros, & peut-être moins qu'une Cigale, & cependant il a quelques plumes qui sont aussi longues que des feuilles de Tournesol. Le long de la côte il y a une espece de Vautours si grands, que quand ils étendent leurs ailes, il y a quinze ou seize paumes de distance de l'extrémité de l'une à l'extrémité de l'autre: ils se nourrissent de Veaux marins, & quand ils les voient sur le rivage, un les prend par les pieds ou par la queue, un autre leur arrache les yeux, & les autres leur donnent tant de coups de bec, qu'ils en viennent à bout & les tuent, après quoi ils s'en repaissent. Il y a aussi une autre espece d'oiseaux qu'on nomme Alcátraz, qui sont à peu-près faits comme des poules, mais beaucoup plus grands & plus gros; car ils peuvent contenir dans leur jabot trois picotins de bled. Ces oiseaux sont fort communs

tout le long de la côte de la mer du Sud ,
 puisqu'on y en trouve partout par l'es-
 pace de plus de deux mille lieues : ils se
 nourrissent de poisson de mer , & quand
 ils sentent quelque corps mort , ils le
 vont chercher jusqu'à trente & quarante
 lieues en terre. La chair de ces oiseaux
 est si puante & si mauvaise , que quelques
 personnes qui en ont mangé par nécessi-
 té , en sont mortes comme si elles avoient
 pris du poison. On a déjà dit que sur la
 montagne il y tombe de la pluie , de la
 grêle & de la neige , & qu'il y fait beau-
 coup de froid ; mais il y a aussi en plu-
 sieurs endroits des vallées si profondes &
 où il fait si chaud , qu'on trouve par ce
 moyen un remède tout proche & fort ai-
 sé pour se garantir du trop grand froid.
 Dans ces vallons il croît une herbe que
 les Indiens appellent Coca , & qu'ils
 estiment plus que ni l'or ni l'argent. Elle
 a la feuille faite presque comme celle du
 Sumac , & l'expérience leur a appris
 qu'en tenant une feuille de cette herbe
 dans la bouche , on peut demeurer un
 temps fort considérable sans sentir ni
 faim ni soif. Il y a quelques endroits de
 ces montagnes où il ne croît point du
 tout de bois , de sorte que ceux qui
 voyagent dans ces lieux-là sont obligés

de se servir pour faire du feu , d'un es-
pece de terre qui s'y trouve , & qui brûle
à-peu-près comme celle dont on fait les
tourbes. Il y a dans ces montagnes des
veines de terre de diverses couleurs , &
on y en trouve aussi d'or & d'argent : les
Indiens les connoissent fort bien , & ils
savent fondre & épurer ces métaux avec
beaucoup moins de travail & de dépen-
se que ne font les Chrétiens : pour cela
ils font sur les plus hautes montagnes ,
des fourneaux dont l'ouverture est du
côté du Midi , d'où nous avons déjà dit
que le vent vient toujours soufflant vers
le Septentrion. Ils mettent le métal dans
ces fourneaux avec de la fiente de bre-
bis , si bien que par le moyen du vent
qui allume le charbon , l'or & l'argent
s'y fondent & s'y épurent. Dans la gran-
de quantité d'argent qu'on a tiré des
mines de Potosi , on a vû par expérien-
ce que ne le pouvant fondre par le
moyen des soufflets , les Indiens en ve-
noient aisément à bout dans ces four-
neaux , qu'ils nomment *Guayras* , comme
qui diroit le vent , parceque c'est le vent
qui leur sert pour produire l'effet qu'ils
desirent. La terre est extrêmement fer-
tile , & produit en abondance toutes sor-
tes de grains qu'on y peut semer , jus-

ques-là qu'un boisseau de bled en peut produire jusqu'à cent cinquante & même deux cens, & d'ordinaire cent. Ils n'ont point de charrues pour labourer la terre : mais il se servent pour cela de certaines pelles tranchantes, & quand elle est bien préparée, ils y sèment les grains de bled en faisant des trous avec un bâton, comme on fait en Espagne pour semer les fèves. Il y a dans ce pays-là des légumes & des herbes potageres en très grande abondance, & qui y viennent si bien, qu'on a vû à Truxillo des raves grosses comme un homme, dont les feuilles occupoient un espace de deux pas de tour, & qui pourtant étoient fermes sans être ni dures ni cordées. Il en est de même des laitues, des choux & des autres herbes qui y sont venues de la graine qu'on avoit apportée de Castille : car celle qu'on a recueillie depuis dans le pays ne les a pas produites si grandes ni si belles. Les viandes dont les Indiens se nourrissent sont le maïz & bouilli & rôti qui leur sert de pain ; & leurs chairs sont de la venaison de plusieurs sortes, qu'ils salent à-peu-près comme on fait le poisson : ils mangent aussi du poisson sec, & diverses sortes de racines qu'ils nomment *Yuca*, comme des chervis & au-

tres, des lupins, & autres légumes. Ils ont un certain breuvage qui leur tient lieu de vin, qu'ils font en mettant du maiz avec de l'eau dans des tines ou grands pots qu'ils mettent en terre, où cette liqueur se fermente; car outre le maiz naturel & sans aucune préparation, ils ajoutent dans chaque pot une certaine quantité d'autre maiz mâché qui sert de ferment, & il y a des hommes & des femmes qui se louent, & à qui on donne quelque salaire pour le mâcher. Celui qui est fait avec de l'eau dormante est estimé plus fort & meilleur que si on le faisoit avec de l'eau qui court. Cette boisson s'appelle communément *Chica*; dans la langue des Isles; mais dans celle du Pérou on la nomme *Azua*: elle est blanche ou rouge, selon la couleur du maiz dont on la fait, & enivre plus aisément que le vin de Castille: cependant si les Indiens pouvoient avoir de ce vin comme ils souhaiteroient, ils abandonneroient volontiers le leur. Ils font encore un autre sorte de breuvage avec le fruit de quelques arbres qu'ils nomment *Molles*; mais ce dernier n'est pas si estimé que le *Chica*.

CHAPITRE IX.

Des Villes que les Chrétiens ont dans les Montagnes du Pérou.

DANS les Montagnes du Pérou il y a aussi quelques Colonies de Chrétiens, à commencer dès-la Ville de Quito, qui est à quatre degrés à-peu-près par delà la Ligne Equinoxiale. Cette Ville étoit ci-devant fort agréable & fort abondante en bled & en bétail, particulièrement dans les années mil cinq cent quarante-quatre & mil cinq cent quarante-cinq qu'on y découvrît de riches mines d'or : ce lieu commençoit alors à se peupler beaucoup, & le nombre de ses habitans croissoit de jour en jour ; jusques à ce que la fureur de la guerre y étant parvenue, les fit presque tous périr par les mains de Gonzales Pizarre & de ses Capitaines ; parcequ'ils avoient servi & favorisé le Viceroi Blasco Nugnez Vela qui y faisoit sa résidence, comme on le dira plus particulièrement ci-après. Après cette Ville les Chrétiens ne firent point d'autre établissement sur la montagne jusqu'à la décou-

verte de la Province des *Bracamoros* par les Capitaines Jean Porcel d'un côté & Vergara de l'autre , qui y établirent quelques petites colonies , afin de pouvoir de-là , percer plus avant pour la découverte & la conquête du pays , & ces établissemens sont maintenant ruinés ; parceque Gonzales Pizarre attira à son parti ces deux Capitaines avec leurs gens pour s'en servir dans la guerre qu'il avoit entreprise. Cette découverte avoit été faite par les ordres du Licencié Vaca de Castro , qui étoit alors Gouverneur du Pays : il avoit envoyé le Capitaine Porcel par le côté de S. Michel , & plus haut le Capitaine Vergara , par la Province des *Chichapoyas* : il ne croyoit pas qu'ils se rencontreroient comme ils firent , ce qui causa du démêlé entr'eux , chacun ayant ses prétentions sur les lieux qu'ils avoient découverts. Leurs différends furent cause que Vaca de Castro les rappela pour les accorder : ainsi ils se trouverent au commencement de la guerre , dans la Ville de los Reyes au service du Viceroy , & après qu'il eût été pris , ils demeurèrent avec Gonzales Pizarre , si bien que leurs démêlés cessèrent par la cessation de leur entreprise. Ce lieu qu'ils avoient découvert est à cent soi-

xante lieues de la Ville de Quito en allant par la montagne ; & quatre-vingt lieues par de-là on trouve une Province qu'on appelle *Chichapoyas*, où il y a une bourgade de Chrétiens qui se nomme *Levanto*. Le pays y est abondant en vivres, & il y a aussi des mines qui sont assez bonnes, & ce lieu est fort & sûr par sa situation, parcequ'il est environné de tous côtés d'une vallée très profonde, dans laquelle coule une riviere presque tout au tour, de sorte qu'il n'y auroit qu'à rompre les Ponts qui sont dessus pour rendre l'attaque & la conquête de ce lieu fort difficile. Le Maréchal de Camp Alfonse d'Alvarado qui avoit le commandement dans cette Province, y établit une Colonie de Chrétiens. Soixante lieues plus loin il y en a une autre qui s'appelle *Guanuco* formée par l'ordre de Vaca de Castro qui la nomma Leon, parcequ'il étoit originaire de la Ville de Leon en Espagne. Le pays fournit abondamment des vivres, & on croit qu'il y a quantité de mines du côté qui est occupé par l'Ynca qui est puissant & guerrier dans la Province des *Andes*, comme on le dira dans la suite. Depuis cette Ville il n'y en a point d'autres sur la Montagne qui soient peuplées de Chrétiens jusqu'à

celle de *Guamanga*, qu'ils ont nommée S. Jean de la Victoire, qui est éloignée de soixante lieues de la précédente. Dans ce dernier lieu il y a peu de Chrétiens : mais on espere que le nombre en pourroit croître fort considérablement, si l'Ynca qui en est fort voisin vouloit entendre à la paix : parcequ'il occupe présentement aux habitans de cette Ville les meilleures terres, où il y a quantité de mines & abondance de *Coca*, qui est une herbe dont on retire un grand profit, comme on l'a déjà marqué ci devant. Cette Ville de *Guamanga* est éloignée de *Cusco* de quatre-vingts lieues, & le chemin de l'une à l'autre est fort difficile, à cause des montagnes où il y a beaucoup de précipices & de passages fort dangereux. Avant que les Chrétiens se fussent rendus maîtres du Pérou, la Ville de *Cusco* étoit le lieu où les Rois du Pays faisoient leur séjour ordinaire, & où ils tenoient leur Cour, gouvernant delà cette grande étendue de Pays dont on a déjà parlé, & dont on parlera encore plus particulièrement dans la suite de cette Histoire. Cette Ville étoit comme le rendez-vous de tous les Caciques de ce grand & vaste Royaume, qui y venoient de toutes parts, tant pour payer les tributs au

Roi, que pour obtenir justice quand ils avoient quelque démêlé & quelques affaires les uns avec les autres. Il n'y avoit alors dans tout le Pérou aucun autre lieu habité par les Indiens qui eût forme de Ville. Cusco étoit la seule. Cette Place avoit une bonne forteresse, bâtie de pierres quarrées, si grandes, que c'est une chose toute-à-fait surprenante, comment les Indiens avoient pû les mouvoir & les transporter à force de bras sans le secours de bœufs, de chevaux, de mulets, ou d'autres semblables animaux : en effet il y en a plusieurs pour lesquelles il faudroit au moins dix paires de bœufs, & plus, à chacune pour les mouvoir & pour les traîner. Les maisons dans lesquelles habitent maintenant les Chrétiens, sont les mêmes qui étoient ci-devant occupées par les Indiens, dont quelques-unes ont été racommodées, & les autres agrandies. La Ville étoit divisée en quatre quartiers, dans chacun desquels par ordre du Roi, qu'on nomme Ynca dans la langue du Pays, tous ceux qui venoient du même côté étoient obligés d'habiter. Ainsi les Indiens qui venoient du côté du Midi, devoient demeurer dans le quartier qui regarde cette place, lequel on nomme dans leur

langue *Collafugo*, du nom d'une Province qui est de ce côté-là, nommé *Collao* : ceux du Nord dans le quartier nommé *Chincasfugo*, du nom d'une Province considérable & renommée, qui est du même côté, & qui s'appelle *Chinca* ; cette Province est présentement à Sa Majesté, mais fort appauvrie & fort dépeuplée à comparaison de ce qu'elle étoit ci-devant. Les deux autres quartiers qui regardent l'Orient & le Couchant, s'appellent *Andesfugo* & *Condesfugo*. Aucun Indien ne pouvoit demeurer dans un autre quartier que le sien, autrement il se feroit exposé à de grandes peines. Le Pays aux environs de Cusco est fertile & abondant en toutes sortes de vivres ; l'air y est parfaitement bon, en sorte qu'un homme sain qui y va habiter, n'y devient jamais malade, ou au moins cela arrive fort rarement. Autour de cette Ville on trouve plusieurs riches mines d'or, desquelles on a tiré tout celui qui s'est transporté jusqu'à présent en Espagne : il est vrai qu'on les voit presque abandonnées, depuis qu'on a découvert celles de Potosi, tant parcequ'on tire beaucoup plus de profit des mines d'argent de ce dernier lieu, qu'à cause qu'il y a aussi beaucoup moins de péril pour les In-

diens & pour les Chrétiens qui y travaillent. Depuis la Ville de Cusco jusqu'à celle de Plata dans la Province de *Charcas*, il y a cent cinquante lieues & plus : on trouve entre les deux une autre grande Province où le terrain est plein & uni, qui se nomme le *Collao*, qui a cinquante lieues de longueur & plus ; la principale partie de ce Pays nommée *Chiquito*, appartient à Sa Majesté ; & parcequ'il y a une si grande étendue de pays où les Chrétiens n'ont aucun établissement, le Licencié de la Gasca envoya du monde l'an mil cinq cent quarante-neuf, pour faire quelque établissement dans cette Province. La ville de Plata est un lieu où il fait plus froid qu'en aucun autre de la montagne ; elle a peu d'habitans, mais fort riches, & la plupart de ceux qui y sont, passent la plus grande partie de l'année dans les mines de Porco & dans celles de Potosi depuis qu'on les a découvertes. De cette Ville de Plata tirant à main gauche, & entrant plus avant dans le pays du côté de l'Orient, on a découvert une nouvelle Province par les ordres du Licencié Vaca de Castro, qui envoya pour ce dessein les Capitaines Diego de Roïas & Philippe Gutierrez. Cette Contrée a pris son nom

de Diego de Roïas ; on dit qu'elle est bonne & abondante en vivres , & que l'air y est sain : mais on n'y a pas trouvé tant de richesses qu'on espéroit. Le Capitaine Domingo de Ytala & ses Compagnons vinrent par-là au Pérou l'an mil cinq cent quarante-neuf , de maniere qu'ils firent le tour de cet espace qui est entre la mer du Sud & celle du Nord , étant entrés dans le pays par la riviere de la Plata après avoir navigué au Nord , cherchant à faire quelque découverte. Voilà la situation & l'état de tout ce qu'on a découvert jusqu'à présent dans le Pérou le long de la mer du Sud , en suivant toujours la côte , sans qu'on ait entré fort avant dans le pays ; parcequ'on y a trouvé de grandes difficultés à cause de la quantité des montagnes dont il y a comme plusieurs chaînes redoublées qui sont très rudes & très difficiles , & qu'on ne sauroit passer sans souffrir beaucoup , tant par le froid , que par la disette des vivres. Cependant on peut croire que l'industrie & le courage des Espagnols auroient surmonté tous ces obstacles , s'ils avoient eu de fortes espérances de trouver par-delà un pays riche.

CHAPITRE X.

Du sentiment que les Indiens ont sur le sujet de leur Création, & sur quelques autres matieres.

C O M M E les Indiens ne connoissent point l'art de l'écriture , ainsi qu'on l'a déjà dit, ils ignorent aussi leur origine , & ne savent point l'histoire de la création, ni celle du déluge , dont ils n'ont ni registre ni mémoire. Il est vrai qu'il s'est conservé parmi eux quelques espèces de traditions auxquelles on a ajouté , changé ou diminué quelque chose de siècle en siècle selon les imaginations de chacun , & voici à-peu-près à quoi cela se réduit. Ils disent que du côté du Septentrion il vint un homme qui n'avoit ni os ni jointures , & qui en marchant accourcissoit ou allongeoit le chemin selon sa volonté , & élevoit ou abaissoit les montagnes comme il lui plaisoit ; que cet homme créa les Indiens d'alors , & que ceux de la plaine lui ayant fait quelque déplaisir , il rendit le pays sablonneux comme on le voit encore aujourd'hui , & ordonna qu'il n'y tombât jamais de

pluie ; mais qu'il leur envoya les rivières qui y coulent , afin qu'ils eussent au moins de quoi boire & se rafraîchir : ils ajoutent que cet homme s'appelloit Con , qu'il étoit fils du Soleil & de la Lune ; ils l'estimoient Dieu & l'adoroient comme tel , & il avoit donné , disent ils , les herbes & les fruits sauvages pour nourriture à ceux qu'il avoit créés. Après cela , disent-ils encore , il vint du côté du Midi un autre homme qui avoit plus de pouvoir que le premier ; celui-ci se nommoit Pachacama , comme qui diroit Créateur ; il étoit aussi fils du Soleil & de la Lune : à son arrivée Con disparut , & laissant ainsi les hommes qu'il avoit formés , sans chef & sans protecteur , Pachacama les métamorphosa les changeant en Oiseaux , en Singes , en Chats , en Ours , en Lions , en Perroquets & en diverses autres sortes d'Oiseaux qui se voient en ce pays là : puis le même Pachacama créa les Indiens d'à-présent , & leur donna l'industrie de labourer la terre & de cultiver les plantes. Ils tiennent aussi ce dernier pour un Dieu , & tous les Principaux du Pays veulent être enterrés après leur mort , dans la Province de Pachacama qui a pris son nom de cet homme , parcequ'il y faisoit sa demeure.

re. Ce pays est à quatre lieues de la Ville de los Reyes. Ils ajoutent enfin que leur Pachacama a vécu plusieurs siècles , & jusques au temps que les Chrétiens sont venus au Pérou : mais que depuis il n'a plus paru. Cela peut faire conjecturer que ce fut quelque Démon qui les avoit ainsi malheureusement abusés , & leur avoit mis dans l'esprit toutes ces extravagances & ces folles imaginations. Les Indiens croient aussi qu'avant tout ce qu'on vient de rapporter, il y a eu un Déluge , & que lorsqu'il arriva , les hommes se sauverent dans de grandes Cavernes qu'ils avoient faites & préparées pour cela sur les plus hautes montagnes , & où il avoient porté toutes les choses nécessaires à la vie ; qu'après y être entrés, ils avoient si bien bouché les entrées & les moindres ouvertures de leurs retraites, que les eaux n'avoient pû y pénétrer : puis quand il les crurent diminuées , ils mirent hors quelques chiens qui retournant mouillés & sans être salis de bouë , leur faisoient connoître que les eaux étoient encore fort hautes ; si bien qu'ils n'osèrent sortir de leurs cavernes jusqu'à ce qu'ils vissent revenir leurs chiens tous boueux. Ils disent enfin que de cette humidité de la

terre s'engendrèrent plusieurs serpens qui les incommodoient fort , jusques à ce qu'avec le temps ils en vinrent à bout & les tuerent. Il paroît assez par-là qu'ils ont eu quelque connoissance confuse du Déluge, bien qu'ils ne sachent pas comment Noé fut sauvé dans l'arche avec sept autres personnes , & que par ce moyen le monde fut repeuplé dans la suite : c'est pourquoi ils feignent que quelques gens furent sauvés dans les cavernes des montagnes, comme on vient de le rapporter : ou possible cette inondation dont ils parlent pourroit être quelque Déluge particulier, comme celui de Deucalion. Ils croient que le monde doit finir : mais qu'avant cela il doit y avoir une grande sécheresse , & qu'il ne pleuvra point du tout pendant plusieurs années. Cela étoit cause que ci-devant tous les Seigneurs avoient des Magazins où ils faisoient de grands amas de Maïz pour s'en servir dans le temps de cette sécheresse : & quand le Soleil ou la Lune s'éclipse , les Indiens un peu timides font de grands cris & de grands gémissemens , pensant que ce temps est arrivé auquel le monde doit périr : car ils disent qu'alors ces astres se doivent obscurcir , comme cela arrive lorsqu'ils sont éclipsés.

C H A P I T R E X I.

*Des Cérémonies religieuses & des Sacrifices
des Indiens du Pérou.*

CES Peuples adorent comme des Dieux le Soleil & la Lune, & les croient en effet des Divinités. Ils jurent par le Soleil & par la Terre qu'ils regardent comme leur mere. Ils ont dans leurs Temples de certaines pierres qu'ils venerent & adorent, qui leur représentent cet astre du jour : ils les nomment Guacas d'un mot qui signifie pleurer, parcequ'en effet ils pleurent en entrant dans ces Temples. Personne n'approche de ces Guacas que les Prêtres ou Sacrificateurs de ces Idoles, qui sont toujours vêtus de blanc, & quand ils vont pour s'en approcher ils tiennent en leurs mains quelques linges ou draps blancs, ils se prosternent & se traînent à terre, & en parlant à ces Idoles ils se servent d'un langage que les Indiens n'entendent point. Ces Sacrificateurs reçoivent les offrandes qu'on fait à ces Simulacres & les enterrent dans les Temples : car tous les Indiens leur offrent des figures ou images d'or ou d'argent, qui représen-

tent les choses pour lesquelles ils adressent leurs prières à leur Guaca. Ce sont aussi ces mêmes Prêtres qui sacrifient tant les bêtes que les hommes, & qui cherchent dans le cœur ou dans les entrailles de leurs Victimes, les signes qu'ils souhaitent, & jusques à ce qu'ils les aient trouvés en quelqu'une, ils continuent toujours ces abominables Sacrifices quand ils les ont une fois commencés, car ils disent, tandis que ces signes ne se trouvent point, que c'est une preuve que leurs Idoles ne sont pas contentes du Sacrifice. Ces Sacrificateurs ne paroissent presque jamais en public, ni n'ont aucun commerce avec les femmes pendant tout le temps qu'ils sont occupés à ces Sacrifices, & toute la nuit ils ne cessent de crier ou d'invoquer les Démons dans la campagne voisine des lieux où sont ces Guacas, dont il y a un fort grand nombre, parceque plusieurs maisons ont chacun le sien en particulier. Quand ils ont à parler aux Démons, ils s'y préparent par le jeûne, puis se bandent les yeux, & quelques-uns même se les crevent : car ces misérables sont si superstitieux qu'on en a vû qui sont allés jusqu'à cet excès de se les crever ainsi, ou même se les arracher. Les Caciques &

les Seigneurs n'entreprennent jamais rien sans avoir premierement consulté leurs Prêtres , & ceux-ci leurs Idoles ou pour mieux dire les Démons. Les Espagnols trouverent dans ces Temples consacrés au Soleil , plusieurs grands pots de terre pleins d'enfans secs qu'on avoit sacrifiés. Entre les pieces d'or & d'argent qui servoient d'ornement à ces Guacas , on en trouva qui ressembloient parfaitement à des Croffes & à des Mîtres Episcopales , & quelques-unes de ces Idoles furent trouvées avec la Mître sur la tête : de sorte que quand Thomas de Verlanga qui étoit Evêque de la Terre ferme , passa au Pérou , & que les Indiens le virent avec sa Mître en tête , chantant Pontificalement la Messe , ils disoient tous qu'il sembloit un Guaca , & demandoient si c'étoit le Guaca des Chrétiens. On les a souvent interrogés sur le sujet de ces Mîtres , quelle en étoit la fin & l'usage : sur quoi ils étoient embarrassés & ne pouvoient rien dire , sinon qu'ils les avoient ainsi de toute ancienneté. Outre ces Guacas il y avoit aussi par tout le Pérou des maisons ou Monasteres où habitoient plusieurs femmes consacrées au Soleil , qui ne sortoient jamais de ces lieux où elles filoient

& tissoient du coton & de la laine, & en faisoient de fort bonnes étoffes; puis quand elles étoient achevées, ces femmes les brûloient avec des os de brebis blanches, puis jettoient les cendres au vent du côté du Soleil. Ces personnes étoient obligées à vivre dans une chasteté & une continence perpétuelles, & si elles y manquoient, on les faisoit mourir: néanmoins si quelqu'une étant enceinte affirmoit par serment que le Soleil étoit père de son enfant, elle évitoit la mort. Tous les ans dans le temps que les Indiens de la Montagne recueilloient leur Maïz, ils célébroient une fête, plantans en terre, au milieu de quelque place, deux arbres hauts & droits comme deux mâts de navire, au haut desquels ils mettoient une figure d'homme environnée d'autres figures ornées de fleurs. Après cela ils venoient par troupes ou par brigades, battans leurs tambours & jettans de grands cris: puis chaque brigade tiroit ses traits & ses flèches à ces figures, & après que tous avoient tiré, les Prêtres produisoient une Idole qu'ils mettoient au pied de ces mâts plantés en terre, & devant laquelle ils sacrifioient un Indien ou une brebis, oignans l'Idole du sang de la victime:





me : puis après en avoir considéré le cœur, & les entrailles, & y avoir trouvé de bons ou de mauvais signes, ils en faisoient leur rapport au Peuple, & cela rendoit la fête ou triste ou gaie. Ils passaient ordinairement tout ce jour-là à danser & à boire, faire plusieurs jeux & plusieurs tours, & jouer divers personnages avec leurs armes à la main, leurs haches, leurs massues & autre sortes d'armes.

CHAPITRE XII.

Les Indiens du Pérou croient la résurrection de la chair.

LES Caciques du Pérou & tous les Principaux du pays sont mis après leur mort dans des lieux voutés, assis dans leurs sièges qu'ils appellent Duos, & revêtus de tous leurs plus riches vêtements. La coutume étoit aussi d'enterrer avec eux une ou deux de leurs femmes, de celles que le Mort avoit le plus aimés, & souvent il y avoit contestation entr'elles à qui auroit cet honneur : c'est pourquoi cela étoit ordinairement réglé par le mari avant sa mort. On enterroit aussi avec eux deux ou

trois jeunes garçons de ceux qui étoient à leur service, avec toute leur vaisselle d'or & d'argent. Ils font cela dans l'espérance qu'ils ont de ressusciter un jour, & ils souhaitent de paroître alors accompagnés de leurs femmes & de leurs Officiers : aussi lorsque les Espagnols entroient dans leurs sépultures pour en tirer l'or & l'argent qu'on y avoit mis, ils les prioient de ne point ôter ni disperser les os de ceux qui y étoient ensevelis, afin qu'ils pussent ressusciter plus promptement & avec moins de peine. Dans la cérémonie des funérailles les parens versent au-dessus du lieu de la sépulture, de ce breuvage qu'ils appellent Chica, qui par le moyen de quelques tuyaux se va rendre dans la bouche du mort. On met aussi au-dessus de leurs sépultures des statues de bois qui les représentent : & pour les gens du commun, on se contente d'y mettre en peinture les marques & les enseignes de leur profession ou de leur emploi, particulièrement s'ils ont été hommes de guerre.

CHAPITRE XIII.

*De l'origine des Rois du Pérou qu'on appelle
Yncas dans la langue du pays.*

DANS toutes les Provinces du Pérou il y avoit quelques grands Seigneurs dont les Principaux s'appelloient dans leur langue Caracas , ce qui est la même chose que les Caciques dans le langage des Isles. Il faut remarquer là-dessus que les Espagnols qui allèrent à la Conquête du Pérou, étoient accoutumés à nommer les choses générales & communes , des mêmes noms dont on se servoit pour les signifier dans les Isles de Saint Domingue, de Saint Jean , de Cuba, dans la Terre ferme où ils avoient habité , & que ne sachant point comment on les appelloit dans la langue du Pérou, il se servoient pour les désigner des termes qu'ils avoient appris. Cela s'est si bien conservé, & a si bien passé en coutume , que les Indiens du Pérou se sont accommodés à cet usage , si bien que quand ils parlent avec les Chrétiens, ils nomment ces choses générales des mêmes noms qu'ils ont appris d'eux. Ainsi ils appellent Caciques ceux qu'ils

avoient accoutumé de nommer Caracas, leur pain, Maïz, & leur breuvage, Chicha, qui s'appellent dans leur langue Zara & Azua. Il en est de même de plusieurs autres choses. Ces Seigneurs dont nous parlons étoient les Juges & les Protecteurs de leurs sujets pour les faire vivre en paix, & ils étoient aussi leurs Chefs & leurs Capitaines dans les guerres qu'ils avoient contre leurs voisins. Il n'y avoit point alors de Roi ou Seigneur général de tout le pays jusques à ce que du côté de Collao, il vint par un grand lac nommé Titicaca, qui a quatre-vingt lieues de tour, une Nation belliqueuse que ceux du Pérou nommerent Yncas. Ces derniers venus étoient ras & tondus, ils avoient les oreilles percées, & y portoient de gros pendants d'or ronds, pour les tirer en bas & par ce moyen se les agrandir : on nomma Ringrim, comme qui diroit oreille, ceux qui les avoient grandes. On appella leur Chef Zapalla Ynca, comme qui diroit seul Seigneur ou Roi ; d'autres disent qu'on l'appella Ynca Vira Cocha, qui signifie écume ou crasse de la mer, parcequ'on ne savoit point l'origine de ces gens-là, ni de quel pays ils venoient : ainsi les anciens habitans du Pays s'imaginoient que ces nou-

veaux venus étoient formés de l'écume ou du limon de ce Lac, duquel sort une grande riviere qui coule vers l'Occident, & qui en quelques endroits est large d'une demie lieue, puis se va décharger dans un autre petit Lac qui est à quarante lieues du grand, & s'y perd au grand étonnement de ceux qui considerent la chose; & ne peuvent comprendre comment une si grande quantité d'eau disparoît & s'évanouit, pour ainsi dire, dans un si petit réservoir qui ne paroît nullement capable de la contenir. Il est vrai que comme on ne trouve point le fond de ce petit Lac, cela fait croire que par dessous terre il se décharge dans la mer, comme fait le fleuve Alphée en Grece. Ces Yncas commencerent par s'établir dans la Ville de Cusco, & de-là ils subjuguèrent tout le pays & se le rendirent tributaire. * Leur Empire fut successif &

* C'est ainsi que l'Auteur de cette Histoire du Pérou rapporte l'ordre de la succession de ces Rois dans l'édition d'Anvers de l'an 1555. en petit in octavo : mais dans l'édition de Seville de l'an 1577. in-folio par colonnes, il en est parlé d'une maniere bien différente & toute opposée. Voici ce que porte cette édition après ces mots, *se la rendent tributaire. Dans la suite celui qui se*

voici l'ordre qu'ils observerent pour la succession. Quand un Roi mouroit , ce n'étoit aucun de ses enfans qui lui succédoit immédiatement , mais le plus âgé de ses freres cadets , s'il en avoit plusieurs : puis après la mort de celui-ci la succession retournoit au fils aîné du Roi précédent , de lui à son frere , puis de-rechef de ce frere au premier fils de son aîné , & ainsi de suite enforte que cette espece de succession ne pouvoit presque jamais finir ni manquer d'héritiers qui se trouvaient dans cet ordre. Les ornemens Royaux que portoient ces Yncas pour marque de leur Empire & qui leur servoient de Couronne ou de Diadème , étoient de certaines franges de laine de couleur dont ils se bandoient la tête ;

trouvoit le plus fort & le plus puissant succedoit à l'Empire , par voie de tyrannie & de violence , & sans garder aucun ordre de succession légitime : leur droit n'étoit fondé que sur la force des armes. Il semble qu'en ceci la premiere édition doive être préférée , parcequ'elle a été faite sous les yeux & par les soins de l'Auteur , c'est pourquoi on l'a mis dans le texte : mais on a cru aussi que les Lecteurs seroient bien aises qu'on leur marquât cette différence afin que si quelqu'un se donnoit la peine de consulter l'Original , & qu'il eût l'édition de Seville , il ne fût pas surpris de trouver dans la traduction une chose qui lui paroîtroit directement opposée à l'Espagnol.

elles alloient d'une temple à l'autre , descendant si bas qu'elles leur couvroient presque les yeux. Ils gouvernoient leur Empire avec beaucoup de hauteur & d'une maniere fort absolue , & il n'y a peut-être jamais eu de pays au monde où l'obéissance & la soumission des sujets aient été plus loin : en effet ils n'avoient qu'à mettre un fil tiré de leur bandeau Royal entre les mains de quelqu'un de ces Ringrim ou grandes oreilles , & il étoit respecté & obéi par-tout , jusques-là qu'on avoit une déférence si absolue aux ordres du Roi qu'il portoit , qu'il pouvoit seul & sans aucun secours de soldats , exterminer une Province entiere , & y faire périr hommes & femmes : parcequ'à la seule vûe de ce fil tiré de la Couronne Royale , ils s'offroient tous à la mort volontairement & sans aucune résistance. Suivant l'ordre de la succession dont on a parlé , le Royaume de ces Yncas tomba entre les mains d'un nommé Guaynacava comme qui diroit , jeune homme riche. Il fit de grandes conquêtes & accrut beaucoup son Empire , plus que n'avoient fait aucun de ses Prédécesseurs : il gouverna ses peuples avec plus de raison , de justice & d'équité que n'avoient fait les autres : il

établit parmi eux une bonne police & un bel ordre pour la culture des terres : enforte que c'est une chose surprenante & presque incroyable que parmi une nation barbare & sans lettres , le gouvernement ait pû être si juste & si bien réglé , & l'obéissance & l'amour des sujets envers leur Souverain si grande & si parfaite. Ils lui en donnerent une preuve signalée & qui mérite bien qu'on en parle ici , en faisant pour sa commodité deux chemins au Pérou , dont la difficulté , le travail & la dépense égalent ou surpassent même tout ce que les anciens Auteurs ont dit des sept merveilles du monde. Guaynacava partit de la Ville de Cusco avec son armée , pour aller conquérir la Province de Quito , c'est-à-dire qu'il entreprit un chemin de près de cinq cens lieues ; il alloit par la Montagne qu'il eut à surmonter de grandes difficultés par les mauvais chemins , les rochers & les précipices qui se rencontroient souvent sur son passage. Après qu'il fut heureusement venu à bout de son entreprise , qu'il eut achevé sa conquête & soumis toute cette Province , les Indiens crurent qu'ils devoient faire honneur à sa victoire , en lui préparant un chemin plus commode pour son retour ,

tour. Ils l'entreprirent donc & y réussirent par un travail prodigieux, ayant fait sur ces montagnes un chemin large & uni : pour cela il leur fallut souvent rompre des rochers, & combler des vallées & des précipices de quinze & vingt toises de profondeur. Ce chemin est long de cinq cens lieues, & on dit que d'abord qu'il fut fait, il étoit si plein & si uni partout ; qu'on auroit aisément pû le suivre en carosse : il est vrai que depuis ce temps-la il y est arrivé du changement par les guerres des Indiens & des Chrétiens, parcequ'en plusieurs endroits on a écarté & brisé dans les vallées les matériaux qui les combloient, pour rendre par ce moyen les passages difficiles aux ennemis. On comprendra facilement la grandeur & la difficulté de cet ouvrage, si on considère le travail & la dépense qu'il a fallu en Espagne, pour aplanir deux lieues de montagne entre Segovie & Guadarrama, & que cependant cet ouvrage n'a jamais été achevé ni mis dans toute sa perfection, bien que ce soit là le passage ordinaire des Rois de Castille avec leur Maison & leur Cour, toutes les fois qu'ils vont ou viennent de l'Andalousie ou du Royaume de Tolède pour passer d'un côté à l'autre de ces

montagnes. Les Indiens non contents de ce premier travail , en entreprirent quelque temps après un autre , qui n'étoit gueres moins grand ni moins difficile. Guaynacava aimoit fort la Province de Quito , parcequ'il l'avoit conquise , & se faisoit beaucoup d'honneur de cette conquête , il voulut donc y retourner pour la visiter , & prit cette seconde fois sa route par la plaine. Ses Sujets entreprirent encore de lui faire un nouveau chemin par là : dans toutes les vallées qui ont d'ordinaire environ une lieue d'étendue , comme on l'a déjà dit ci-devant , & où on a l'agrément de la fraîcheur que donnent les rivières & les bocages , ils firent une levée de terre fort haute , pour rendre le chemin à-peu-près plein & uni , sans qu'on fût obligé de monter ni de descendre ; ce chemin avoit près de quarante pieds de largeur ; & en sortant des vallées ils marquoient la route à travers les sables , par des pieux & des espèces de barrières qu'ils y plantoient au cordeau , afin qu'on ne pût s'égarer ni d'un côté ni d'autre. Ce chemin étoit de cinq cens lieues de longueur comme celui de la montagne. Les barrières sont maintenant rompues en plusieurs endroits , parceque les Espagnols en ont

pris le bois pour faire du feu pendant la paix aussi-bien que durant la guerre ; mais les levées subsistent encore dans les vallons , & sont assez entières ; au moins la plûpart , en sorte qu'on peut aisément juger par là de la grandeur de cet ouvrage. Guaynacava alla par un de ces chemins , & revint par l'autre , & par tout où il passoit , il trouvoit la route couverte de rameaux & de fleurs de très-agréable odeur.

CHAPITRE XIV.

Des choses remarquables que Guaynacava fit au Perou.

OUTRE ces deux grands ouvrages dont on vient de parler dans le chapitre précédent , Guaynacava fit bâtir sur le chemin de la montagne , de journée en journée , des Palais de fort grande étendue , avec quantité d'appartemens , en sorte qu'il y avoit de quoi loger sa personne , sa maison , & toute son armée. Il en fit aussi bâtir de semblables sur le chemin de la plaine ; il est vrai qu'ils ne furent pas en si grand nombre ni si près les uns des autres , comme ceux

Gij

de la montagne , parcequ'il falloit pour y trouver les commodités nécessaires , les placer sur le bord des rivières , qui , comme on l'a déjà dit , sont éloignées les unes des autres de huit ou dix lieues , & même en quelques endroits de quinze & de vingt. Ces bâtimens s'appellent Tambos , & les Indiens des environs avoient le soin de les fournir de toutes les provisions nécessaires pour les armées de ce Prince , & cela non-seulement pour la nourriture , mais aussi pour les vêtemens & les armes : de sorte qu'en chacun de ces Tambos on pouvoit trouver en cas de besoin , de quoi vêtir & armer vingt ou trente mille hommes. Guaynacava étoit toujours accompagné d'un grand nombre de gens de guerre armés de Piques , de Hallebardes , de Massues & de Haches d'armes d'argent & de cuivre , & même quelques-uns d'or : ils se servoient aussi de frondes & de javelots un peu brûlés par le bout , afin que la pointe en fût plus dure & par conséquent plus perçante. Sur les rivières ils bâtissoient des ponts de bois dans les lieux où l'on en trouvoit de propres pour cela ; & lorsque le bois leur manquoit , ils faisoient de gros cables d'une herbe qu'ils appellent Maguey , qui est

plus forte que le chanvre, & entre les cables un tissu comme une espece de nattes, mais si fort, qu'ils pouvoient aisément passer dessus : c'est une chose surprenante de voir qu'ils fissent de cette maniere des ponts qui avoient jusqu'à quinze toises de largeur & deux cens de longueur. Dans les lieux où ils ne pouvoient faire des ponts, ils passoient les rivieres par le moyen d'un long cable qui alloit d'un côté à l'autre, & le long duquel ils tiroient avec une corde, de dessus l'autre bord, une grande corbeille dans laquelle étoit celui qui vouloit passer; & afin que les anses de cette corbeille ne se rompiissent point par le poids, & en coulant le long du cable, ils les faisoient de bois, le reste du panier n'étant que de joncs ou de roseaux. Les Indiens des environs de ces ponts dont nous venons de parler, étoient obligés de les entretenir à leur dépens. Le Roi alloit toujours dans une litiere faite de lames ou platines d'or, & il étoit accompagné de plus de mille des principaux Seigneurs, seulement pour le porter tour à tour sur leurs épaules; ceux qui lui rendoient cet office étoient de son Conseil & ses Favoris. Les Caciques se faisoient aussi porter dans leurs litieres

sur les épaules de leurs vassaux. Ils étoient fort soumis à leur Roi, enforte qu'aucun d'eux, quelque puissant qu'il fût, n'entroît jamais pour lui parler, que les pieds déchaussés, & portant quelque présent enveloppé dans une mante, qu'il offroit à son Seigneur, comme une espece d'hommage pour lui témoigner sa soumission; & cette coutume s'observoit avec tant d'exactitude, que si cent fois le jour ils fussent allés pour lui parler, il auroit fallu faire autant de fois la même chose. Ils prenoient pour une grande irreverence & un manquement de respect fort criminel, de regarder le Roi en face; & si, lorsqu'ils porteroient sa litiere, quelqu'un d'eux bronchoit, enforte que la litiere tombât, on lui faisoit incontinent couper la tête. Ce Prince tenoit par tout son Royaume de demi-lieue en demi lieue des relais d'Indiens, qui faisoient beaucoup plus de diligence que nos chevaux de poste. Quand il avoit conquis quelque Province, la premiere chose qu'il faisoit, étoit d'envoyer les habitans naturels du lieu, ou au moins les principaux d'entr'eux, habiter dans quelque autre endroit du pays, & de faire venir en leur place des Indiens déjà soumis depuis long temps à

sa domination , & par ce moyen il s'affuroit de la fidélité des uns & des autres. Ces Peuples , qui changeoient ainfi de demeure , & étoient transplantés d'un lieu à l'autre , s'appelloient dans leur langue Mitimaes. De toutes les Provinces de son Empire on lui payoit par an un tribut de ce que chaque pays produisoit , jusques-là que de quelques endroits stériles qui ne produisoient aucuns fruits , on lui envoyoit tous les ans une certaine quantité de lézards , en signe de redevance , bien que quelques uns de ces endroits fussent éloignés de Cusco de plus de trois cens lieues. Ce Guaynacava rebâtit le Temple du Soleil qui étoit à Cusco , & en couvrit les murailles & le toit , de plaques ou lames d'or & d'argent qu'il fit faire exprès pour cet usage. Il arriva de son temps qu'un Seigneur nommé Chimocappa qui habitoit dans la plaine , & possédoit plus de cent lieues de pays , secoua le joug de son obeissance , & se revolta contre lui : le Roi entreprit de le châtier , marcha en personne à cette expédition , le vainquit & le fit mourir : puis il ordonna pour conserver la mémoire de ce crime & de sa punition par un châtiment exemplaire , qu'aucun Indien de la plaine

ne pût porter d'armes , ce qui s'observe encore aujourd'hui : il permit néanmoins au Successeur de ce rebelle , de vivre en la Province de Chimo , dans laquelle est présentement bâtie la ville de Truxillo. Il y avoit alors une très grande quantité de bétail au Perou , parceque Guaynacava & son pere avant lui , avoient donné de fort bons ordres , pour en bien peupler le pays. On envoyoit tous les ans en pleine liberré , comme une dixme qu'on payoit au Soleil , une certaine quantité de brebis qui lui étoient consacrées , & elles multiplioient extrêmement , parceque personne n'osoit y toucher , & si quelqu'un l'eût entrepris , on eût regardé cela comme un Sacrilege : il n'y avoit que le seul Guaynacava qui en pouvoit prendre pour son armée , en cas de besoin , & alors il donnoit ordre de faire une de ces chasses dont nous avons parlé ci-devant , qu'ils appellent Chacos , & pouvoit prendre en un jour jusqu'à vingt ou trente mille de ces brebis. On estimoit beaucoup l'or , parceque le Roi & les Principaux du pays en faisoient des vaisseaux pour leur service , des ornemens pour leurs personnes , & des offrandes à leurs Dieux. Le Roi faisoit partout porter avec lui une espece de siege ou de

table sur laquelle il s'asséioit, qui étoit d'or à seize carats, & valoit plus de vingt-cinq mille ducats de bon or. Ce fut la piece que Dom François Pizarre choisit pour soi dans le temps qu'il travailloit à la Conquête du Pérou : car dans la capitulation qu'il avoit faite, on devoit lui donner pour son particulier, outre ce qui étoit accordé en général, quelque bijou ou joyau de prix tel qu'il lui plairoit de le choisir. Lorsque le premier fils de Guaynacava vint au monde, ce Roi fit faire un cable d'or si gros, que selon le rapport de quelques Indiens encore vivans, deux cens hommes avoient peine à le lever. En mémoire de cette piece, on nomma l'enfant Guascar, qui en leur langue signifie une corde, & on y ajoûta le surnom de Ynca, qui étoit celui de tous leurs Rois, comme le nom d'Auguste étoit celui des Empereurs Romains. J'ai voulu expressément marquer ce que je viens de dire, pour détruire une opinion populaire, communément reçue en Espagne par ceux qui avoient peu de connoissance des affaires des Indes, & qui s'imaginoient que les Indiens n'estimoient point l'or, & n'en connoissoient point le prix. Ce même Prince avoit aussi plusieurs

magasins remplis de diverses pieces d'or & d'argent, comme de grandes figures d'hommes & de femmes, de brebis & d'autres animaux de toutes especes, comme aussi de toutes les sortes d'herbes qu'on trouve dans le pays, avec leurs feuilles, leurs tiges, leurs nœuds & leurs épics, le tout représenté au naturel : il avoit encore grande quantité de mantes & de frondes tissues de fil d'or, & un certain nombre de grosses masses d'or & d'argent, faites comme des bûches ou souches de bois à brûler.

CHAPITRE XV.

De l'éclat où se trouvoit le Perou, lorsque les Espagnols y arriverent, & des guerres qui le divisoient alors.

BIEN que le principal dessein qu'on se propose dans cette Histoire, soit de rapporter ce qui arriva aux Espagnols dans la découverte & dans la Conquête du Pérou; néanmoins pour mieux faire comprendre ce qu'on a à dire, & donner plus de jour à cette narration, on juge à propos de dire quelque chose de l'état où se trouvoient alors les affaires des

Indiens qui gouvernoient ce pays-là. Cela nous donnera sujet de reconnoître & d'admirer la sage Providence de Dieu, qui permit que les Espagnols fissent cette entreprise dans un temps que ce pays étoit divisé en deux partis, sans quoi il leur eût été impossible, ou au moins très difficile d'en faire la Conquête. Voici donc en peu de mots l'état où ils trouverent les choses.

Guaynacava après avoir soumis à son Empire plusieurs Provinces dans une étendue de cinq cens lieues de pays, à compter depuis Cusco tirant vers l'Occident, résolut d'aller en personne à la conquête de la Province de Quito qui bornoit sa domination de ce côté-là. Il marcha donc à la tête de son armée, & réussit heureusement dans son entreprise : ce pays lui parut agréable & conforme à son humeur, cela l'obligea d'y séjourner, & d'y faire sa résidence pendant un assez long-temps, laissant cependant à Cusco quelques uns de ses enfans de l'un & de l'autre sexe, & particulièrement son fils aîné nommé Guascar Ynca, Mango Ynca, Paul Ynca & plusieurs autres. A Quito il prit une nouvelle femme, fille du Seigneur du pays, & il eut d'elle un fils qui fut nommé

Atabaliba ; il aima beaucoup cet enfant , & partant pour retourner à Cusco , il le laissa sous la conduite & le gouvernement de quelques tuteurs. Ce fut au retour de ce premier voyage , que les Indiens lui firent sur la montagne ce chemin dont on a parlé. Depuis après avoir demeuré quelques années à Cusco il résolut de retourner à Quito , tant parce que le pays lui plaisoit , que par l'envie qu'il avoit de voir son fils Atabaliba qu'il aimoit plus que ses autres enfans. Il y retourna donc par le chemin de la plaine dont nous avons fait la description , & il y fit sa résidence tout le reste de sa vie. En mourant il ordonna que cette Province de Quito qu'il avoit conquise , demeureroit en partage à Atabaliba , puisqu'elle étoit venue de ses Ancêtres. Après la mort de Guaynacava , son fils Atabaliba se rendit maître de son armée , & s'empara des trésors qu'il avoit portés avec lui : mais les plus considérables , comme embarrassans par leur poids , étoient demeurés à Cusco en la puissance de son fils aîné. Atabaliba lui envoya des Ambassadeurs pour lui apprendre la mort de leur pere commun , lui faire hommage & l'assurer de son obéissance , le suppliant aussi en même

temps de lui laisser la possession de cette Province de Quito que son pere avoit conquise, & qui étant hors de ses Etats, il sembloit juste que la possession n'en fût point réglée par le droit d'aînesse, sur tout parceque lui qui parloit en étoit l'héritier legitime du côté de sa mere & de son ayeul. Guascar lui répondit que s'il vouloit venir à Cusco & lui remettre l'armée, il lui donneroit des terres & des possessions pour vivre honnêtement & selon son rang : mais qu'il ne pouvoit lui laisser la Province de Quito, parcequ'elle étoit une des frontieres de son Empire, & où par conséquent il étoit obligé de tenir des troupes pour la défense & la conservation de ses Etats : ajoûtant que s'il refusoit de venir, il marcheroit en personne contre lui, comme contre un ennemi déclaré. Atabaliba consulta deux Capitaines de son pere, braves & expérimentés dans les affaires de la guerre, l'un nommé Quizquiz, & l'autre Cilicuchima : ils lui conseillerent de n'attendre point son frere, mais de se mettre le premier en campagne & de marcher contre lui : puisque l'armée dont il étoit en possession & qui suivoit ses ordres, étoit suffisante pour le rendre maître de toutes les Pro-

vinces qui se trouveroient sur son passage, & que par ce moyen elle devien-
droit de jour en jour plus nombreuse,
de maniere que son frere s'estimeroit
heureux de pouvoir s'accorder avec
lui, & s'y trouveroit contraint. Il suivit
cét avis, sortit de Quito, & se rendit peu
à peu maître du pays par où il passoit.
Guascar envoya contre lui un de ses Ca-
pitaines, avec quelques troupes armées à
la legere, pour faire plus de diligence : il
s'avança à grande hâte jusques à la Pro-
vince de Tumibamba, distante de Quito
d'un peu plus de cent lieues : ayant appris
là qu'Atabaliba s'étoit mis en campagne
avec son armée, il dépêcha un courier
à Cusco, pour faire savoir à Guascar
ce qui se passoit, le priant de lui envoyer
deux mille hommes, Capitaines & gens
entendus à la guerre, parcequ'il pour-
roit avec cela prendre trente mille hom-
mes d'une Province nommée Cagnares,
dont le peuple est belliqueux, & qui re-
noit pour lui. Guascar fit ce qu'on lui
demandoit, & dépêcha promptement les
deux mille hommes, auxquels se joi-
gnirent les Caciques de Tumibamba, de
Chaparras, de Paltas & de Cagnares, qui
étoient dans ce voisinage. Atabaliba, ne
l'eut pas plutôt appris, qu'il s'avança pour

les combattre ; la bataille se donna , & dura trois jours ; il y périt un grand nombre de gens de part & d'autre : enfin ceux de Quito furent défaits , & Atabaliba même fut pris sur le pont de la rivière de Tumibamba. Mais tandis que les troupes de Guascar célébroient leur victoire par de grandes fêtes & de grandes réjouissances , Atabaliba trouva moyen de se sauver , en perçant avec une barre de cuivre qu'une femme lui avoit fournie , une muraille fort épaisse du Tambos ou Palais de Tumibamba où il étoit enfermé : ainsi il s'enfuit & se rendit à Quito. Il n'y fut pas plutôt arrivé , qu'il rallia ses troupes , en leur faisant entendre que son Père l'avoit changé en serpent , & lui avoit ainsi donné moyen de sortir de sa prison par un petit trou ; il ajouta qu'il lui avoit promis la victoire , s'ils vouloient le suivre & retourner au combat : il les encouragea si bien par cette ruse , qu'ils le suivirent avec empressement : il retourna donc chercher les ennemis , les attaqua , les vainquit & les défit entièrement. Ces deux batailles furent fort sanglantes , & il y mourut un si grand nombre de gens des deux côtés , qu'on voit encore aujourd'hui dans les lieux où elles se donnèrent , de prodigieux

monceaux d'ossements d'hommes. Atabaliba poursuivant sa victoire, résolut de marcher contre son frere : étant arrivé au pays de Cagnares, il fit faire main basse sur ses habitans, & en fit tuer soixante mille, parcequ'ils lui avoient été contraires : il mit aussi à feu & à sang & rasa entierement la grande Ville de Tumibamba située dans une plaine & arrosée par trois grandes rivières, sur les bords desquelles elle étoit bâtie. De là poussant toujours ses conquêtes, il ne faisoit quartier à personne dans les lieux où il trouvoit quelque résistance ; mais il accordoit la paix à ceux qui la lui demandoient, & les obligeoit de se joindre à son armée, qui grossissoit ainsi tous les jours à mesure qu'il avançoit. Quand il fut arrivé à Tumbes, il voulut se rendre maître de l'Isle de Puna dont nous avons parlé ci-devant : mais le Cacique de cette Isle s'étant avancé contre lui avec plusieurs barques ; & se défendant vigoureusement, Atabaliba jugea que cette conquête demandoit plus de temps qu'il n'en avoit alors, sur tout ayant appris que son frere Guascar s'avancoit contre lui avec une nombreuse armée. Il continua donc sa marche vers Cusco, & s'étant arrêté à Caxamalca,

Caxamalca, il fit avancer deux Capitaines avec deux ou trois mille hommes armés à la légère, pour aller à la découverte, & apprendre quelques nouvelles des ennemis. Quand ils furent arrivés assez près de leur camp; ils quitterent le grand chemin, & prirent un détour, afin de n'être pas découverts: cela fit qu'ils rencontrèrent Guascar qui s'étoit un peu retiré de ce même côté-là, avec sept cens de ses principaux Officiers, pour éviter le bruit & le tumulte de l'armée. Ils l'attaquerent, désirent ceux qui l'accompagnoient, & le prirent lui-même prisonnier; mais comme ils croyoient se retirer avec leur prise, ils se virent enfermés de toutes parts par l'armée des ennemis qui les menaçoient de les exterminer, sans qu'il en restât un seul, ce qu'ils pouvoient aisément faire, parcequ'ils étoient plus de trente contre un. Les Capitaines d'Atabaliba se trouvant dans cette extrémité, & voyant qu'on commençoit à les approcher, dirent à Guascar, que s'il ne commandoit pas à ses gens de se retirer, il mourroit le premier, & qu'ils alloient lui couper la tête. La crainte de la mort épouvanta ce Prince, & comme ils le virent ébranlé, ils acheverent de le déterminer,

en l'assurant que son frere ne désiroit autre chose, sinon qu'il le laissât en la paisible possession de la Province de Quito, dont il lui feroit hommage, le reconnoissant pour son Seigneur & son Souverain. Guascar commanda donc à ses gens de ne passer pas outre, & de ne rien entreprendre, mais de s'en retourner à Cusco, ce qu'ils firent. Atabaliba, informé de cet heureux succès, envoya incontinent ordre à ses Capitaines, d'emmener son frere prisonnier à Caxamalca, où il les attendoit. Voilà quel étoit l'état des choses lorsque Dom François Pizarre arriva au Pérou avec les Espagnols qu'il commandoit; ces conjonctures favorables pour lui, faciliterent beaucoup ses conquêtes dont nous parlerons dans le Livre suivant: parceque l'armée de Guascar étoit entièrement dissipée, & qu'Atabaliba avoit congedié la plus grande partie de la sienne depuis sa nouvelle victoire, qui avoit fait tomber son ennemi entre ses mains.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE

DE

LA CONQUETE

DU PEROU.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

*Dom François Pizarre & ses gens partent
de Panama pour aller au Pérou.*

Nous avons laissé, dans le Livre précédent, Dom François Pizarre à Panama après son retour d'Espagne, occupé à faire tous les préparatifs qu'il jugeoit nécessaires pour la Conquête du Pérou. Dom-Diegue d'Almagro, son Compagnon

H ij

dans cette entreprise , ne s'y employoit pas avec la même chaleur qu'il avoit fait autrefois , & cela retardoit les affaires , parcequ'il étoit celui qui avoit le plus de bien & le plus de crédit. Il étoit mécontent de ce que Pizarre n'avoit rien obtenu pour lui de sa Majesté , & c'étoit de là que venoit sa tiédeur. Enfin pourtant il reçut ses excuses , & leur amitié se renoua ; mais on ne put jamais le remettre bien avec les frères de Dom François , qui furent toujours fort mal dans l'esprit de Dom Diegue , & sur tout Fernand Pizarre dont il se plaignoit principalement. Il se passa donc quelque temps jusques à ce qu'enfin * Fernand Ponce de Leon ayant équipé un navire qui lui appartenoit, Dom François Pizarre s'y embarqua avec ses quatre

* Il y a quelque apparence que c'est le même qu'il a nommé , au premier chapitre du premier Livre , Fernand de Luque , & de qui il a dit qu'il eut quelque part à l'entreprise de la Conquête du Perou , & cette conjecture semble rendre préférable dans ce premier endroit, l'édition d'Anvers de 1555. à celle de Seville de 1577 : mais on soupçonne aussi qu'il y a une faute d'impression , & qu'au lieu de Hernando de Luque , il faudroit Hernando de Leon dans ce premier endroit.

freres & le plus grand nombre des gens de pied & de cheval qu'il put assembler. Il eut beaucoup de peine à en trouver qui le voulussent suivre, parceque la plûpart étoient fort découragés, & n'espéroient rien de bon de cette entreprise, à cause des grandes difficultés qu'on y avoit trouvées les années précédentes, des peines & des fatigues qu'on y avoit souffertes & du peu de succès qu'on y avoit eu. Il se mit à la voile au commencement de l'année mil cinq cent trente & un, & parceque les vents lui étoient contraires, il fut obligé d'aborder à la côte du Pérou à plus de cent lieues plus bas qu'il ne se l'étoit proposé : ainsi il fut contraint de débarquer ses gens & ses chevaux, & de prendre sa marche tout le long de la côte. Cette marche fut fort difficile & fort pénible, & ils souffrirent beaucoup, tant par la disette des vivres, que par les difficultés qu'ils eurent à traverser les rivières auprès de leur embouchure, où elles sont larges & profondes : ils étoient souvent obligés de les passer à la nage tant les hommes que les chevaux. L'adresse & le courage de Dom François lui servirent extrêmement dans cette occasion, pour soutenir celui de ses soldats, & les empêcher de se re-

buter. Il s'exposoit souvent à de grands périls pour les secourir, & il aidait lui-même à ceux qui ne savoient pas nager, pour les faire heureusement parvenir à l'autre bord. Enfin ils arriverent à un lieu nommé Coaque situé sur le rivage de la mer, assez bien fourni de plusieurs choses, bien peuplé, & où ils trouverent suffisamment des vivres pour se rafraîchir & se fortifier, dont ils avoient fort grand besoin, parcequ'ils étoient extrêmement fatigués. De là il envoya un vaisseau à Panama, & un autre à Nicaragua, avec plus de trente mille * piéces d'or qu'il avoit prises à Coaque; il fit cela pour donner bonne opinion de la richesse du pays & faire naître à plusieurs personnes l'envie d'y passer. On trouva aussi à Coaque quelques émeraudes bonnes & fines; ce lieu étant sous la ligne, où nous avons déjà dit qu'il s'en trouve de telles & non ailleurs. Les Espagnols en perdirent plusieurs en les brisant: car ils étoient si peu instruits de

* Le mot Espagnol, Castellanas, qui se trouve ici, signifie une espèce de monnoie d'or qui vaut 14 réales & environ dix huit deniers, c'est à dire à peu près trois livres quatorze sols monnoie de France.

la nature de ces pierres, qu'ils s'imaginoient que pour être fines, il falloit qu'elles souffrissent le marteau sans se rompre, comme les diamans : ainsi croyant que les Indiens les vouloient tromper en leur en donnant de fausses, ils en faisoient l'essai, si bien que par ce moyen ils en cassèrent un grand nombre d'un prix fort considérable ; ce qui fut une grande perte pour eux, & dont ils ne se pouvoient prendre qu'à leur ignorance. Ils furent aussi attaqués dans ce même lieu, de cette espece de maladie dont nous avons parlé au chapitre quatrième du premier Livre, c'est-à dire d'une maniere de verrues ou de clous fort dangereux, & il n'y eut presque personne dans toute l'armée, qui en fût exempt. Tout malades qu'ils étoient, Pizarre les fit résoudre à partir, leur persuadant que la malignité de l'air dans ce lieu - là leur causoit ces incommodités : ils passerent donc outre, & arriverent à la Ptovince qu'ils nommerent (a) *Puerto viejo*, se rendant aisement maîtres paisibles de tout le pays des environs, Les Capitaines Venalcazar & Jean Fores les vinrent trouver en ce lieu-là avec quelques gens

(a) Port vieux.

de pied & de cheval qu'ils amenoient de Nicaragua.

CHAPITRE II.

Ce qui arriva au Gouverneur Dom François Pizarre en l'Isle de Puna

APRÈS avoir pacifié la Province de Puerto Viejo, le Gouverneur avec ses gens se rendit au port de Tumbez : étant là, il résolut de passer en l'Isle de Puna qui est vis à-vis de ce port, comme on l'a déjà dit : il fit faire pour cela des barques plates à la maniere de celles des Indiens, dont on a parlé ci-devant au chapitre sixieme du premier Livre. Ils coururent beaucoup de risque en traversant ce bras de mer, parceque les Indiens avoient résolu de couper les cordes des barques, pour faire périr les hommes & les chevaux qui étoient dessus. Le Gouverneur ayant eu quelque connoissance de ce complot, commanda que tout le monde fût soigneusement sur ses gardes, & l'épée nue à la main, ayant toujours les yeux attachés sur les Indiens qui les conduisoient, sans en perdre aucun de vûe. Quand ils furent arrivés

Arrivés dans l'Isle, les habitans leur demanderent la paix, & les reçurent fort bien ; mais on fut qu'ils avoient des troupes cachées pour massacrer les Espagnols pendant la nuit. Ce que le Gouverneur ayant appris, il attaqua les Indiens, les défit, & prit prisonnier le principal Cacique. Le lendemain ils se rendirent maîtres du camp des ennemis, qui étoit défendu par plusieurs gens de guerre. Le Gouverneur & ses freres monterent à cheval, & avec beaucoup de courage & de promptitude ils posterent leurs soldats dans tous les endroits où il étoit nécessaire, & envoyerent du secours aux vaisseaux qui étoient près de terre, parceque les Indiens les attaqueroient avec leurs barques plates. Enfin les Espagnols combattirent avec tant de résolution & de courage, qu'ils défirent les ennemis, & en tuerent & blessèrent plusieurs. Il y eut seulement deux ou trois Espagnols tués dans cette occasion, & quelques autres fort blessés, particulièrement Gonzale Pizarre qui le fut dangereusement à un genou. Après cette action le Capitaine Fernand de Soto arriva venant de Nicaragua avec un renfort considérable d'Infanterie & de Cavalerie ; mais parceque les Indiens

se tenoient avec leurs barques plates derriere ces arbres nommés Manglares, qui avoient le pied dans l'eau, & qu'ainfi il étoit difficile de les y attaquer, le Gouverneur résolut de retourner à Tumbez, d'autant plutôt que l'air est fort mal sain dans cette Isle, parcequ'elle est près de la Ligne Equinoxiale; il fit donc le partage de tout l'or qu'il en avoit pû tirer, & abandonna le lieu.

CHAPITRE III.

Comment le Gouverneur passa à Tumbez, & des Conquêtes qu'il fit jusqu'à ce qu'il établit une Colonie à saint Michel.

DANS cette Isle de Puna dont nous venons de parler, il y avoit plus de six cens personnes en prison, des habitans de Tumbez, tant hommes que femmes, & même un des Principaux du lieu: le Gouverneur Pizarre les mit tous en liberté, & leur fournit des barques pour se rendre chez eux. Puis quand il s'embarqua dans ses navires pour aller aussi lui-même à Tumbez, il mit avec quelques-uns de ces Indiens qu'il venoit de délivrer, trois Chrétiens sur une même

barque, qui arriva à Tumbez plutôt que ses vaisseaux. Les Indiens payerent d'une noire ingratitude le bienfait qu'ils venoient de recevoir de lui, qui les avoit délivrés d'une dure captivité; car ils ne furent pas plutôt arrivés qu'ils sacrifierent ces trois Espagnols à leurs Idoles. Peu s'en fallut que le Capitaine Fernand de Soto n'eût le même sort: il étoit avec quelques Indiens sur une autre barque, accompagné d'un seul valet, & déjà ils étoient entrés dans la riviere de Tumbez, lorsqu'il fut apperçu par Diegue d'Aguero & Rodrigue Lozan, qui étoient déjà débarqués, & marchaient le long de la riviere en remontant; ils firent donc arrêter la barque qui le portoit, lui donnerent le moyen d'en sortir, & de se sauver d'une mort qui sans doute lui étoit inévitable, s'il fût allé alors jusqu'à Tumbez. On peut aisément juger par ce que les Indiens venoient de faire, qu'ils étoient mal disposés à fournir des barques pour la descente des troupes; ainsi on n'en trouva point pour débarquer ni les hommes ni les chevaux: il n'y eut donc que le Gouverneur, Fernand Pizarre, & Jean Pizarre son frere, l'Evêque Dom Vincent de Valverde, le Capitaine Soto & les deux autres Espagnols

dont on vient de parler qui purent prendre terre ce soir-là. Ils passèrent toute la nuit à cheval, & fort mouillés, parceque comme la mer étoit agitée, & qu'ils n'avoient point d'Indiens pour les aider, la barque dont ils se servoient pour leur débarquement, & que les Espagnols ne savoient pas bien gouverner, tourna & se renversa lorsqu'ils voulurent en sortir, Fernand Pizarre demeura sur le bord de la mer pour faire débarquer les troupes, & cependant le Gouverneur s'avança plus de deux lieues en terre sans pouvoir trouver aucun Indien à qui il pût parler, parcequ'ils s'étoient retirés en armes sur les petites hauteurs des environs. Comme il retournoit du côté de la mer, il rencontra les Capitaines Mena & Jean de Salzedo qui le cherchoient, ils étoient suivis de quelque Cavalerie qui venoit de débarquer. Le Gouverneur ayant donc rassemblé tout ce qu'il put de ses gens, se campa à Tumbez. Pendant qu'il y étoit le Capitaine Benalcazar arriva; il avoit demeuré dans l'Isle, attendant le retour des vaisseaux, parceque toutes les troupes n'y pouvant contenir, on avoit été obligé de faire à deux fois ce qu'on auroit pu faire à une seule; les navires étoient donc retournés pour le

prendre lui & tous ceux qui étoient demeurés avec lui , qui eurent toujours à soutenir la guerre contre les Indiens de cette Isle , tandis qu'ils y furent. Le Gouverneur demeura plus de vingt jours à Tumbes , & fit tout ce qu'il put pour engager le Seigneur du pays à entendre à la paix , lui ayant fait faire plusieurs messages sur ce sujet , sans jamais en pouvoir venir à bout : au contraire il faisoit toujours aux nôtres tout le mal qu'il pouvoit , particulièrement aux valets & aux autres gens qui alloient pour chercher des vivres , sans que les Espagnols lui en pussent faire , parcequ'il se tenoit avec les siens de l'autre côté de la riviere. Enfin le Gouverneur fit préparer secretement , & sans que les Indiens l'appriissent , trois barques plattes qu'il avoit fait venir de la côte , & un soir il se mit dessus , & passa la riviere avec ses freres Jean Pizarre & Gonzale Pizarre , les Capitaines Soto & Benalcazar , & plus de cinquante Cavaliers. Ils fatiguerent beaucoup pendant la nuit , parceque le chemin étoit fort montueux , & tout plein de ronces & de buissons. Le matin vers la pointe du jour ils attaquèrent le camp des Indiens , & leur firent tout le mal qu'il leur fut

possible, continuant ainsi pendant quinze jours à leur faire une cruelle guerre, & mettre tout à feu & à sang pour venger la mort des trois Espagnols que ces barbares avoient sacrifiés. Le principal Seigneur de Tumbez, pressé par toutes ces hostilités, demanda la paix, & fit quelques présens d'or & d'argent. Aussitôt après le Gouverneur partit avec la plus grande partie de ses troupes, laissant le reste dans ce lieu-là avec le Maître des Comptes Antoine Navarre, & le Trésorier Alonse Requielme. Etant arrivé à la riviere de Pœchos, à trente lieues de Tumbez, il ne fit point la guerre aux peuples ni aux Caciques qui habitoient sur les bords, & qui voulurent bien vivre en paix avec lui; mais il passa outre pour découvrir le port de Payta, qui est le meilleur de toute cette côte. Il envoya aussi le Capitaine Fernand de Soto vers les Peuples & les Caciques qui habitoient sur les bords de la riviere, qui après quelques legeres rencontres, lui demanderent la paix, qu'il leur accorda. Dans ce lieu le Gouverneur reçut quelques Envoyés de Cusco, de la part de Guascar, qui n'étoit pas encore prisonnier, & qui lui faisoit savoir la révolte de son frere Atabaliba, lui deman-

dant du secours , & le priant de favoriser sa juste défense, Le Gouverneur envoya Fernand Pizarre à Tumbes , pour en retirer les troupes qu'il y avoit laissées ; puis à son retour en ce lieu-là il peupla la Ville de S. Michel , située dans un pays nommé Tangarara , sur le bord de la rivière de Chira près de la mer , afin que les vaisseaux qui viendroient de Panama , comme il en étoit déjà venu quelques-uns , trouvaient un port assuré : après ayant partagé l'or & l'argent qui se trouva là , il ne laissa dans la Ville que les seuls habitans. Le Gouverneur partit avec tout le reste pour la Province de Caxamalca , parcequ'il apprit qu'Atabaliba y étoit.

C H A P I T R E I V.

*Comment le Gouverneur alla à Caxamalca ,
& ce qui lui arriva dans ce lieu-là.*

LE Gouverneur étant parti pour Caxamalca , ils souffrirent beaucoup en chemin lui & toute son armée par la soif , parcequ'il leur fallut faire vingt lieues par un pays desert sur des sables secs & brûlans où ils ne trouvoient ni eau ni mê-

me aucun arbre qui leur donnât quelque ombrage pour se rafraîchir. Ce désert est depuis la Ville de Saint Michel jusqu'à la Province de Motupe, où ils commencèrent à trouver quelques vallons bien peuplés, & où ils eurent l'agrément de la fraîcheur, & trouverent des vivres en abondance pour se consoler des fatigues passées, & réparer leurs forces. De-là montant sur la Montagne, il rencontra en chemin un Envoyé d'Atabaliba, qui lui apportoit des souliers peints & des manchettes d'or, & qui lui dit que quand il paroîtroit devant son Prince, il falloit qu'il chauffât ces souliers, & portât aussi ces manchettes, afin d'en être reconnu. Le Gouverneur le reçut fort bien, promit de faire ce qu'on lui demandoit, & lui dit d'assurer de sa part Atabaliba qu'il ne venoit pas pour lui faire du mal, & ne lui en feroit aucun en effet, à moins qu'il ne lui en donnât un juste & légitime sujet : ajoutant que l'Empereur son maître Roi d'Espagne, dont il suivoit les ordres dans ce voyage, ne permettoit jamais qu'on fit aucun outrage à personne sans sujet & sans raison. Quand cet Envoyé fut parti, le Gouverneur le suivit de près, marchant avec beaucoup de précaution,

parcequ'il craignoit que les Indiens ne l'atraquassent par le chemin : en arrivant à Caxamalca il trouva un autre Messager , qui venoit lui dire de n'entreprendre point de loger dans ce lieu , sans attendre les ordres d'Atabaliba. Le Gouverneur ne lui répondit rien , & cependant il fit son logement , & après l'avoir fait , il envoya le Capitaine Soto avec vingt Cavaliers au Camp d'Atabaliba , qui n'étoit éloigné que d'une lieue , pour lui faire savoir sa venue. Quand Soto arriva au camp en présence d'Atabaliba , il poussa son cheval , ce qui ayant fait peur à quelques Indiens , ils s'éloignerent avec précipitation : Atabaliba punit cruellement leur timidité , car il les fit tuer sur-le-champ. Ce Prince n'avoit encore voulu faire aucune réponse positive à Soto , ni même parler à lui directement ; il parloit à un Cacique , ce Cacique à l'Interprete , & l'Interprete à Soto : là dessus arriva Ferdinand Pizarre , que le Gouverneur avoit envoyé avec quelques Cavaliers aussi-tôt après le départ de Soto : ce dernier Envoyé s'adressa directement à Atabaliba , par le moyen d'un Interprete , & lui dit : *Que le Gouverneur son frere venoit vers lui de la part de Sa Majesté leur Roi pour*

lui faire entendre la volonté de leur Maître, & qu'ainsi il souhaitoit de le voir, ajoutant qu'il vouloit être de ses amis. Atabaliba répondit : Qu'il recevoit avec plaisir l'offre de son amitié, pourvû qu'il rendit aux Indiens ses Sujets tout l'or & l'argent qu'il avoit pris dans son pays, & qu'il en sortît incontinent après : & que pour regler toutes choses, il iroit le lendemain voir le Gouverneur au Palais de Caxamalca. Ferdinand Pizarre ayant vû le camp des Indiens qui sembloit une grande Ville par le nombre prodigieux de tentes & d'hommes qui y étoient, il retourna trouver le Gouverneur, & lui ayant fait un rapport fidele & exact de ce qu'il avoir vû, & de ce qu'Atabaliba lui avoir répondu, cela le fit un peu craindre, & lui causa quelque inquiétude, parceque pour un Chrétien il y avoit plus de * cent, ou même jusqu'à deux cens Indiens. Néanmoins comme le Gouverneur & la plûpart de ceux qui l'accompagnoient étoient des gens d'un grand cœur & d'une grande résolution, ils s'animerent & s'encouragerent encore les uns les autres pendant la nuit, fai-

* L'édition d'Anvers de 1555. dit deux cens, & celle de Seville de 1577. dit seulement cent.

font des réflexions sur le secours qu'ils devoient attendre de Dieu, qui ne manqueroit pas de leur accorder sa protection, pourvû que de leur côté ils fissent leur devoir en gens d'honneur, comme ils y étoient obligés. Ils passèrent toute la nuit sans dormir, faisant soigneusement la garde autour de leur camp, & mettant leurs armes en bon tat.

CHAPITRE V.

Pizarre combat l'armée des ennemis, les met en déroute, & prend Atabaliba prisonnier.

LE lendemain dès le matin, le Gouverneur mit ses gens en ordre; il partagea sa Cavalerie en trois petits corps de vingt Cavaliers chacun, afin qu'ils pussent plus aisément se tenir cachés; il en donna le commandement à ses trois freres Fernand, Jean & Gonzale Pizarre, accompagnés des Capitaines Soto & Benalcazar: pour lui il se posta d'un autre côté avec l'Infanterie, défendant absolument que personne fit aucun mouvement sans sa permission, ou

jusques à ce que l'Artillerie eût commencé à jouer. Atabaliba employa une grande partie du jour à mettre aussi ses troupes en ordre , & ranger toute son armée en bataille ; il marqua les endroits par où chaque Commandant devoit attaquer les ennemis , & commanda à un de ses Officiers nommé Ruminagui , avec cinq mille Indiens , de se rendre par un détour secret au lieu par où les Chrétiens étoient entrés sur la montagne , & d'occuper tous les passages , avec ordre de ruer tous les Espagnols qui cherchoient à se sauver de ce côté-là par la fuite. Après avoir ainsi donné ces ordres par tout , Atabaliba fit marcher son armée si lentement , qu'elle fut plus de quatre heures à faire une petite lieue. Il étoit dans sa litiere porté selon la coutume sur les épaules de ses principaux Seigneurs , & devant lui marchaient trois cens Indiens , tous vêtus de la même livrée qui ôtoient les pierres & les embarras du chemin , jusques aux moindres , ne fussent que des pailles. Après lui marchaient les Caciques , & tous les autres Seigneurs aussi dans des Litieres ou Brancards où ils se faisoient porter , comptant les Chrétiens pour si peu de chose à cause de leur petit nombre , qu'ils s'imaginoient les prendre

tous sans combat, & sans qu'ils osassent faire aucune résistance. En effet, un Gouverneur Indien avoit envoyé dire à Atabaliba que non-seulement le nombre des Espagnols étoit fort petit, mais encore qu'ils étoient si paresseux, si efféminés & si lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant soit peu à pied sans se lasser, c'est pourquoi ils montoient sur de grandes brebis, qu'ils nommoient des chevaux. Atabaliba entra ainsi dans un grand clos qui est devant le Tambos, ou Palais de Caxamalca, & voyant que les Espagnols étoient en si petit nombre, & tous à pied, parceque la Cavalerie étoit cachée, comme on l'a déjà dit, il crut qu'ils n'oseroient paroître devant lui ni l'attendre. S'étant donc levé sur sa litiere, il cria à ses troupes : Nous tenons ces gens-là, ils veulent sans doute se rendre. Tous lui répondirent qu'ils n'en doutoient pas. Là-dessus l'Evêque Frere Dom Vincent de Valverde tenant son Breviaire à la main, s'avança, & s'adressant à Atabaliba, il lui dit en substance. » Qu'il y a un » seul Dieu en trois Personnes, qui a créé » le Ciel & la Terre & toutes les choses » qui y sont, & qui forma de terre Adam » le premier homme du monde ; puis d'un » ne de ses côtes il fit Eve sa femme ; que

» tous les hommes généralement sont ve-
» nus de-là , & que par la défobéissance de
» nos premiers parens , Adam & Eve ,
» nous sommes tous devenus pécheurs ,
» indignes par conséquent de la grace &
» de l'amour de Dieu , & hors d'état de
» pouvoir espérer d'entrer dans le Ciel ,
» jusques à ce que Jesus-Christ notre
» Rédempteur étant né d'une Vierge , ait
» souffert la mort pour nous acquérir le
» salut & la vie. Que ce Jesus après être
» mort honteusement sur une Croix ,
» ressuscita glorieusement , & ayant de-
» meuré quelque peu de temps sur la terre ,
» monta au Ciel , laissant S. Pierre à sa
» place pour être son Vicaire , & après
» lui ses Successeurs , qui demeurent à
» Rome , & que les Chrétiens appellent
» Papes. Il ajouta que c'étoient les Suc-
» cesseurs de S. Pierre qui avoient parta-
» gé tous les pays du Monde aux Rois &
» aux Princes Chrétiens , donnant à cha-
» cun la charge d'en conquérir quelque
» portion : que ce Pays du Pérou étoit
» échû à Sa Majesté Impériale le Roi
» Dom Carlos , & que ce grand Monar-
» que avoit envoyé en sa place le Gou-
» verneur Dom François Pizarre , pour
» lui faire savoir de la part de Dieu &
» de la sienne tout ce qu'il venoit de

« lui dire. Que s'il vouloit croire ce
 « qu'il lui disoit , recevoir le baptême,
 « & obéir à l'Empereur , comme faisoit
 « la plus grande partie de la Chrétienté ,
 « ce Prince le protégeroit & le défen-
 « droit , maintenant le pays en paix , &
 « y faisant observer la justice ; qu'il lui
 « conserveroit aussi tous ses droits , &
 « une entière liberté , comme il avoit ac-
 « coutumé d'en user avec les Rois & les
 « Seigneurs qui se soumettoient volon-
 « tairement à lui , sans se hasarder de
 « lui faire la guerre. Que si lui à qui
 « il parloit en usoit autrement , le Gou-
 « verneur lui déclaroit qu'il alloit l'at-
 « taquer , & mettre tout à feu & à sang ,
 « qu'il étoit tout prêt , ayant déjà les ar-
 « mes à la main. Qu'enfin , à l'égard de
 « la foi en Jesus-Christ , & de la Loi
 « Evangélique , si après en être bien inf-
 « truit , il la vouloit embrasser de tout
 « son cœur , il auroit tout ce qui étoit
 « nécessaire pour le salut éternel de son
 « ame ; mais que s'il ne le vouloit pas ,
 « on ne lui feroit aucune violence là-
 « dessus. Après qu'Atabaliba eut enten-
 « du ce discours , il répondit : » Que ce
 « pays & tout ce qu'il contenoit avoit
 « été conquis par son pere & par ses
 « ayeux qui l'avoient laissé par droit de

« succession à son frere Guascar Ynca ;
« que lui qui parloit ayant vaincu ce
« frere, & le tenant alors prisonnier ,
« en étoit donc maintenant le légitime
« possesseur , & qu'il ne savoit pas com-
« ment Saint Pierre l'avoit pu donner
« à qui que ce fût , & qu'après tout
« s'il l'avoit donné à quelqu'un , lui qui
« s'y trouvoit interessé , ne consentoit en
« aucune maniere à ce don. Qu'à l'égard
« de ce qu'il disoit de Jesus-Christ , qui
« avoit créé le Ciel & les hommes , &
« toutes choses , il ne savoit rien de
« cela , ni que personne eût créé qui que
« ce soit , si ce n'est le Soleil qu'ils re-
« noient pour Dieu , tenant aussi la Ter-
« re pour mere , & honorant leurs Gua-
« cas : qu'au reste c'étoit Pachacama qui
« avoit créé tout ce qu'on voyoit dans
« ces lieux-là : qu'à l'égard de ce qu'il
« avoit dit du Roi d'Espagne , il igno-
« roit tout cela & ne le connoissoit point ,
« ne l'ayant jamais vû. » Enfin il deman-
da à l'Evêque d'où il avoit appris tout
ce qu'il venoit de lui dire , & quelle as-
surance il avoit que tout cela fût véritable ,
ou comment il pourroit le lui prouver.
L'Evêque lui repondit que cela étoit
écrit dans le Livre qu'il tenoit entre ses
mains , qui étoit la parole de Dieu. Ara-
baliba

baliba le lui demanda , & auffi-tôt qu'il l'eut il l'ouvrit & se mit à tourner les feuillets d'un côté & d'autre , puis en disant que ce Livre ne lui parloit point , & ne lui faisoit pas entendre un seul mot , il le jeta par terre. Alors l'Evêque se tournant vers les Espagnols , leur cria aux armes , aux armes. Le Gouverneur de son côté, jugeant que s'il attendoit que les Indiens le vinssent attaquer les premiers , ils pourroient aisément le défaire , s'avança , & envoya dire à Fernand Pizarre , qu'il fit ce qu'il devoit faire selon qu'ils l'avoient arrêté. En même temps il donna ordre qu'on fit jouer l'Artillerie , & que la Cavalerie attaquât les Indiens par trois endroits , tandis que lui-même les attaqueroit avec l'Infanterie du côté que venoit Atabaliba. Il poussa bien-tôt jusqu'aux Litieres , & ils commencerent à attaquer & à tuer ceux qui les portoient ; mais à peine un étoit-il mort , que plusieurs autres se présentoient à l'envi pour remplir sa place. Le Gouverneur jugeant que si le combat tiroit en longueur , ils seroient infailliblement vaincus lui & ses gens , parcequ'il perdoit plus en perdant un seul de ses soldats , qu'il ne gagnoit en faisant périr un grand nombre d'Indiens ,

cela l'obligea à pousser avec furie jusqu'à la litiere d'Atabaliba, & le prenant par les cheveux qu'il portoit longs, il le tira si rudement, qu'il l'entraîna, & le fit tomber à terre. En même temps les soldats Chrétiens frappant à grands coups de sabre sur la litiere qui étoit d'or, il arriva que le Gouverneur en fut blessé à la main; il ne laissa pas sa prise pour cela; mais nonobstant le grand nombre d'Indiens qui venoient à la charge pour secourir leur Seigneur, l'ayant enfin porté par terre, il s'en rendit maître & le prit. Quand les Indiens virent leur Roi prisonnier & se virent eux-mêmes attaqués par tant d'endroits, sur tout par la Cavalerie qu'ils craignoient extrêmement, ils tournerent le dos, & commencerent à fuir de toute leur force avec tant de frayeur & de précipitation, que sans plus penser à se servir de leurs armes, ils s'entrepouffoient, & se renversoient les uns les autres: étant arrivés en fort grande foule à un coin du Clos ou du Parc où se donna cette bataille, en se poussant les uns les autres, ils abbatirent la muraille, & y firent une grande brèche par où plusieurs se sauverent: la Cavalerie les poursuivit de tous côtés jusqu'à la nuit, qui l'obli-

gea de cesser sa poursuite, & de retourner à ses gens. Ruminagui entendant le bruit de l'artillerie, & ayant vû un Chrétien, précipiter du haut d'un rocher, un Indien qu'on avoit mis en sentinelle pour l'avertir quand il seroit temps qu'il avançât, jugea aisément que les Espagnols avoient vaincu ; ainsi il s'enfuit avec tous ceux qu'il commandoit, & n'osa s'arrêter en aucun lieu pour y faire quelque séjour, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la Province de Quito, qui est à plus de deux cens cinquante lieues du lieu où se donna cette bataille.

CHAPITRE VI.

Comment Atabaliba fit tuer Guascar, & comment Fernand Pizarre alla pour découvrir le Pays.

ATABALIBA étant ainsi prisonnier, & toute son armée en déroute, le lendemain dès le matin les Espagnols allerent piller son camp : ils y trouverent une quantité suprenante de vaisseaux d'or & d'argent, de fort riches tentes, des étoffes, vêtemens, meubles & autres choses de fort grand prix. La seule

vaisselle d'or qu'Atabaliba faisoit porter avec lui valoit près de soixante mille pistoles. Plus de cinq mille femmes, de celles qui étoient dans l'armée des ennemis, se vinrent volontairement rendre aux Espagnols. Après que tout fut fait, & qu'on eut ainsi ramassé toutes les richesses qu'on trouva dans le camp des Indiens, Atabaliba dit au Gouverneur que puisqu'il étoit son prisonnier, il le prioit de le bien traiter, lui promettant de lui donner pour sa rançon une grand'chambre pleine de vaisseaux & de pieces d'or, & tant d'argent qu'il ne le faudroit faire tout emporter. Le Gouverneur s'étonnant de cela, & ne le pouvant croire, ce Prince ajouta qu'il lui en donneroit encore plus qu'il ne disoit; sur quoi Pizarre lui ayant promis qu'il le traiteroit fort bien, Atabaliba en parut fort content. Il envoya incontinent des Messagers par tout le pays, & particulièrement à Cusco pour faire assembler tout l'or & l'argent qu'il avoit promis pour sa rançon. Il en avoit promis une si grande quantité, qu'il sembloit impossible qu'il pût jamais accomplir ses promesses: car il en devoit remplir une longue sale qui étoit à Caxamalca jusques à la hauteur où Atabaliba lui-même

me pouvoit joindre de la main en se tenant debout ; & pour cela on fit marquer cette hauteur par une ligne de couleur, qu'on fit tirer tout autour de la salle. Après cela bien qu'il arrivât tous les jours de l'or & de l'argent en grande abondance , cela ne paroissoit point suffisant aux Espagnols pour remplir les promesses qu'on leur avoit fait : il leur sembloit même que cela en étoit si éloigné qu'ils commencèrent à murmurer & à témoigner leur mécontentement , disant que le temps qu'Atabaliba avoit pris pour l'accomplissement de ses promesses étoit passé , & qu'on ne voyoit pourtant encore rien qui approchât de ce qu'on avoit espéré ; d'où ils concluoient que ce retardement n'étoit qu'un artifice pour avoir le temps d'assembler de grandes troupes , & venir les attaquer à l'improviste & les exterminer. Comme Atabaliba avoit de l'esprit , il s'aperçut aussi-tôt du mécontentement des Chrétiens , & en demanda la cause au Marquis, qui ne la lui eut pas plutôt dite , qu'il repliqua promptement qu'on avoit tort de se plaindre du retardement , puisqu'il n'avoit pas été tel qu'il pût donner aucun juste sujet de soupçon : qu'ils devoient considérer que le lieu d'où on de-

voit tirer la plus grande partie de ~~ter~~ or, étoit la Ville de Cusco, éloignée de Caxamalca de près de deux cens grandes lieues d'un chemin fort difficile. Il ajouta que tout cela devant être apporté sur les épaules des Indiens, ils ne devoient pas prendre pour un grand retardement le tems qui s'étoit écoulé. Enfin il dit qu'avant de rien entreprendre contre lui, il étoit juste qu'en se contentant eux-mêmes, ils s'assurassent s'il pouvoit accomplir ses promesses ou non, & que si une fois ils en avoient bien connu la possibilité, ils devoient regarder comme fort peu de chose, un retardement d'un mois plus ou moins : qu'ils pouvoient donc choisir une ou deux personnes d'entr'eux, & les envoyer à Cusco avec ses ordres, afin qu'on leur fit voir les choses, & qu'ils pussent leur en rapporter des nouvelles certaines. Les sentimens furent fort partagés dans l'armée sur cette proposition d'Atabaliba, pour savoir si on l'accepteroit ou non : plusieurs regardoient comme une chose fort périlleuse de se fier assez aux Indiens pour se mettre en leur puissance & à leur discrétion. Atabaliba en rioit, disant qu'il ne comprenoit pas pourquoi les Espagnols n'osoient se fier en lui, ni

aller à Cusco sur sa parole , tandis que non-seulement ils le tenoient lui-même enchaîné , mais qu'ils avoient de plus entre leurs mains comme autant d'otages, ses femmes ses enfans & ses freres. Là-dessus le Capitaine Fernand de Soto & Pierre de Barco se résolurent à faire ce voyage : ainsi ils se mirent , suivant les ordres d'Atabaliba , chacun dans une de ces litieres ou brancards que deux hommes portent sur leurs épaules avec un nombre suffisant d'Indiens pour les porter. De cette maniere ils allerent presque aussi vîte que s'ils avoient couru la poste , parcequ'il n'est pas permis à ceux qui portent ces litieres d'aller lentement , bien qu'ils ne soient que deux porteurs à chacune : il est vrai qu'ils sont plusieurs , & jusqu'à cinquante ou soixante qui la portent tour à tour , en se relayant les uns les autres. Ils courent tous , & d'espace en espace à une distance à-peu-près réglée ils changent ; les deux qui viennent de porter se déchargent du fardeau sur les épaules des deux autres , ce qu'ils font avec beaucoup d'adresse , sans aucun retardement , & sans s'arrêter le moins du monde. A quelques journées de Caxamalca , Fernand de Soto & Pierre de Barco rencon-

trent sur la route de Cusco qu'ils suivoient, les Capitaines & les troupes d'Atabaliba, qui conduisoient prisonnier son frere Guascar: ce Prince ayant appris qui ils étoient, souhaita de leur parler, à quoi ils consentirent: il s'informa d'eux fort soigneusement de toutes les particularités qu'il desiroit savoir. Quand ils lui dirent que l'intention de Sa Majesté Impériale, & celle du Marquis Dom Francois Pizarre qui agissoit en son nom, étoit de faire exactement observer la justice tant à l'égard des Indiens qu'à l'égard des Chrétiens, & de faire rendre à chacun ce qui lui appartenoit: alors il commença à leur faire ses plaintes. » Il leur conta donc le » différend qu'il y avoit entre lui & son » frere, qui non-seulement vouloit lui » ravir le Royaume qui lui appartenoit » légitimement, & par droit de succession comme étant le fils aîné de Guaynacava; mais qui aussi pour en venir à bout lui avoit fait la guerre, & le tenoit maintenant prisonnier à dessein de le faire mourir: qu'ainsi il les prioit de retourner vers le Marquis qui les avoit envoyés, & lui dire de sa part les justes sujets de la plainte qu'il avoit contre son frere Atabaliba, le suppliant

„ pliant très-humblement que puisqu'ils
 „ étoient l'un & l'autre en sa puissance,
 „ & qu'ainsi il étoit maître du pays, il
 „ les jugeât & leur fît justice en adjugeant
 „ le Royaume à celui à qui il appartie-
 „ noit légitimement, puisqu'ils disoient
 „ que c'étoit-là son intention & son
 „ principal dessein. Il ajouta que si le
 „ Marquis faisoit cela, non-seulement
 „ lui qui parloit, s'engageoit de faire ce
 „ que son frere avoit promis, savoir
 „ de remplir le lieu marqué à Caxamalca
 „ de vaisseaux d'or au-dessus de la hau-
 „ teur d'un homme, mais même de le
 „ remplir jusqu'au toit, ce qui étoit le
 „ triple plus : qu'ils s'informassent de
 „ ce qu'il leur disoit, & qu'ils appren-
 „ droient qu'il pouvoit plus aisément
 „ accomplir ses promesses, que son frere
 „ ne pouvoit tenir les siennes, puis-
 „ qu'Atabaliba pour executer ce qu'il
 „ avoit promis, seroit obligé de dé-
 „ pouiller le Temple du Soleil à Cusco,
 „ en faisant ôter les planches d'or & d'ar-
 „ gent dont il étoit lambrissé, n'ayant
 „ point d'autre moyen de leur tenir sa
 „ parole : qu'il n'en étoit pas de même de
 „ lui qui avoit en sa puissance tous les tré-
 „ sors & toutes les pierreries de son Pere
 „ avec quoi il pouvoit aisément faire

» non-seulement ce qu'il leur promet-
» toit , mais même beaucoup plus. Ce
qu'il disoit étoit vrai ; il avoit en ef-
fet en sa puissance tous les trésors de
son Pere , mais il les avoit cachés en
terre dans un lieu qui n'étoit connu de
personne. Aussi depuis sa mort on n'a ja-
mais pû les trouver , parceque lorsqu'il
alla pour les faire enterrer , il fut véri-
tablement obligé de les faire porter par
plusieurs Indiens ; mais aussi-tôt que tout
fut caché comme il le souhaitoit , il tua
tous ceux qui l'avoient servi dans cette
occasion , de peur qu'ils ne le disent à quel-
qu'un , & que la chose ne se pût ainsi dé-
couvrir. Après que les Espagnols furent
maîtres paisibles du pays ils firent cher-
cher ces trésors avec beaucoup d'em-
pressement , & ils cherchent encore tous
les jours avec grand soin , creusant en
divers endroits où ils soupçonnent qu'on
pourroit les avoir mis ; mais jusqu'ici
ils n'ont encore rien pû trouver. Fer-
nand de Soto & Pierre de Barco ré-
pondirent à Guascar , qu'ils ne pou-
voient interrompre leur voyage , ni re-
tourner en arriere , mais que puisqu'il
étoit de si bonne volonté , ils se sou-
viendroient de lui. Ils continuerent donc
leur chemin , mais cette aventure fut

cause de la mort de Guascar & de la perte du grand trésor qu'il leur promettoit ; parceque les Capitaines qui le conduisoient prisonnier , firent incontinent savoir à Atabaliba tout ce qui s'étoit passé dans l'entrevue que ces Envoyés avoient eue avec son frere. Atabaliba avoit assez de pénétration d'esprit , pour juger que si cela venoit à la connoissance du Gouverneur , il pourroit aisément se trouver disposé à rendre justice à son frere Guascar : sur tout en considérant la grandeur de ses promesses & la prodigieuse quantité d'or qu'il faisoit espérer. Il avoit fort bien remarqué l'amour & l'empressement que les Chrétiens avoient pour ce métal , ainsi il craignoit qu'ils ne lui ôtassent le Royaume pour le donner à son frere , & que même pour ôter tout sujet de dispute, on ne le fît mourir comme un injuste usurpateur , qui s'en étoit emparé contre tout droit. Ces réflexions lui firent former le dessein de faire tuer Guascar : une chose l'embarassoit , & lui donnoit de la crainte ; c'est qu'il avoit oui dire plusieurs fois aux Chrétiens , qu'une de leurs loix qu'ils observoient le plus exactement , étoit de punir de mort ceux qui s'étoient rendus coupables de

meurtre , en tuant eux-mêmes ou faisant tuer quelqu'un par d'autres. Il prit donc la résolution de fonder le Gouverneur , pour tâcher de découvrir quelles feroient les pensées sur ce sujet , ce qu'il exécuta avec beaucoup d'adresse & un profond artifice. Il feignit un jour une très-grande tristesse , pleurant & sanglotant , sans vouloir ni boire ni manger , ni parler à personne. Le Gouverneur lui demanda la cause de sa tristesse , & le pressa fort de la lui dire ; il se fit beaucoup solliciter pour mieux couvrir son jeu , & enfin il dit „ qu'il avoit reçu „ nouvelle qu'un de ses Capitaines le „ voyant prisonnier , avoit tué son frère „ Guascar , dont il se sentoît vivement „ touché , ayant toujours eu pour lui une „ affection tendre & respectueuse , parce „ qu'il le regardoit non seulement comme son frère aîné , mais en quelque „ sorte comme son pere. Que s'il l'avoit fait prendre prisonnier , ce n'avoit „ jamais été avec intention de lui faire „ aucun mal ni aucun outrage en sa personne , ni même à l'égard de son „ Royaume , dont il n'avoit pas eu le dessein de le dépouiller ; mais seulement „ de l'obliger à lui laisser la possession & la jouissance paisible de la Province de

» Quito , suivant la disposition , & la
 » dernière volonté de leur pere com-
 » mun , qui avoit conquis cette Province
 » qui se trouvoit ainsi hors des bornes de
 » son Empire héréditaire , & dont par
 » conséquent il avoit pû légitimement
 » disposer en sa faveur , comme il avoit
 » fait. Le Gouverneur le consola , en lui
 » disant , qu'il ne devoit pas s'affliger ni
 » se tourmenter si fort , puisque la
 » mort étoit une chose naturelle à tous
 » les hommes , & qu'ils avoient peu d'a-
 » vantage les uns sur les autres à cet
 » égard , puisque mourir un peu plu-
 » tôt ou un peu plus tard , étoit à-peu-
 » près la même chose : qu'au reste il
 » l'assuroit que quand la paix & la tran-
 » quillité seroient bien rétablies dans le
 » pays , il feroit faire une information
 » exacte de ceux qui avoient eu part à
 » ce crime , pour les faire punir comme
 » ils le méritoient. » Atabaliba , voyant
 que le Marquis prenoit la chose si dou-
 cement , & en parloit avec tant de mo-
 dération , se détermina entièrement à
 l'exécution de son dessein , & envoya
 incessamment ordre aux Capitaines qui
 amenoient Guascar prisonnier , de le
 faire mourir incontinent. Ces ordres
 furent exécutés avec tant de prompti-

rude, qu'à peine peut-on s'assurer depuis, si ces grandes marques de douleur & d'affliction qu'Atabaliba avoit feint, avoient précédé ou suivi la mort de Guascar. La plupart des Soldats attribuoient la faute de ce mauvais succès à Fernand de Soto, & à Pierre de Barco, ne considérant pas assez l'obligation où se trouvent ceux qui reçoivent quelques ordres de la part de leurs Supérieurs, & sur tout à la guerre, de les exécuter ponctuellement, & conformément à leurs instructions, sans se donner à eux-mêmes la liberté d'y rien changer, bien que le temps & les affaires semblaient l'exiger, à moins qu'ils n'aient un pouvoir exprès & formel de le faire. Les Indiens rapportent, que Guascar se voyant massacrer, dit ces paroles. *J'ai été peu de temps Seigneur & Roi de ce pays; mais mon traître de frere par les ordres duquel je meurs, bien que je fusse son légitime Seigneur, ne le sera pas plus long-temps que moi.* Cette espece de prédiction fit croire depuis aux Indiens, quand ils virent tuer Atabaliba, que Guascar étoit fils du Soleil, puisqu'il avoit si positivement & si exactement prophétisé la mort de son frere. Le même Guascar disoit aussi, que quand

son Pere lui dit adieu , il l'avertit qu'il viendrait en ce pays-là une sorte de gens blancs , & portant la barbe longue , & lui commanda de se faire de leurs amis , parcequ'ils se rendroient les maîtres du Royaume. Il n'est peut être pas impossible que Guaynacava ait eu quelque connoissance d'un avenir qui n'étoit pas éloigné & cela par le moyen des Démons , d'autant plus aisément , qu'avant sa mort, Pizarre étoit déjà arrivé sur les côtes du Pérou , & avoit commencé à y faire des conquêtes.

Pendant le séjour que le Gouverneur fit à Caxamalca , il envoya Fernand Pizarre son frere avec quelque Cavalerie , pour découvrir le Pays. Celui-ci alla jusques à Pachacama , qui est à cent lieues de là : il rencontra au pays de Guamacucho un frere d'Atabaliba , nommé Illescas , qui conduisoit pour sa rançon une grande quantité d'or , la valeur de deux ou trois millions pour le moins , sans compter l'argent qui étoit en grande abondance. Enfin après avoir passé par plusieurs endroits fort dangereux , & plusieurs ponts difficiles , il arriva à Pachacama , où il apprit qu'à quarante lieues de là étoit ce Capitaine d'Atabaliba dont on a parlé ci-devant , nommé

Cilicuchima , avec une grande armée : il l'envoya prier de le venir voir ; ce que l'Indien ayant refusé de faire , Fernand Pizarre se résolut de l'aller trouver : il y alla donc en effet , & lui parla. On regarde comme une imprudence & une témérité blâmable à Fernand Pizarre , de s'être ainsi mis entre les mains & à la discrétion d'un ennemi barbare & puissant. Cependant cela lui réussit , car il lui représenta , & lui promit tant de choses , qu'enfin il l'obligea à congédier son armée , & à aller avec lui à Caxamalca pour voir Atabaliba. Pour avancer leur voyage ils prirent un chemin plus court , mais plus difficile , par des montagnes couvertes de neige , où ils penserent périr par le froid. Quand ils furent arrivés & que Cilicuchima fut près d'entrer dans le lieu où étoit Atabaliba , il se déchaussa , & en lui offrant son présent selon la coutume , il lui dit en pleurant , que s'il avoit été auprès de sa personne , les Chrétiens ne l'auroient jamais pris comme ils avoient fait. Atabaliba lui répondit , qu'il reconnoissoit que c'étoit par une punition des Dieux qu'il avoit été pris , parcequ'il ne les honoroit & ne les respectoit pas comme il auroit dû faire : mais que la princi-

pale cause de sa prison & de la défaite de son armée, avoit été la fuite du Capitaine Ruminagui avec les cinq mille hommes qu'il commandoit, qui avoit fui lâchement, au lieu de faire son devoir, & d'accourir à son secours dans son pressant besoin.

CHAPITRE VII.

On fait mourir Atabaliba, parcequ'on l'accusoit d'avoir voulu faire massacrer tous les Chrétiens. Dom Diegue d'Almagro va pour la seconde fois au Pérou.

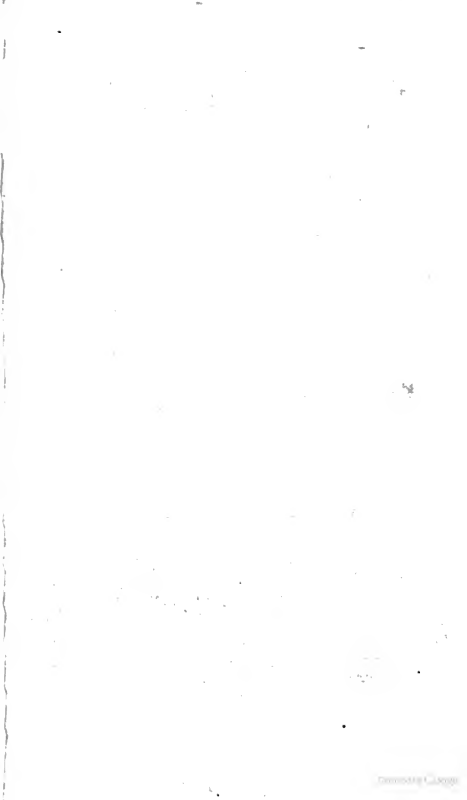
TANDIS que le Gouverneur Dom François Pizarre étoit en la Province de Poecho, avant qu'il allât à Caxamalca, il reçut une lettre sans signature, qu'on apprit depuis avoir été écrite de Panama, par un Secrétaire de Dom Diegue d'Almagro. Par cette lettre on l'avertissoit que Dom Diegue avoit équipé un grand vaisseau & quelques autres moindres, pour s'y embarquer avec le plus grand nombre de gens qu'il lui seroit possible, afin de passer plus loin que lui, & se mettre en possession de

la meilleure partie du pays , qui étoit au-delà des bornes du Gouvernement de Dom François , qui selon les termes des provisions qu'il avoit obtenues de Sa Majesté , ne s'étendoit qu'à deux cens cinquante lieues de long , du Nord au Sud , à compter depuis la Ligne Equinoxiale. Le Gouverneur n'avoit voulu faire voir ses Patentes à personne. On disoit donc & on croyoit effectivement que Dom Diegue s'étoit embarqué à Panama , & avoit mis à la voile pour se rendre au Pérou , dans le dessein qu'on vient de marquer ; mais qu'étant arrivé à Puerto Viejo , & y ayant appris les bons succès du Gouverneur , & la grande quantité d'or & d'argent qu'il avoit acquis , cela lui fit changer de dessein , s'il est vrai qu'il eût celui qu'on a dit : parcequ'il compta que la moitié de ces grands trésors lui appartenoit par un droit légitime , & que sans doute on ne lui contesterait pas. Le Secrétaire qui avoit donné au Gouverneur l'avis dont on a parlé , en fut puni : car Dom Diegue son maître l'ayant appris , le fit pendre , puis avec tous ses gens il alla joindre le Gouverneur à Caxamalca. Il trouva en y arrivant qu'on y avoit déjà apporté la plus grande partie de la ran-

çon d'Atabaliba, & ils regardoient tous, avec beaucoup d'étonnement & d'admiration, les prodigieux monceaux d'or & d'argent qu'ils voyoient devant leurs yeux, ne croyant pas qu'on en eût jamais tant vû ensemble en aucun endroit du monde. Aussi lorsqu'on fit fondre l'or & l'argent de ce qu'on appelle la Compagnie, & qu'on en fit l'épreuve, on trouva que l'or se montoit à plus de six cens millions de maravedis, c'est-à-dire, plus de quatre millions cinq cens mille livres. Cependant on fit cette épreuve de l'or avec beaucoup de précipitation, & seulement avec les * pointes ou piecettes, parcequ'on n'avoit pas d'eau forte pour faire cette épreuve d'une maniere plus exacte; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre, comme on le reconnut dans la suite, ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de maravedis, qui font sept cent cinquante mille livres. Il y eut aussi de l'argent en grande quanti-

* Le mot Espagnol *Puntas*, qui se trouve ici, signifie un instrument composé d'onze petites pieces d'argent ou d'or, avec quoi on éprouve ces métaux, mais avec peu d'exactitude.

té, enforte que le quint qu'on en levoit pour Sa Majesté, se monta à trente mille marcs d'argent très-fin, dont la plus grande partie se trouva dans la suite, être à-peu près comme de l'or de trois ou quatre carats. Le quint de l'or pour Sa Majesté, se trouva monter à six vingt millions de Maravedis, ou neuf cens mille livres. Chaque Cavalier eut pour sa part en or douze mille pesos, sans compter l'argent, c'est-à-dire deux cens quarante marcs d'or, qui valent quatre-vingt mille francs ou plus : les Cavaliers avoient un quart en montant plus que les fantassins : il faut ajoûter que toutes ces sommes ensemble ne faisoient pas la cinquieme partie de ce qu'Atabaliba avoit promis de donner pour sa rançon. Les gens qui étoient venus avec Dom Diegue d'Almagro, considérables par leur nombre & par leurs qualités, n'avoient ce me semble en bonne justice aucun droit de prétendre quelque part à cet argent qu'Atabaliba payoit pour obtenir sa liberté, puisqu'ils n'avoient eu aucune part à sa prise : néanmoins le Gouverneur voulut qu'ils eussent chacun mille pesos ou vingt marcs, pour récompense de leurs peines. Il n'oublia pas d'envoyer en Espagne, pour donner





connoissance à Sa Majesté des heureux succès qu'ils avoient eus , il y envoya donc Fernand Pizarre : & comme lorsqu'il partit , on n'avoit point encore fait fondre ni éprouvé les métaux , & qu'ainsi on ne pouvoit pas savoir exactement ce qui pourroit appartenir à Sa Majesté pour son droit , on mit à part à-peu-près ce qu'on jugea convenable , savoir cent mille pesos ou deux mille marcs d'or , & vingt mille marcs d'argent , & on ne manqua pas de choisir les plus belles & les plus grosses pieces , afin qu'elles donnassent plus dans la vue , & fussent plus estimées en Espagne. On choisit donc plusieurs grands vaisseaux de diverses especes , & propres à divers usages , comme aussi des figures d'hommes & de femmes , jusques au poids & à la valeur qu'on vient de marquer. Fernand Pizarre s'embarqua dont avec cet or & cet argent. Arabaliba fut fort affligé de son départ , parcequ'il l'aimoit beaucoup , & avoit une grande confiance en lui , ne craignant point de lui communiquer tous ses secrets : en le voyant prêt à partir , lorsqu'il alla prendre congé de lui , ce Prince lui dit : *Vous vous en allez , Capitaine , j'en suis fort affligé : car je ne doute pas qu'en votre*

absence ce gros ventre & ce borgne ne me fassent tuer. Il vouloit parler de Dom Diegue d'Almagro qui avoit perdu un œil, comme on l'a déjà dit ci-devant, & d'Alfonse de Requelme Trésorier de Sa Majesté, lesquels il avoit vu murmurer contre lui, par la raison qu'on marquera dans la suite. La chose ne manqua pas d'arriver comme il l'avoit prévu : car aussi-tôt après le départ de Fernand Pizarre, on commença à délibérer de la mort d'Atabaliba, sur le rapport d'un Indien nommé Philipin qui avoit été en Espagne avec le Gouverneur, & qui depuis servoit d'Interprete aux Espagnols. Cet homme rapporta, qu'Atabaliba avoit comploté secrettement de les faire tous périr, & que pour cela il tenoit grand nombre de gens cachés en divers endroits pour exterminer tous les Espagnols, quand ils trouveroient le temps propre pour l'exécution de leur entreprise. L'examen du fait & des preuves qu'on en pouvoit avoir se faisant par le canal & par l'entremise du même Philipin, il donnoit aux choses tel tour que bon lui sembloit, & interprétoit tout conformément à ses intentions. On n'a jamais pû découvrir parfaitement la vérité sur ce sujet, ni pénétrer exactement

les motifs qui le faisoient agir de la sorte. Quelques-uns ont crû que cet Indien étant amoureux d'une des femmes d'Atabaliba, & ayant un commerce criminel avec elle, il avoit prétendu s'assurer de la jouissance paisible de sa maîtresse par la mort de ce Prince. On a dit qu'Atabaliba même avoit eû connoissance de cette amourette, & qu'il en avoit fait ses plaintes au Gouverneur, en lui disant » Qu'il étoit plus sensible à cet » outrage qu'à sa prison, & à tous ses » autres malheurs, quand même ils devroient être suivis de la perte de sa vie. » Qu'il ne pouvoit souffrir sans un chagrin mortel, de se voir traité avec tant » de mépris par un Indien si vil, & de si basse naissance, qui avoit l'insolence » de lui faire un tel outrage, & un affront si sensible, bien qu'il ne pût ignorer la Loi du pays dans un pareil cas ; qu'il savoit sans doute que cette Loi ordonnoit, que celui qui se trouveroit coupable d'un tel crime, ou qui se seroit seulement mis en devoir de le commettre, fût brûlé vif avec la femme, si elle s'en trouvoit aussi coupable. Que même pour faire d'autant mieux paroître avec quelle horreur on détestoit un tel attentat contre le

» respect dû à la Majesté de son Sou-
» verain , on faisoit ordinairement mou-
» rir le pere & la mere , les enfans , les
» freres & tous les proches parens d'un
» tel adultere. Que de plus on faisoit
» aussi périr tout son bétail , & qu'on
» dépeuploit & désoloit entierement le
» lieu de sa naissance , qu'on y semoit
» du sel , qu'on en coupoit les arbres , &
» qu'on en démolissoit les maisons.
» Qu'enfin on faisoit tout ce qu'on ju-
» geoit capable de donner de l'horreur
» pour un tel crime , & de couvrir de
» honte & rendre à jamais infâme la mé-
» moire de celui qui s'en étoit rendu
» coupable. » D'autres disent que les
solicitations & les artifices de ceux qui
étoient venus avec Dom Diegue d'Al-
magro , furent la principale cause de la
mort d'Atabaliba , parcequ'ils croyoient
que sa vie étoit préjudiciable à leurs
intérêts. En effet les Soldats de Pi-
zarre qui s'étoient trouvés à la bataille
où ce Roi avoit été pris , soutenoient ,
que non-seulement ceux de Dom Die-
gue ne devoient avoir aucune part à l'or
& à l'argent qui avoit été donné jus-
ques-là pour sa rançon , mais que même
ils ne pouvoient justement rien préten-
dre à celui qui viendrait dans la suite ,
jusques

jusques à ce que les promesses d'Atabaliba fussent entièrement accomplies. Mais il sembloit que c'étoit attendre l'impossible que d'attendre qu'elles le fussent, puisque peut-être tout l'or du monde ne suffiroit pas pour cela. *Tous ces Trésors qui procedent de la rançon de ce Prince, disoient ces Soldats de Pizarre, sont le fruit de nos soins, de nos veilles, & de nos travaux, sans que ceux qui suivent Dom Diegue aient partagé avec nous, ni la peine, ni les périls : ainsi il n'est pas juste qu'ils partagent non plus les avantages qui nous en reviennent.* Ces derniers jugerent donc qu'il étoit de leur intérêt d'avancer la mort d'Atabaliba, parceque tandis qu'il seroit vivant, on prétendroit toujours que tout l'or qui viendrait seroit pour sa rançon, & qu'ainsi ils n'y auroient jamais aucune part. Quoiqu'il en soit, on condamna ce Prince à la mort, dont il parut fort surpris, disant qu'il n'avoit jamais eu la moindre pensée de ce dont on l'accusoit : qu'on pouvoit le mettre dans une prison plus étroite & plus resserrée, & redoubler ses gardes, ou même le faire conduire dans leurs navires. Puis s'adressant au Gouverneur & aux principaux Officiers, il leur dit : „ Je ne sais comment vous

» pouvez vous mettre dans l'esprit que
» j'aie si peu de sens , & que je sois si dé-
» pourvu de jugement , que d'oser dans
» l'état où je suis , entreprendre de vous
» trahir. En effet comment pouvez-vous
» croire que ces troupes qu'on dit qu'il
» sont assemblées , le soient par mon
» consentement ou par mes ordres , puis-
» que je suis en votre puissance , prison-
» nier , enchaîné , & qu'il vous est aisé
» de me faire couper la tête dès le mo-
» ment que ces prétendues troupes pa-
» roîtront , ou que vous apprendrez
» qu'elles viennent ? D'ailleurs si vous
» vous imaginez qu'elles viennent sans
» mon consentement , ou contre ma vo-
» lonté , il faut que vous soyez bien mal
» informés & de l'autorité avec laquelle
» je commande à tous mes Sujets , & de
» la parfaite obéissance qu'ils font gloire
» de me rendre ; puisque pour ainsi dire
» ni les oiseaux n'oseroient voler , ni
» même les feuilles des arbres se mou-
» voir dans ce pays , si je n'y donne mon
» consentement , Tout cela ne lui servit
de rien , non plus que les offres qu'il fit
de donner des ôtages considérables pour
le premier Espagnol qui seroit tué en ce
pays-là , afin de les mettre tous en sû-
reté. Outre les soupçons dont on vient

de parler, & qu'on allégua contre Atabaliba, on ajouta aussi l'accusation de la mort de son frere Guascar ; ainsi on le condamna à mourir, & on exécuta la sentence sans délai. Dans ses plaintes il avoit toujours à la bouche le nom de Fernand Pizarre, disant que s'il étoit présent, on ne le feroit pas ainsi périr malheureusement. Peu avant sa mort il reçut le Baptême, à la persuasion du Gouverneur & de l'Evêque.

CHAPITRE VIII.

Ruminagui Capitaine d'Atabaliba étant arrivé à Quito, tâche de s'y établir, & de s'y rendre puissant. Le Gouverneur va à Cusco.

CE Capitaine d'Atabaliba nommé Ruminagui, qui s'en étoit fui de Caxamalca avec cinq mille hommes, comme on l'a déjà dit, étant arrivé à la Province de Quito, se rendit maître des enfans d'Atabaliba, & s'empara du Pays, s'y faisant reconnoître & obéir, comme s'il en eût été le légitime Seigneur. Atabaliba ; peu de temps avant sa mort, envoya son frere Illescas dans cette Pro-

vince , pour en retirer ses enfans ; mais Ruminagui ne voulut point les lui rendre , au contraire , il les fit mourir. Depuis après la mort d'Atabaliba , quelques-uns de ses Capitaines , suivant les ordres que ce Prince leur avoit donnés en mourant , transporterent son corps à Quito , pour l'enterrer auprès de son pere Guaynacava. Ruminagui les reçut fort honorablement , & avec de grandes marques d'affection & de respect , & fit enterrer le corps avec beaucoup de solennité & de pompe , selon la coutume du pays. Après cela il fit un grand festin à tous ces Capitaines , & quand ils furent yvres , il les fit tous tuer : ce fut aussi dans ce même temps , & dans la même occasion qu'il fit mourir Illescas frere d'Atabaliba , dont on a déjà parlé. Il le fit écorcher vivant , puis il fit faire un tambour de sa peau , ayant fait attacher sa tête par dedans le tambour. Pour revenir maintenant au Gouverneur Pizarre , après qu'il eut fait le partage de tout l'or & de tout l'argent qui se trouva à Caxamalca , ayant appris qu'un des Capitaines d'Atabaliba nommé Quizquiz , avoit assemblé quelques troupes , & tâchoit d'exciter quelques mouvemens dans le pays , il marcha contre lui.

Cet homme n'osa l'attendre dans la Province de Xauxa où il étoit : mais il se retira plus loin ; le Gouverneur le suivit , faisant marcher , devant , le Capitaine Soto avec quelques Cavaliers , & lui se tenant à l'arrière-garde. Comme ils arrivèrent dans la Province de Vilcacinga , le Capitaine Soto fut attaqué à l'improviste par un si grand nombre d'Indiens , qu'il se vit bien près d'être entièrement défait. Cinq ou six Espagnols furent tués dans cette occasion : mais la nuit étant survenue , les Indiens se retirèrent à la montagne , & le Gouverneur envoya cependant Dom Diegue d'Almagro avec quelque Cavalerie au secours de ses gens. Le lendemain dès le matin , le combat recommença : les Chrétiens firent semblant d'avoir peur , & de fuir , tant pour attirer les Indiens dans la plaine , que pour se garantir des pierres qu'ils leur tiroient de dessus les montagnes. Les Indiens ayant connu la ruse , ne descendirent point : mais ils continuèrent à combattre de dessus leurs hauteurs , sans s'appercevoir du secours qui étoit arrivé aux nôtres , à cause que l'air étoit fort nébuleux ce matin-là : cependant les Chrétiens combattirent avec tant de courage & de résolution , que

nonobstant l'avantage du lieu qu'avoient les ennemis, ils les mirent en déroute, & en tuèrent plusieurs. Peu de temps après le Gouverneur arriva avec toute l'arrière-garde. Dans ce lieu là un frere de Guascar & d'Atabaliba nommé Paul Ynca, vint trouver Pizarre pour lui faire des propositions de paix; après la mort de ses freres, on l'avoit reconnu Roi du pays, & on lui avoit fait prendre les ornemens Royaux, c'est-à-dire, cette bande à frange qui leur servoit de Diadème & de Couronne. Il dit au Gouverneur, qu'à Cusco il y avoit un grand nombre de gens de guerre qui l'attendoient pour suivre ses ordres: ils marcherent donc de ce côté-là, & après plusieurs journées étant arrivés près de la Ville, ils en virent sortir une fumée si épaisse, qu'ils crurent que les Indiens y avoient mis le feu & la vouloient brûler. Le Gouverneur envoya promptement quelques Capitaines de Cavalerie suivis de plusieurs Cavaliers pour s'y opposer, & l'empêcher s'il leur étoit possible. Ils ne furent pas plutôt arrivés assez près de la Ville, qu'il en sortit un grand nombre d'Indiens qui les attaquèrent vigoureusement, leur jettant une prodigieuse quantité de pierres, & se

Servant de javelines & d'autres armes ; si bien que les Espagnols ne se trouvant pas en état de soutenir le choc d'une si grande multitude , furent obligés de se retirer fort vite jusqu'à plus d'une lieue de là dans une vallée, où ils se rejoignirent au gros de leurs gens qui étoient avec le Gouverneur. Il envoya incessamment ses freres Jean Pizarre, & Gonzale Pizarre , avec la plus grande partie de la Cavalerie pour attaquer les Indiens , ce qu'ils firent avec beaucoup de résolution & de courage. Ils les attaquèrent par le côté de la montagne , les mirent en deroute , & les poursuivant vigoureusement ils en tuèrent plusieurs. La nuit étant venue , le Gouverneur fit assembler tous les Espagnols , & les fit tenir sous les armes. Le lendemain ils croyoient trouver beaucoup de résistance & d'opposition à leur entrée dans la Ville , mais ils ne trouverent personne qui leur en fit la moindre : ils y entreurent donc fort paisiblement , & après y avoir demeuré vingt jours , ils apprirent que Quizquiz avec plusieurs gens de guerre , pilloît & saccageoit une Province nommée Condefugo. Le Gouverneur envoya le Capitaine Soto avec cinquante Cavaliers pour s'y opposer :

Quizquiz ne les attendit pas ; mais avant qu'ils fussent arrivés , il prit la route de Xauxa , pour attaquer les Espagnols qu'il apprit qui y étoient demeurés à la garde du bagage & du Trésor Royal , dont le Trésorier Alfonse de Requelme avoit la charge. Les Chrétiens ayant été avertis de sa venue , se postèrent dans un lieu commode & fort , & s'y défendirent fort courageusement , bien qu'ils fussent en très petit nombre. Ainsi Quizquiz passa outre , tenant la route de Quito. Le Gouverneur envoya encore une fois après lui le Capitaine Soto avec de la Cavalerie : puis peu de temps après il envoya encore ses freres , pour secourir & soutenir Soto en cas de besoin. Les uns & les autres suivirent Quizquiz plus de cent lieues & ne l'ayant pû joindre , ils retournèrent à Cusco. Ils y trouvèrent un butin en or & en argent , qui n'étoit pas moins grand ni moins considérable , que ce qu'ils en avoient eû à Caxamalca : le Gouverneur en fit le partage & la distribution à ses Soldats : puis il fit aussi un établissement dans cette Ville qui étoit la Capitale du pays , tandis que les Indiens en étoient les maîtres , & le fut encore long-temps depuis que les Chrétiens s'en furent emparés.

II

Il fit aussi la répartition des Indiens à tous ceux qui voulurent bien demeurer dans ce lieu, dont le nombre ne fut pas fort grand, parceque plusieurs aimèrent mieux retourner en Espagne, pour y jouir en repos des trésors qu'ils avoient acquis à Caxamalca & à Cusco, que de demeurer plus long-temps au Pérou.

CHAPITRE IX.

Le Capitaine Benalcazar va à la Conquête de Quito.

Nous avons déjà dit ci-devant, que peu de temps après que le Gouverneur fut arrivé au Pérou, il peupla la Ville de Saint Michel dans la Province de Tangarara près du Port de Tumbes, afin que ceux qui viendroient d'Espagne, trouvassent un port assuré pour pouvoir commodément débarquer. Après la prise d'Atabaliba, tandis que le Gouverneur étoit encore à Caxamalca, se souvenant qu'il avoit laissé fort peu de Cavalerie à Saint Michel, il jugea à propos d'y envoyer le Capitaine Benalcazar avec dix Cavaliers. Il ne fut pas plutôt arrivé dans

ce lieu-là , que les Cagnares lui vinrent porter leurs plaintes de ce que Ruminagui & les Indiens de Quito leur faisoient une guerre continuelle. Cela se rencontra dans une conjoncture favorable , justement dans le temps qu'il venoit d'arriver de Panama & de Nicaragua un grand nombre de gens. Benalcazar en choisit deux cens hommes , entre lesquels il y avoit quatre-vingt Cavaliers , & se mit en marche pour aller à Quito , tant pour défendre les Cagnares qui s'étoient déclarés amis des Espagnols , que parcequ'il avoit appris qu'Atabaliba avoit laissé une grande quantité d'or à Quito , & que cet or y étoit encore. Quand Ruminagui apprit la venue de Benalcazar , il s'avança au devant de lui pour s'opposer à son passage : & tâchant de se servir de l'avantage des lieux , il le combattit en plusieurs endroits difficiles : il étoit suivi de plus de douze mille Indiens avec lesquels il se retranchoit , & se mettoit à couvert le mieux qu'il lui étoit possible. Benalcazar de son côté joignit aussi la ruse à son courage & à sa prudence : car tandis qu'il amusoit les ennemis par de fréquentes escarmouches , & leur tenoit tête , il envoyoit secrètement un Ca-

pitaine avec cinquante ou soixante Cavaliers qui pendant la nuit occupoient quelque poste commode & avantageux au dessus ou au dessous des ennemis, & ainsi le matin venu il se rendoit aisément maître du passage qu'ils lui vouloient défendre. De cette maniere il les poussa peu-à-peu jusques dans la plaine, où ils n'oserent l'attendre à cause de la Cavalerie qu'ils craignoient beaucoup, & qui leur faisoit aussi beaucoup de mal. Il est vrai qu'en quelques endroits ils faisoient bonne mine, comme s'ils avoient voulu attendre les ennemis de pied ferme; mais ce n'étoit que pour les faire plus aisément tomber dans les pieges qu'ils leur avoient tendus: car ils faisoient des fossés larges & profonds dans lesquels ils mettoient des pieux pointus, & des chevilles aussi fort pointues, puis il recouvroient cela de gazon & d'herbe, le tout étant seulement soutenu par quelques roseaux foibles & déliés, à-peu-près comme ce que César rapporte dans le septième livre de ses Commentaires, que firent autrefois ceux d'Alexia ou d'Alise pour la defense de leur Ville. Tout ce que ces Indiens tenterent pour surprendre Benalcazar, & le faire tomber dans les piéges qu'ils lui

tendoient , leur fut entierement inutile : il les évita tous , ne les attaquant jamais par le côté qu'ils s'imaginoient , & où ils tâchoient de l'attirer en lui faisant tête ; mais souvent il prenoit plutôt un détour de plus de deux lieues , pour les surprendre & les attaquer par le flanc ou par le derriere , prenant toujours soigneusement garde de ne passer sur aucune herbe , ni sur aucune terre qui ne fussent dans leur état naturel , & qui n'eussent point été remuées. Les Indiens , voyant que leurs ruses leur avoient été inutiles , ne se rebuterent pourtant pas ; mais ils en tenterent encore une autre , qui fut de faire des trous en terre fort près les uns des autres , & à-peu-près de la largeur du pied d'un cheval , par tous les endroits où ils jugeoient que la Cavalerie pouvoit passer pour les venir attaquer. Néanmoins tous leurs artifices & tous leurs stratagemes leur furent entierement inutiles , & ils ne pûrent jamais ni tromper ni surprendre Benalcazar , qui les poussa toujours jusques à la ville Capitale de Quiro. Quand il y fut arrivé , il apprit que Ruminagui avoit dit un jour à ses femmes qui étoient en grand nombre : Vous aurez bientôt le plaisir de voir venir les

Chrétiens avec lesquels vous pourrez vous divertir. Elles crurent qu'il leur disoit cela par raillerie , ainsi elles se mirent à rire : mais il leur en coûta cher , car il les fit presque toutes décapiter. Après cela il résolut d'abandonner la Ville , ayant premièrement mis le feu dans une salle toute remplie de vêtements & de meubles précieux , qui y étoient dès le temps de Guaynacava. Il s'enfuit donc après avoir encore une fois tenté de surprendre les Espagnols , en les attaquant pendant la nuit , sans avoir pu réussir à leur faire aucun mal , & ainsi Benacalzar se rendit aisément maître de la Ville. Dans le même temps que cela se passoit à Quito , le Gouverneur envoya Dom Diegue d'Almagro avec quelques troupes vers la côte de la mer , & à la ville de Saint Michel , pour s'informer d'une nouvelle qu'on lui avoit dite , & savoir s'il étoit vrai , comme on lui en avoit fait le rapport , que Dom Pedro d'Alvarado Gouverneur de Guatimala , s'étoit embarqué pour le Pérou avec une armée considérable , composée de beaucoup de Cavalerie & d'Infanterie , comme on le dira dans le Chapitre suivant. Quand Dom Diegue fut arrivé à Saint Michel , n'y apprenant aucunes

nouvelles certaines de ce qui faisoit le sujet de son voyage , & ayant su que Benalcazar attaquoit Quito , & la résistance que lui faisoit Ruminagui , il résolut d'aller au secours de ce Capitaine Espagnol ; ainsi il fit six vingts lieues de chemin , & se rendit à Quito où il se joignit à Benalcazar. Il prit le commandement des troupes , & se rendit maître de quelques Bourgades & de quelques Palanques qui s'étoient défendues jusques-là ; mais n'ayant trouvé en ce pays ni l'or ni les richesses qu'il avoit espéré d'y trouver , sur le rapport qu'on lui en avoit fait , il s'en retourna à Cusco , laissant Benalcazar Maître & Gouverneur de Quito , comme il l'étoit avant sa venue.

CHAPITRE X.

Comment Dom Pédro d'Alvarado passa au Pérou , & ce qui lui arriva.

APRÈS que Dom Fernand Cortez , Marquis du Val , eut conquis la nouvelle Espagne , & qu'il y eut rétabli la tranquillité , on lui parla d'un pays voisin & contigu , nommé Guatimala : il envoya pour le découvrir un de ses Ca-

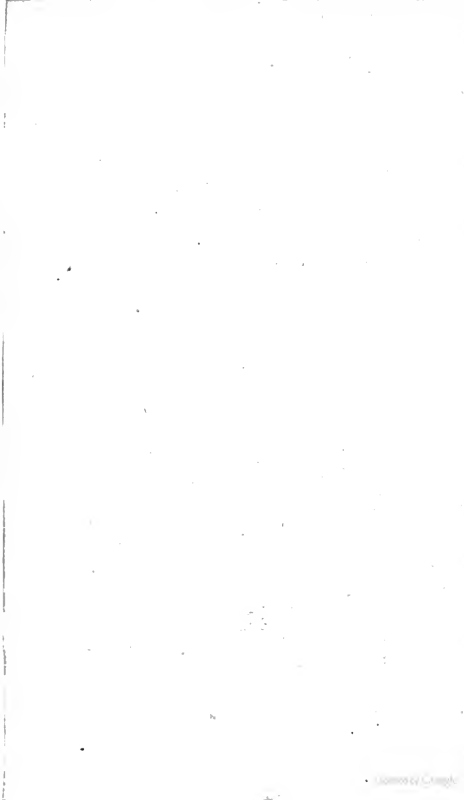
pitaines qui s'appelloit Dom Pédro d'Alvarado. Cet Officier avec les troupes qu'il commandoit , après beaucoup de peïnes , de fatigues & de périls , se rendit enfin maître de ce pays-là ; & Sa Majesté , en récompense de ses travaux , lui en donna le Gouvernement. Etant-là il eut quelque connoissance du Pérou , & fit supplier l'Empereur de lui permettre de travailler à la conquête d'une partie de ce pays là ; ce qui lui fut accordé. Après que ses affaires , & les conditions sous lesquelles on lui accordoit sa demande , furent réglées , il envoya en conséquence des concessions de Sa Majesté , un Gentilhomme originaire de Caceres dans l'Estramadure , nommé Garcias Holgun , avec deux navires le long de la côte du Pérou , pour découvrir & prendre langue. Sur le rapport de Holgun , de la prodigieuse quantité d'or que le Gouverneur Dom François Pizarre avoit trouvé en ce pays-là , Dom Pedro d'Alvarado résolut d'y passer. Il se flattoit que tandis que Pizarre & ses gens étoient occupés à Caxamalca , il pourroit aisément en remontant le long de la côte , gagner la Ville de Cusco , qu'il regardoit comme étant au-delà des deux cens cinquante lieues qui devoient faire

les bornes du Gouvernement de Don François Pizarre , ainsi qu'il l'avoit ouï dire. Pour mieux exécuter son dessein , craignant que de Nicaragua on n'envoyât quelque secours à Pizarre , il s'approcha une nuit de cette place , & prit par force deux grands navires qui étoient à la côte , & qu'on équipoit en effet exprès pour envoyer un renfort d'hommes & de chevaux au Pérou , au secours du Gouverneur. Dans ces deux vaisseaux & dans ceux qu'il amenoit de Guatimala , il embarqua cinq cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie , & après avoir vogué quelque temps , il mit pied à terre dans la Province de Puerto Viejo. De-là il prit le chemin de Quito , étant presque toujours à la hauteur de la Ligne Équinoxiale , & marchant par les pentes des montagnes qu'on nomme * *Arcabucos* , où le chemin étoit pourtant assez plein & assez uni. Dans ce voyage , les gens souffrirent beaucoup tant par la faim , que par la soif , mais beaucoup plus par la soif , parcequ'ils ne trouvoient ni fontaines , ni ruisseaux qui leur pussent fournir de l'eau pour boire. Il est vrai qu'ils trou-

* *Arcabucos*, en Espagnol, signifie des bocages épais & touffus.

verent quelque soulagement à la soif qui les pressoit , par le moyen de certaines Cannes aussi grosses que la jambe d'un homme , qui étoient creuses par dedans & remplies d'eau douce & fort bonne à boire ; ils en tiroient ordinairement plus d'une pinte de chacune. On croit que cette eau qui se trouve dans ces Cannes , vient de la rosée qui tombe sur elles pendant la nuit , & qui s'assemblant en gouttes d'eau , tombe peu-à-peu dans cette concavité de la Canne: quoi qu'il en soit cela est d'un fort grand secours dans un pays où , comme on vient de le dire , on ne trouve point de fontaines , ni aucune autre eau qui soit bonne à boire. Ce fut donc un fort grand soulagement pour l'armée de Dom Pédro , tant pour les hommes que pour les chevaux , que ces Cannes qui se trouvent pendant un assez long espace de chemin : néanmoins la faim les pressoit aussi beaucoup , & les contraignit de manger plusieurs de leurs chevaux , dont la chair se vendoit à un fort haut prix : en sorte qu'un cheval mort, & distribué par morceaux , revenoit à beaucoup plus qu'ils ne se vendent vivans pour s'en servir aux usages ordinaires. Ils furent aussi incommodés pendant la plus grande partie de leur chemin,

par des cendres menues & chaudes qui tomboient sur eux : on apprit dans la suite qu'elles venoient d'un Volcan qui est près de Quito, & qui brûle avec tant de violence, qu'il pousse souvent des cendres à plus de quatre-vingts lieues avec des bruits & des tonnerres si prodigieux, qu'on les peut quelquefois entendre de cent lieues. Dans tous les lieux où Dom Pedro d'Alvarado passa avec ses gens sous la Ligne Equinoxiale, ils trouverent des émeraudes en quantité. Après un chemin si pénible où ils étoient le plus souvent obligés de s'ouvrir le passage en coupant les brossailles & les bocages avec la hache & le sabre ils rencontrèrent une chaîne de montagnes toutes couvertes de neige qu'il leur fallut passer; il y neigeoit continuellement, & y faisoit fort grand froid. Ils prirent leur temps le mieux qu'il leur fut possible pour franchir un passage si difficile, par un chemin étroit qu'ils y virent : plus de soixante hommes y périrent par le froid; chacun vêtoit tout ce qu'il avoit d'habits, & ils couroient autant qu'il leur étoit possible sans s'attendre ni se secourir les uns les autres. Il arriva qu'un Espagnol, qui avoit sa femme & deux petites filles, les voyant s'asseoir





de lassitude , & hors d'état de pouvoir marcher , & ne pouvant aussi de son côté ni les porter ni les secourir comme il auroit souhaité , aima mieux demeurer avec elles que de les abandonner , & se sauver seul , ce qu'il auroit pû faire ; ils gelerent donc tous quatre , & périrent par le froid. Enfin après beaucoup de peines & de dangers ils se virent avec une extrême joie de l'autre côté de ces montagnes. Il est vrai que dans la Province de Quito ils en trouverent d'autres : car cette Province en est toute environnée , & qui même sont fort hautes & fort couvertes de neiges ; mais entre les montagnes on trouve des vallées fort tempérées , & d'une agréable fraîcheur , qui sont habitées & cultivées. Dans ce temps-là il se fondit une si grande quantité de neiges sur quelques-unes de ces montagnes , qu'il en tomba des torrens d'eau avec tant d'impétuosité , & en si grande abondance , que le pays & le village qu'on nomme la Contiega , en furent inondés , & entierement abîmés. Ces torrens entraînoient même des pierres d'une grandeur prodigieuse aussi aisément que si ce n'eussent été que des pieces de liège.

CHAPITRE XI.

*Comment Dom Diegue d'Almagro , &
Dom Pedro d'Alvarado se rencontrent ,
& ce qui se passa entr'eux.*

Nous avons déjà dit comment Dom Diegue d'Almagro n'ayant rien pû apprendre de la venue de Dom Pedro d'Alvarado , laissa pour Gouverneur dans la Province de Quito , le Capitaine Benalcazar , & prit la résolution de retourner à Cusco. A son retour il se rendit maître de quelques rochers , & de quelques forts , où les Indiens s'étoient retirés comme en des lieux de sûreté : il lui fallut employer à cela un temps assez considérable : si bien que tandis qu'il y étoit occupé , Dom Pedro d'Alvarado eut la commodité de se rendre dans la Province de Quito , sans que Dom Diegue en pût rien savoir , parcequ'il y a une grande distance , & que d'ailleurs il n'y a aucun commerce ni des Indiens , ni des Chrétiens d'un de ces lieux à l'autre. Il en eut la première nouvelle étant occupé à la conquête d'une Province nommée Libambamba , & voici comment. Il passa à

gué une grande riviere avec beaucoup de peine & de danger parceque les Indiens en avoient brûlé les ponts , & l'attendoient en grand nombre de l'autre côté pour le combattre : il les vainquit , mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine , parceque les femmes combattoient fort vigoureusement aussi-bien que les hommes , & qu'elles tiroient fort adroitement des pierres avec leurs frondes. Dans ce combat le principal Seigneur des Indiens fut pris , & ce fut lui qui apprit à Almagro , que Dom Pedro d'Alvarado étoit dans le pays , & qu'il n'étoit même qu'à quinze lieues de là , occupé à l'attaque d'un Fort , où un Capitaine Indien nommé Zopazopagui s'étoit retiré. Dom Diegue ayant appris cela envoya sept Cavaliers à la découverte , pour en avoir plus de certitude , & en savoit mieux la vérité & les circonstances : ils furent tous pris par les gens de Dom Pedro , qui pourtant les remit en liberté quelque temps après , & qui cependant s'avança jusqu'à cinq lieues près du camp de Dom Diegue. Celui-ci l'ayant appris , & considérant le grand avantage que l'ennemi avoit sur lui par le nombre , prit la résolution de retourner à Cusco avec vingt-cinq Cavaliers seule-

ment , laissant le reste de ses troupes avec le Capitaine Benalcazar pour la défense du pays. Dans ce temps-là ce Truchement Indien, nommé Filipin , dont on a parlé ci-devant , & qui fut cause de la mort d'Atabaliba , craignant le châtiment qu'il connoissoit bien avoir justement mérité , s'enfuit du camp de Dom Diegue , & se rendit à celui de Dom Pedro , emmenant avec lui un des Principaux Caciques. Ils avoient concerté avec la plûpart de ceux qui suivoient Dom Diegue , qu'au premier avertissement qu'ils leur donneroient , ils se tiendroient prêts pour abandonner son camp & se rendre à celui de Dom Pedro. Filipin ne fut pas plutôt arrivé auprès de ce Commandant , qu'il lui offrit de contribuer à le rendre Seigneur paisible de tout le pays : il lui apprit aussi le dessein qu'avoit Dom Diegue de se retirer à Cusco , l'assurant que s'il vouloit promptement lui courre sus , il s'en rendroit aisément maître , & pourroit sans peine le prendre prisonnier , parcequ'il n'avoit en tout qu'environ deux cens cinquante hommes , savoir quatre-vingt-dix Cavaliers , & le reste Fantassins. Sur cet avis Dom Pedro d'Alvarado partit incontinent pour aller attaquer Almagro

qu'il trouva à Liribamba, bien résolu de se défendre vigoureusement, & de mourir en combattant plutôt que de fuir devant son ennemi. Alvarado mit ses gens en bataille, & marchant enseignes déployées, ils s'avancèrent pour attaquer les ennemis. Dom Diegue s'étoit mis à couvert derrière quelques retranchemens & avoit partagé tous ses gens en deux bandes, s'étant mis à la tête de l'une & ayant laissé le commandement de l'autre au Capitaine Benalcazar. Comme ils furent en vue & en présence les uns des autres, prêts à commencer le combat, on fit quelques propositions de paix, & pour en régler les conditions, on convint d'une trêve pendant le reste de ce jour, & toute la nuit suivante. Les conférences réussirent, & l'accord fut fait par l'entremise d'un Licencié nommé Caldera : ils convinrent donc que Dom Diegue d'Almagro donneroit à Dom Pedro d'Alvarado cent mille Pesos ou deux mille marcs d'or pour la dépense qu'il avoit faite tant pour les navires que pour les chevaux, & pour les autres frais de son armement; & qu'ils iroient ensemble au lieu où étoit le Gouverneur Pizarre, pour l'exécution de ce traité & le paiement de cette somme. On tint là

chose fort secrète , de peur que ceux qui accompagnoient Dom Pedro d'Alvarado , parmi lesquels il y avoit plusieurs Gentils-hommes , & personnes de considération , ne fussent fâchés de voir qu'on n'avoit eu aucun soin de leurs intérêts , & qu'on n'avoit rien ménagé pour eux. On publia donc qu'ils étoient convenus seulement d'aller de compagnie visiter le pays , & qu'après cela Dom Pedro d'Alvarado se rembarqueroit avec son armée sur ses vaisseaux , pour continuer son dessein , & faire quelque découverte. On accorda de plus la liberté à tous ceux qui le souhaiteroient , de pouvoir demeurer à Quito avec le Capitaine Benalcazar , puisqu'ils étoient tous non-seulement compatriotes , mais aussi maintenant amis & camarades. Il y en eut donc plusieurs de ceux qui étoient venus avec Dom Pedro , qui demeurèrent à Quito , pendant que les autres le suivirent lui & Dom Diegue à Pachacama , où ils apprirent que le Gouverneur étoit venu pour les recevoir , étant parti de Xauxa exprès pour cela. Dom Diegue avant son départ de Quito , fit brûler vif le Cacique qui s'en étoit fui pendant la nuit : il vouloit aussi faire souffrir le même supplice à Filipin , & l'auroit

l'auroit fait sans doute , sans l'intercession de Dom Pedro d'Alvarado qui obtint sa grace.

CHAPITRE XII.

Dom Diegue d'Almagro & Dom Pedro d'Alvarado rencontrèrent Quizquiz. Ce qui se passa à cette occasion.

DOM Diegue d'Almagro & Dom Pedro d'Alvarado étant en marche pour aller de Quito à Pachacama , le Cacique des Cagnares leur dit que Quizquiz , Capitaine d'Atabaliba , venoit avec une armée de plus de douze mille Indiens , & qu'il avoit ramassé & emmenoit avec lui tout ce qu'il avoit trouvé sur sa route depuis Xauxa , tant le peuple que le bétail. Ce Cacique ajoutoit que s'ils vouloient l'attendre , il feroit en sorte de le faire tomber entre leurs mains. Dom Diegue ne jugea pas à propos de se fier à cela , & continua sa route sans s'arrêter. En arrivant à la Province nommée Chaparra , ils rencontrèrent à l'improviste plus de deux mille Indiens commandés par un Capitaine nommé Sotaurco : ils marchaient deux ou trois

journées devant Quizquiz qui tenoit cet ordre dans sa marche d'envoyer ainsi cet Officier devant lui, & en même tems un autre marchoit à sa gauche avec trois mille Indiens, afin de tirer des peuples d'alentour des vivres pour la subsistance de ses troupes : son arriere-garde composée de trois ou quatre mille autres Indiens, marchoit deux journées après lui : il conduisoit lui même le corps de bataille, avec le bétail, & les gens qu'ils emmenoiient avec eux comme prisonniers ; si bien que de cette maniere son armée occupoit quinze lieues de terrain ou plus. Sotaurco s'avançoit pour occuper un passage par où il croyoit que les Espagnols devoient venir : mais Dom Pedro d'Alvarado le prevint, occupa ce poste, & prit même Sotaurco prisonnier. Il apprit de lui tout l'ordre de la marche de Quizquiz, & s'avança pour le rencontrer, marchant pour cela toute la nuit avec la Cavalerie qui le put suivre : il est vrai que dans une grande descente près d'une riviere qu'il leur falloit passer, la plupart de leurs chevaux se déferrent, parcequ'il y avoit quantité de pierres & de cailloux. On travailla le plus promptement qu'il fut possible à les referrer à la lumiere du feu & de la

chandelle ; ainsi ils continuerent leur route à grand hâte , de peur que quelqu'un de ceux qu'ils rencontroient par tout le chemin , n'allât avertir Quizquiz de leur venue. Ils marcherent donc sans s'arrêter jusqu'au lendemain vers le soir , qu'ils arriverent à la vûe du camp ennemi. Aussi-tôt que Quizquiz les vit , il se retira à part avec toutes les femmes , & les gens inutiles pour le combat , & posta d'un autre côté dans un lieu de difficile accès , un frere d'Arabaliba , nommé Guaypalcon , avec tous les gens de guerre. Dom Diegue d'Almagro s'avança par la pente d'une montagne pour les aller attaquer , nonobstant que ses chevaux fussent si fatigués , qu'à peine ils pouvoient monter , bien qu'on les menât en main : d'ailleurs les Indiens faisoient rouler d'enhaut quantité de grandes pierres & des pieces de rochers , de maniere que quand elles avoient une fois acquis du mouvement en roulant , elles entraînoient tout ce qui se rencontroit en leur chemin : ainsi il arrivoit souvent qu'une seule de ces pierres en détachoit en roulant plus de trente autres , de sorte que leur nombre alloit toujours en se multipliant jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées tout au bas.

Nonobstant toutes ces difficultés les Espagnols trouverent moyen d'attaquer Guaypalcon dans son fort, & de le prendre en flanc par un autre côté de la pente de la montagne. Quand il se vit pressé & environné de toutes parts, il se retira avec ses gens entre des rochers escarpés, où ils se defendirent jusqu'à la nuit. Enfin Dom Diegue & Dom Pedro ayant rassemblé tous les Espagnols pour attaquer les Indiens dans leur fort, ceux-ci se retirerent à la faveur des ténèbres, & s'en allerent trouver Quizquiz. On apprit quelque temps après que les trois mille Indiens qui marchaient à main gauche, avoient coupé la tête à quatorze Espagnols qu'ils avoient surpris. Nos gens continuant leur marche, rencontrerent l'arriere-garde de Quizquiz. Les Indiens firent ferme au passage d'une riviere, & empêcherent les Espagnols de la pouvoir passer tout ce jour-là : de plus ils occuperent une hauteur fort élevée au-dessus du lieu où étoient les Espagnols, en sorte que ceux-ci ne pouvoient attaquer leurs ennemis sans beaucoup de desavantage, & sans s'exposer à faire une perte considerable de leurs gens : en effet il y en eut plusieurs de blessés, parce qu'ils

ne pouvoient pas aisément se retirer par la difficulté du chemin & des passages. Le Capitaine Alfonse d'Alvarado reçut dans cette occasion une blessure à la cuisse ; qu'il eut percée de part en part : un autre Officier de considération , Commandeur de l'Ordre de Saint Jean , y fut aussi blessé , & pendant toute la nuit les Indiens firent fort bonne garde. Le matin venu , on trouva qu'ils avoient abandonné le poste qu'ils occupoient sur le bord de la rivière , & qu'ils en avoient laissé le passage libre , s'étant retirés dans un lieu fort vers le haut de la montagne , où on les laissa en paix , parceque Dom Diegue d'Almagro ne vouloit pas s'arrêter long-tems là. Les Indiens en se retirant avoient fait brûler toutes les hardes & le bagage qu'ils n'avoient pû emporter avec eux ; mais on trouva dans leur camp plus de quinze mille brebis , & plus de quatre mille Indiens & Indiennes de ceux que Quizquiz avoit emmenés par force , & qui se rendirent volontairement aux Espagnols. Quand nos gens furent arrivés à Saint Michel , Dom Diegue d'Almagro envoya le Capitaine Diegue de Mora à Puerto viejo , pour prendre possession de sa part des vaisseaux de Dom Pe

dro d'Alvarado , qui y envoya aussi de son côté Garcias de Holgun , afin que la chose se pût exécuter sans aucune difficulté , comme ils en étoient convenus. Dom Diegue ayant donné à Saint Michel tous les ordres qu'il jugea nécessaires , & fourni des armes , de l'argent & des vêtemens tant à ses gens qu'à ceux de Dom Pedro d'Alvarado , ils en partirent ensemble , & continuerent leur chemin pour se rendre à Pachacama. En passant il laissa le Capitaine Martin Astete dans la ville de Truxillo pour la peupler , suivant les ordres du Gouverneur Dom François Pizarre. Dans le même tems à peu près , Quizquiz étant arrivé près de Quito , un Capitaine de Benalcazar at-
taqua son avant-garde , & la défit. Quiz-
quiz fut fort sensible à cette dernière
perte , & en fut extrêmement affligé ,
ne sachant plus que faire , ni quel parti
prendre : ses Capitaines lui conseilloyent
de demander la paix à Benalcazar ;
mais il n'en put souffrir la proposition ,
& les menaça de les faire mourir s'ils
lui en parloient davantage , leur com-
mandant de se préparer pour retourner
en arriere. Mais comme ils manquoient
de vivres , & n'espéroient pas d'en
trouver en suivant ses ordres , quel-

ques Capitaines à la tête desquels étoit Guaypalan, lui remontrèrent qu'il valoit mieux mourir en gens de cœur en combattant contre les Chrétiens, que de retourner comme il le vouloit, pour mourir de faim dans un pays desert. Quiz ne leur répondant pas là-dessus comme ils souhaitoient, Guaypalan lui donna un coup de lance dans la poitrine, & en même tems les autres Capitaines à coups de massues & de haches le mirent en pieces, puis ils congédièrent les troupes, laissant chacun en liberté de se retirer où bon lui sembleroit.

CHAPITRE XIII.

Le Gouverneur paye à Dom Pedro d'Alvarado les cent mille pesos qu'on lui avoit promis. Dom Diegue veut se faire recevoir pour Gouverneur à Cusco.

QUAND Dom Diegue & Dom Pedro furent arrivés à Pachacama, le Gouverneur, qui étoit venu de Xauxa, les reçut fort bien, & paya à Dom Pedro les deux mille marcs d'or dont on étoit convenu, & qu'on devoit lui

donner pour ses vaisseaux. Ce n'est pas qu'il n'y eût des gens qui étoient d'avis qu'on ne lui donnât point cette somme, disant que toute sa flotte n'en valoit pas la moitié, & que Dom Diegue avoit fait cet accord par nécessité & par crainte, parceque Dom Pedro avoit un grand avantage sur lui, par le nombre de ses troupes : ils conseilloient donc qu'au lieu de le payer, on l'envoyât prisonnier en Espagne, pour être présenté à l'Empereur, & lui rendre compte de sa conduite. Le Gouverneur auroit pû le faire fort aisément & sans aucun péril : mais il aima mieux tenir la parole de Dom Diegue d'Almagro son Compagnon : ainsi il paya à Dom Pedro les deux mille marcs d'or en bonne monnoye, & le laissa paisiblement retourner à son Gouvernement de Guatimala. Après cela il s'occupa à peupler la ville de los Reyes, & à y faire un bon établissement, y faisant venir la Colonie qu'il avoit auparavant établie à Xauxa, parceque los Reyes lui parut un lieu beaucoup plus agreable & plus propre pour le commerce, étant un port de mer. De là Dom Diegue avec un grand nombre de gens, s'en alla à Cusco, & le Gouverneur descendit à Truxillo, pour reformer

former & mettre en bon ordre la Colonie qui étoit là, & faire le partage du pays & des terres des environs. Tandis qu'il y étoit, il reçut nouvelle que Dom Diegue d'Almagro avoit voulu se rendre maître de la ville de Cusco, parcequ'il avoit appris que sur le rapport de Ferdinand Pizarre, qui, comme on l'a déjà dit, étoit allé en Espagne, Sa Majesté avoit accordé à Almagre un Gouvernement de cent lieues d'étendue au de-là des bornes, de celui de Dom François, qui finissoit, disoit-on, avant la ville de Cusco, Jean & Gonzale Pizarre, freres du Gouverneur, avec plusieurs gens qui se joignirent à eux, s'opposèrent vigoureusement à Dom Diegue & au Capitaine Soto qui avoit pris son parti, & tous les jours ils en étoient aux lances baissées. Enfin pourtant Almagre ne put réussir dans son dessein, parceque la plus grande partie des Sénateurs ou Conseillers prirent le parti du Gouverneur & de ses freres. Aussi-tôt que Dom François Pizarre eut appris cette nouvelle, il prit la poste pour se rendre à Cusco, où il rétablit le calme par sa présence : il pardonna à Dom Diegue qui avoit beaucoup de honte & de confusion d'avoir fait si légèrement une telle entreprise,

sur un simple oui-dire, sans avoir aucun titre valable pour cela. Ils renouèrent donc alors leur amitié, & renouvelèrent leur société à cette condition, que Dom Diegue d'Almagro iroit pour découvrir le pays du côté du Sud, & que s'il en trouvoit quelqu'un qui fût bon, ils en demanderoient pour lui le Gouvernement à Sa Majesté; que s'il ne trouvoit rien qui l'acommodât, ils parteroient entr'eux deux le Gouvernement de Dom François. Cet accord fut fait d'une manière solennelle, & ils prêterent serment sur l'Hostie consacrée, de ne rien entreprendre à l'avenir l'un contre l'autre. Quelques-uns rapportent qu'Almagro jura qu'il n'entreprendroit jamais rien, ni sur Cusco, ni sur le pays qui est par-delà, jusques à cent trente lieues de distance, quand même Sa Majesté lui en donneroit le Gouvernement. On ajoute, que s'adressant au Saint Sacrement, il prononça ces paroles. *Seigneur, si je viole le serment que je fais maintenant, je veux que tu me confondes & me punisses, & dans mon corps & dans mon ame.* Après cet accord solennel, Dom Diegue prépara toutes choses pour son départ, & partit effectivement avec plus de cinq cens hommes, qui le sui-

virent. Le Gouverneur de son côté retourna à la ville de los Reyes, & envoya Alfonse d'Avarado, pour conquérir le pays des Chachapoyas, qui est dans la Montagne à soixante lieues de Truxillo. Cet Officier & ceux qui le suivirent, eurent beaucoup à souffrir dans cette entreprise, & ce ne fut pas sans beaucoup de peine & de travail, qu'ils en vinrent à bout: mais enfin après qu'ils y eurent fait des établissemens, & rétabli la paix, on en accorda le Gouvernement & la direction à Alvarado, qui en avoit fait la conquête.





LIVRE TROISIEME,

Où il est parlé du voyage de Dom Diegue d'Almagro au Chili, de ce qui se passa cependant au Pérou, & comment les Indiens du pays se souleverent

CHAPITRE PREMIER.

Dom Diegue d'Almagro part pour le Chili.

DOM Diegue d'Almagro partit pour la découverte & la conquête qu'il se proposoit, avec cinq cens soixante & dix hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, tout en bon équipage. Quelques-uns de ceux qui avoient déjà des établissemens, laisserent leurs maisons, & les Indiens qui leur appartenoient, pour le suivre dans cette expédition, par l'esperance de grands trésors qu'ils s'attendoient de trouver. Dom Diegue en-

voya devant Jean de Sayavedra , origi-
 naire de Seville , avec cent hommes : ce-
 lui-ci rencontra dans la Province , qu'on
 nomma depuis les Charcas , quelques In-
 diens qui venoient du Chili pour rendre
 leurs hommages à l'Ynca. Almagre que
 nous nommerons à l'avenir le Président
 ou grand Sénéchal , ayant pris avec soi
 deux cens hommes , tant Cavalerie qu'In-
 fanterie , fit une route de deux cens cin-
 quante lieues , en faisant toujours des
 conquêtes jusques à la Province de Chi-
 coana. Là il apprit que cinquante au-
 tres Espagnols le suivoient , commandés
 par le capitaine Noguerol d'Ulloa ; il
 leur manda de le venir joindre , & con-
 tinua sa route & ses conquêtes avec eux
 jusques au pays de Chili , qui est encore
 à trois cens cinquante lieues par-déla. Il
 s'arrêta là avec la moitié de ses troupes ,
 & envoya Gomez d'Alvarado avec l'au-
 tre moitié pour découvrir plus avant ;
 celui-ci s'avança encore soixante lieues
 plus loin : mais les pluies de l'hiver &
 le mauvais tems , l'obligerent à retour-
 ner trouver le Président. Dans le tems
 qu'ils étoient partis de Cusco , Mango
 Ynca avoit comploté , avec Villaoma son
 frere , de massacrer en un certain jour
 marqué , tous les Chrétiens qui étoient

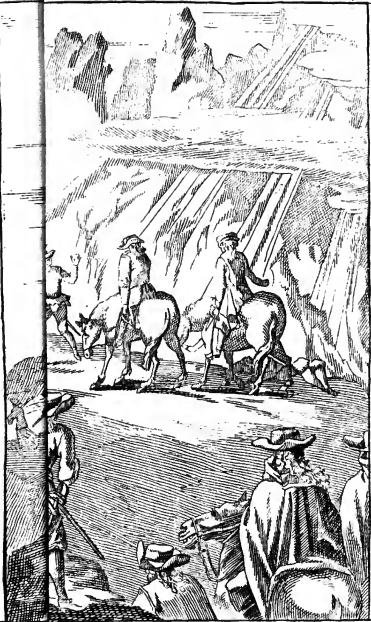
au Pérou, & lui s'étoit chargé en son particulier de l'exécution de ce dessein sur Dom Diegue & les siens ; mais il ne le pût exécuter comme il l'avoit entrepris, & son frere fit ce qu'on dira dans la suite. Ce Truchement Indien, nommé Filipin ou Dom Filipe dont on a déjà parlé ci-devant, s'en étoit fui du camp de Dom Diegue, parcequ'il savoit cette conspiration ; on le fit suivre, & ayant été attrappé, le Président le fit écarteler ; il avoua un peu avant sa mort, qu'il avoit été cause qu'on avoit injustement fait mourir Atabaliba, & que le motif qui l'avoit poussé à cela, n'étoit autre que la passion de pouvoir jouir en liberté de la femme de ce Prince. Il y avoit deux mois que le Président étoit au Chili, quand un de ses Capitaines, nommé Ruydias, l'y vint trouver avec cent hommes de renfort ; il lui dit, que tous les Indiens du Pérou s'étoient révoltés, & avoient massacré la plupart des Chrétiens qui y étoient. Almagre fut fort touché de cette nouvelle, & résolut de retourner, pour attaquer les Indiens révoltés, & ramener, s'il lui étoit possible, tout ce pays-là à l'obéissance de sa Majesté, à dessein pourtant quand il auroit fait ce qu'il souhaitoit, de renvoyer un

de ses Capitaines au Chili avec du monde, pour y faire quelque établissement. Il partit donc, & en chemin il reçut des lettres de Rodrigue Orgognos qui marchoit sur ses traces, & le venoit trouver avec vingt-cinq hommes. Peu de temps après il fut encore joint par Jean d'Herrada qui venoit à son secours avec cent hommes, & lui apportoit des Provisions ou Lettres Patentes de Sa Majesté, par lesquelles il étoit établi Gouverneur de deux cens lieues de pays au-delà des bornes du Gouvernement du Marquis Dom François Pizarre. Ce Gouvernement lui étoit accordé sous le nom de la nouvelle Toledé, & celui du Marquis s'appelloit la nouvelle Castille. Quand on a dit au commencement de ce Chapitre, que Dom Diegue avoit emmené avec lui, en partant de Cusco, cinq cens soixante & dix hommes, il faut remarquer qu'il se l'étoit ainsi proposé; mais qu'à la vérité il n'y en eut que deux cens qui partirent avec lui, après quoi il reçut les secours dont on a parlé, qui pouvoient bien, à-peu-près, accomplir ce nombre.

CHAPITRE II.

Les peines & les fatigues qu'eurent à supporter Dom Diegue d'Almagro & ses gens, dans la découverte du Chili.

DANS le voyage que Dom Diegue & ses gens firent au Chili, ils souffrirent beaucoup en chemin, tant par la faim què par la soif, & outre leurs autres fatigues, ils eurent souvent à combattre contre des Indiens de fort grande taille, qu'il leur tiroient des fleches, ce qu'ils faisoient avec beaucoup de force & d'adresse : ils étoient vêtus de peaux de loups ou veaux marins. Mais une des choses qui les incommoda le plus, & leur causa le plus de mal pendant ce voyage, fut l'extrême froid qu'ils eurent à souffrir, sur-tout en passant quelques montagnes couvertes de neige. Il arriva à un des Capitaines qui suivoient Dom Diegue, qui s'appelloit Ruydias, que plusieurs de ses Soldats & de ses chevaux demeurèrent en chemin, transis par le froid, & gelés, sans que leurs vêtemens pussent les en garantir, ni empêcher qu'ils en fussent pénétrés & glacés.









En effet , le froid est si violent sur ces montagnes , que cinq mois après , lorsque Dom Diegue retourna à Cusco , il trouva en plusieurs endroits les corps de ceux qui étoient morts , & avoient demeuré glacés à son premier passage , debout , appuyés contre quelques rochers , & tenant encore entre leurs mains la bride de leurs chevaux , qui étoient gelés aussi-bien qu'eux , & dont la chair étoit aussi fraîche & aussi exempte de corruption , que s'il n'y avoit eu que quelques momens qu'ils fussent morts. Aussi au retour on se servit pour nourriture de la chair de ces chevaux qu'on trouvoit ainsi gelés sur le chemin. Parmi ces déserts , dans les lieux où il n'y a point de neige , ils manquoient d'eau. Pour suppléer à ce manquement , ils firent des outres de peaux de brebis , qu'ils remplissoient d'eau , & les faisoient porter à d'autres brebis vivantes : car il faut remarquer que ces brebis du Pérou étant fort grandes comme elles sont , servent de bêtes de somme : elles ressemblent assez au chameau dans leur taille , sinon qu'elles n'ont pas de bosses sur le dos , comme cet animal ; elles peuvent porter une charge de cent livres ou plus , ce que les Espagnols ont

éprouvé, & même ils s'en sont servi comme de chevaux, pour se faire porter eux-mêmes, & ils pouvoient faire quatre ou cinq lieues dessus dans un jour. Quand elles se trouvent fatiguées, elles se couchent à terre, & il n'y a aucun moyen de les faire lever, ni en les frappant, ni en les voulant aider; il faut nécessairement les décharger. Quand il y a un homme dessus, & qu'elles sont lasses, si on les presse de marcher, elles tournent la tête vers celui qui les monte, & lui envoient des exhalaisons, & une espece de rosée de très mauvaise odeur, qui vient apparemment de ce qu'elles ont dans l'estomac. Cet animal est d'un grand usage, & apporte beaucoup de profit à ses maîtres, parceque la laine en est très-bonne & très-fine, particulièrement celle de cette espece de brebis qu'ils nomment Pacos, qui en portent de fort longue: elles font fort peu de dépense pour leur nourriture en travaillant, pourvu qu'on leur donne un peu de Maiz, & elles peuvent demeurer quatre ou cinq jours sans boire. Leur chair est fort saine, de fort bon goût, & aussi bonne à manger, que celle des moutons gras qu'on a en Castille. Il y a presentement boucherie publique dans tous les

endroits du Pérou où l'on vend de la chair de ces animaux. Au commencement que les Espagnols y furent, il n'en étoit pas ainsi : mais quand quelqu'un tuoit une de ces brebis, ses voisins en demandoient, & en prenoient autant que chacun en avoit besoin, puis ils en faisoient tuer à leur tour, & en donnoient aussi aux autres. En quelques endroits du Chili il y a des campagnes unies, où on trouve des Autruches : pour les prendre, quelques Cavaliers se mettoient en embuscade, tandis que d'autres les poursuivoient, & les pouffoient du côté où étoient leurs camarades : car bien que ces oiseaux ne s'élevassent point haut en l'air pour faire un grand vol, néanmoins partie en courant à pied, partie en faisant de petits vols près de terre, ils alloient si vite, qu'un homme à cheval ne les pouvoit attrapper à la course ; ainsi il falloit user de cette adresse pour les prendre. Il y a aussi dans ce pays-là des rivières qui courent pendant le jour, & s'arrêtent durant la nuit, sans qu'on y voye une goutte d'eau, ce qui paroît fort surprenant à ceux qui en ignorent la cause, & ne savent pas que cela vient de ce que la chaleur du Soleil fait fondre quelques neiges sur les montagnes pendant le

jour, & qu'ainsi l'eau qui en procède ; coule & forme des rivières ou des torrens qui s'arrêtent pendant la nuit, parce que la fraîcheur arrête aussi la fonte de ces neiges. Passé cinq cens lieues le long de la côte du Pérou, qui sont environ trente degrés par-delà la Ligne Equinoxiale, tirant vers le Sud, il pleut, & les vents n'y sont plus si réglés, mais ils soufflent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à-peu-près comme en Espagne & en plusieurs autres pays de notre Europe. Le Chili est un pays assez bien peuplé, on y peut, comme au Pérou, distinguer deux parties, la plaine & les montagnes, mais les Golfes & les Baies que la mer y fait, sont cause qu'il y a des langues de terre qui regardent divers Rumbs, ou diverses plages du monde. Néanmoins généralement parlant, on peut dire que cette côte est située du Nord au Sud, ou du Midi vers le Septentrion, s'étendant de puis la ville de los Reyes, jusques au quarantième degré de Latitude Méridionale. Le pays est fort temperé ; on y a un Eté & un Hiver à-peu-près comme en Espagne : mais dans des tems opposés, l'Hiver étant au Chili, quand on a l'Eté en Castille, & au contraire. Le Pole qu'on a en ce pays là, & qui est opposé

directement à notre Pole Arctique, ne se connoît d'ordinaire, que par une petite nuée blanche qui paroît vers le soir après le coucher du Soleil, vers l'endroit où on juge vraisemblablement que doit être ce Pole, que les Astronomes ont nommé le Pole Antarctique. On voit aussi de ce côté-là, comme une croix composée de quatre étoiles suivies de trois autres, qui sont sept en tout, comme les sept qui tournent autour de notre Pole Septentrional, & que les Astronomes appellent la petite Ourse. Ces sept étoiles qui sont vers le Pole Méridional, sont à-peu-près situées entr'elles comme le sont celles du nôtre, avec cette différence seulement, que les quatre qui font la croix sont plus proches les unes des autres, que celles de notre Hémisphère. On perd entièrement de vue notre Pole à un peu moins de deux cens lieues de Panama, sous la Ligne Equinoxiale, ou fort peu par-delà, & de-là on peut voir ces deux Constellations, lorsqu'elles se trouvent un peu élevées au-dessus des Poles. Il est vrai que du côté du Pole Antarctique, on ne voit que les quatre qui font la croix, par lesquelles les Pilotes se guident, jusques à ce qu'on soit arrivé au trentième degré de Latitude Méridio-

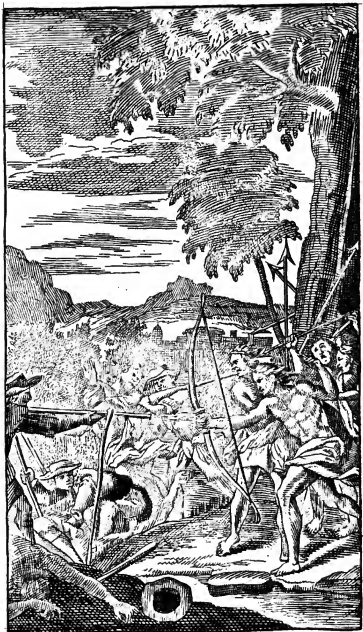
nale : car alors on peut voir les sept. La différence de la longueur des jours & des nuits est à-peu-près au Chili , comme elle est en Castille , avec cette différence seulement , que quand on a les plus longs jours dans un de ces deux endroits , c'est alors qu'on les a plus courts dans l'autre. Au Pérou & dans la Province qu'on nomme la Terre-Ferme , & en général dans tous les lieux qui sont proches de la Ligne Equinoxiale , les jours & les nuits sont toujours égaux tout le long de l'année , ou peu s'en faut. En effet , dans la ville de los Reyes , & en quelques autres endroits où il y a peu de différence , elle est si petite , quelle n'est presque pas remarquable. Les Indiens du Chili sont à-peu-près vêtus comme ceux du Pérou , & ont une nourriture fort semblable jusques vers le trente-huitième degré de Latitude Méridionale. Les habitans de ce pays-là , tant hommes que femmes , sont assez agréables de visage. Il y a deux grands Seigneurs qui se font la guerre l'un à l'autre , & qui peuvent mettre en campagne chacun deux cens mille combattans. L'un d'eux s'appelle Leuchengorma ; il possède une Isle qui n'est qu'à deux lieues de la Terre Ferme ou du Continent , & qui est consacrée à

les Idoles , dans laquelle il y a un Temple servi par deux mille Prêtres. Les Indiens Sujets de ce Leuchengorma , dirent aux Espagnols , qu'à cinquante lieues plus loin il y avoit entre deux grandes rivières , une grande Province , qui n'étoit habitée que par des femmes , lesquelles ne souffroient point d'hommes parmi elles , qu'en de certains tems pour en avoir des enfans , & que quand elles mettoient au monde des fils , elles les envoient à leurs peres ; mais si c'étoient des filles , elles les élevoient parmi elles. Ils ajoutaient que ces femmes étoient Sujettes de Leuchengorma , & que leur Reine se nommoit Guaboymilla , ce qui en leur langue veut dire Ciel d'or , parce qu'en ce pays-là on trouve une grande quantité d'or , qu'elles font de fort riches étoffes , & du tout payent un certain tribut à Leuchengorma. Quoiqu'on ait souvent oui assurer toutes ces choses comme fort certaines , on n'a pourtant encore pu aller découvrir ce pays - là , parce que Dom Diegue d'Almagro ne fit aucun établissement au Chili. Il est vrai que depuis Pedro de Valdivia y fut envoyé pour y établir quelques Colonies ; mais il n'eut jamais un assez grand nombre de gens , pour pouvoir faire ni

les découvertes, ni les établissemens qu'il auroit souhaité. Ce Capitaine en fit seulement un dans un lieu qui est à trente-trois degrés de la Ligne Équinoxiale du côté du Midi. Toute cette côte est fort bien peuplée jusques à la hauteur de plus de quarante degrés; ce qu'on a appris par un vaisseau de la flotte qu'envoya Dom Gabriel de Carvajal Evêque de Plaisance : ce vaisseau entra par le détroit de Magellan, & de-là cotoyant toujours la terre, & faisant route du Sud au Nord, il se rendit au port de la ville de los Reyes. Dans ce navire se trouverent les premiers rats qu'on eût jamais vu au Pérou, & depuis ils y ont si bien multiplié, qu'on en trouve dans toutes les villes: on juge qu'il faut qu'il s'en soit trouvé de petits dans les caisses & balots de marchandises qu'on transporte d'un lieu à l'autre. Les Indiens les appellent dans leur langue Ococha, ce qui signifie une chose qui est venue de la mer.







CHAPITRE III.

*Fernand Pizarre retourne au Pérou. Les
dépêches & les ordres qu'il y apporte. Les
Indiens se soulèvent.*

APRÈS que Dom Diegue d'Almagro fut parti de Cusco, Fernand Pizarre retourna d'Espagne. Sa Majesté l'avoit fait Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques, & lui avoit accordé d'autres avantages. Il avoit aussi obtenu quelque agrandissement d'une étendue réglée pour le Gouvernement de son frere Dom François Pizarre, & enfin, comme on l'a déjà dit, il avoit aussi apporté les provisions pour un nouveau Gouvernement, en faveur de Dom Diegue d'Almagro. Dans ce temps-là Mango Yncas Seigneur du Pérou, étoit prisonnier dans la forteresse de Cusco, pour la conjuration dont nous avons parlé, qu'il avoit fait avec Paul Yncas, & avec Villaoma, pour exterminer tous les Chrétiens. Il écrivit à Jean Pizarre, le priant de donner ordre qu'on le mît en liberté, & que Fernand Pizarre à son arrivée ne le trouvât point prisonnier. Jean Pizarre qui

étoit alors dans le Collao , occupé à l'attaque d'un lieu fort dans les rochers , où quelques Indiens s'étoient retirés , envoya ordre pour sa liberté. Après cela , quand Fernand Pizarre fut arrivé à Cusco , il lia amitié avec cet Ynca & le traitoit fort bien ; mais il le faisoit pourtant toujours garder. On croit que cette amitié avoit pour but de tirer de l'Indien quelque or pour Sa Majesté , ou pour Fernand lui-même. Deux mois après son arrivée à Cusco , l'Ynca lui demanda permission d'aller au pays d'Yncaya , pour la célébration d'une certaine fête , avec promesse de retourner , & de lui apporter à son retour , une statue au naturel de son pere Guaynacava , laquelle , disoit-il , étoit d'or massif. On lui permit d'aller , mais la fête fut la conclusion du complot qu'ils avoient concerté dès le temps que Dom Diegue partit pour le Chili : en effet , il fit incontinent massacrer quelques gens qui faisoient travailler aux mines , & d'autres gens de service qui étoient sur les chemins , tant pour les affaires de la campagne , que pour celles des mines. Il envoya aussi un Capitaine avec des troupes considérables , qui se rendit brusquement & par surprise maître de la forteresse de Cusco :

Les Espagnols la reprirent avec beaucoup de peine, & furent six ou sept jours avant d'en pouvoir venir à bout. Jean Pizarre fut tué dans cette occasion d'un coup de pierre par la tête, parcequ'il n'avoit pû mettre son casque à cause d'une blessure. Cette mort fut une grande perte pour les Espagnols en ce pays-là, parceque Jean Pizarre étoit brave, & fort entendu dans la maniere de faire la guerre aux Indiens, & que de plus il étoit fort aimé & fort chéri de tout le monde. L'Ynca vint cependant avec toutes ses forces attaquer la ville de Cusco, qu'il tint assiégée plus de huit mois durant : à tous les pleins de Lune il faisoit faire des attaques en divers endroits ; mais Fernand Pizarre & ses freres défendoient vigoureusement la place, & étant fort bien secondés par plusieurs braves & vaillans Cavaliers & Capitaines, comme Gabriel de Rojas, Fernand Ponce de Leon, Dom Alfonse Enriquéz, le Trésorier Requelme, & plusieurs autres. Ils étoient obligés d'être presque continuellement sous les armes, tant la nuit que le jour. Comme ils avoient appris le soulèvement général des Indiens, ils ne doutoient pas qu'ils n'eussent déjà massacré le Gouverneur & tous les autres Espagnols : ainsi ils

se défendoient comme des gens qui n'avoient plus aucune espérance de secours humain, & qui ne pouvoient plus rien attendre que de la bonté, & de la miséricorde de Dieu, & de leur propre courage. Leur nombre diminuoit tous les jours : car il ne s'en passoit presque point, que les Indiens ne leur tuassent ou blessassent quelques-uns de leur gens. Pendant ce siège, Gonzale Pizarre avec vingt Cavaliers s'avança jusqu'au Marais ou Lac de Chinchero, qui n'est qu'à cinq lieues de Cusco. Il fut attaqué dans ce lieu là par un si grand nombre d'Indiens, que quelque vigoureuse résistance qu'il pût faire, il n'auroit pû s'empêcher de tomber entre leurs mains, & d'être pris, si Fernand Pizarre & Alphonse de Torone fussent venus à son secours avec quelque Cavalerie. On le blâmoit de s'être engagé trop avant parmi les ennemis, avec plus de courage que de prudence, vu le peu de gens qu'il avoit.



CHAPITRE I V.

*Dom Diegue d'Almagro arrive à Cusco ,
& prend prisonnier Fernand Pizarre.*

Nous avons déjà dit comment Dom Diegue d'Almagro prit la résolution de retourner au Pérou , & se rendre maître de la Ville de Cusco , après que Jean d'Herrada lui eut apporté au Chili les provisions de Sa Majesté , pour un Gouvernement au-delà de celui de Dom François Pizarre. Les Principaux de ceux qui étoient avec lui , le sollicitoient fortement , & d'une manière pressante à le faire , particulièrement Gomez d'Alvarado , frere du Gouverneur Dom Pedro d'Alvarado , Dom Diegue d'Alvarado son oncle , & Rodrigue Orgognos , les uns par le desir de posséder les pays & terres du Pérou , les autres pour demeurer les maîtres du Chili. Pour venir à bout de leur dessein , & persuader plus aisément Almagre , ils employèrent les Truchemens , leur faisant dire que le Gouverneur Pizarre , & la plûpart des Espagnols qui étoient demeurés au Pérou ,

avoient été tués par les Indiens révoltés : car le bruit de cette révolte étoit déjà parvenu jusqu'au Chili. Dom Diegue pressé par tant de sollicitations, prit donc la résolution de partir, & partit en effet. Etant arrivé à six lieues de Cusco, sans avoir fait savoir sa venue à Fernand Pizarre, il fit faire quelques propositions d'accommodement à l'Ynca, lui promettant de lui pardonner tout le passé, s'il vouloit être de ses amis & le favoriser dans le dessein qu'il avoit de se rendre maître de la Ville de Cusco, qui étoit de son Gouvernement. L'Ynca lui fit frauduleusement proposer une entrevue, à quoi Dom Diegue consentit, sans soupçonner aucune supercherie : il laissa donc une partie de ses troupes avec Jean de Sayavedra, menant les autres avec lui. L'Ynca ayant pris son temps au mieux qu'il lui fut possible, attaqua Dom Diegue avec une extrême furie, & lui causa une perte considérable. Cependant Fernand Pizarre ayant appris la venue de Dom Diegue d'Almagro, & comment Jean de Sayavedra étoit demeuré au village de Hurcos avec les troupes, il sortit de Cusco avec cent soixante & dix hommes bien armés. Jean de Sayavedra en fut averti, & eut le temps de

mettre ses gens qui étoient au nombre de trois cens Espagnols , en état de combattre , & de les poster dans un lieu avantageux. Quand ils furent près les uns des autres , Fernand Pizarre envoya demander une entrevue tête-à-tête à Jean de Sayavedra , pour chercher ensemble quelque voie d'accomodement ; Jean de Sayavedra accepta la proposition , ils se virent , & on dit que dans cette entrevue Fernand Pizarre lui offrit une grande quantité d'or , pourvu qu'il lui remît entre les mains , les troupes qu'il commandoit. Sayavedra ne le voulut point faire , & aussi ne devoit-on pas attendre autre chose d'un Gentilhomme d'honneur & de mérite comme il étoit. Comme cela se passa secrètement entr'eux deux , il est difficile de rien assurer là-dessus , que ce qu'ils jugerent à propos d'en dire eux-mêmes , & pour le reste , on ne peut tout au plus avoir que quelques conjectures , & quelques soupçons appuyés peut-être sur des fondemens assez légers , & sur l'opinion du Peuple. Dom Diegue d'Almagro étant de retour de la rencontre qu'il avoit eû avec l'Ynca , & s'étant joint lui & ses gens avec Jean de Sayavedra & les siens , ils marche-

rent ensemble vers Cusco. Sur le chemin il fit prendre quatre Cavaliers par une embuscade qu'il leur dressa, parcequ'il avoit su qu'ils étoient envoyés pour l'observer : il apprit par eux, fort au long, ce qui s'étoit passé au Pérou par le soulèvement des Indiens, qui avoient tué plus de six cens Espagnols, & brûlé une grande partie de la Ville de Cusco. Il parut sensiblement touché de cette nouvelle, & envoya incontinent ses provisions aux Sénateurs du Conseil Royal de Cusco, les priant de le recevoir pour Gouverneur de cette Ville, puisque les bornes du Gouvernement du Marquis ne s'étendoient pas jusques-là, & que même il s'en falloit beaucoup. Le Conseil lui fit dire là-dessus, pour réponse à sa demande, qu'il n'avoit qu'à faire exactement mesurer la juste étendue du Gouvernement du Marquis, & que si cette Ville se trouvoit hors de ses limites, ils étoient tous prêts à satisfaire à sa demande, & de le recevoir pour Gouverneur. On tenta bien dès-lors, & on l'a encore tenté depuis, de marquer les justes bornes de ce Gouvernement, & plusieurs gens habiles & experts en cela y travaillèrent, mais sans pouvoir jamais convenir de la

la maniere dont la chose devoit être réglée , parceque quelques-uns disoient qu'il falloit mesurer les lieues marquées dans les provisions de Dom François pour l'étendue de son Gouvernement , en suivant la côte de la mer , ou en suivant le grand chemin Royal , & mettant en ligne de compte tous les détours de l'une ou de l'autre route. De l'une ou de l'autre de ces deux manieres le Gouvernement du Marquis finissoit non-seulement avant la Ville de Cusco , mais même , au sentiment de quelques-uns , avant celle de los Reyes. Le Marquis de son côté prétendoit qu'il falloit mesurer en droite ligne sans aucun circuit , & sans aucun détour , & qu'on le pouvoit faire par le moyen d'une corde , ou en comptant si on vouloit les degrés de Latitude , & assignant un certain nombre de lieues à chaque degré. Pour retourner au fil de notre narration , Ferdinand Pizarre envoya dire à Dom Diego que s'il vouloit il lui laisseroit libre quelque quartier de la Ville où il pût se loger en sureté lui & ses gens , & que cependant on enverroit au Gouverneur Dom François Pizarre qui étoit à los Reyes , pour lui faire savoir ce qui se passoit , afin qu'on pût trouver

quelque voie d'accommodement entre eux , puisqu'ils étoient amis & associés dans leur entreprise. Quelques-uns disent que sur ces propositions on convint d'une trêve , afin de pouvoir plus aisément négocier cette affaire , & que sur la confiance de la trêve Fernand Pizarre donna la liberté à tous les habitans & à tous les soldats de se retirer dans leurs logemens pour s'y reposer , parcequ'ils étoient extrêmement fatigués , ayant passé plusieurs jours & plusieurs nuits sans quitter les armes , & sans avoir le temps de se délasser ni se rafraîchir ni par le repos , ni par le sommeil. On ajoute que Dom Diegue ayant été averti de la chose , attaqua la place pendant l'obscurité de la nuit , qui étoit encore augmentée par un grand brouillard qui survint. Cependant Fernand & Gonzale Pizarre , éveillés par le bruit , s'armerent promptement ; & comme leur maison fut la première attaquée , ils se défendirent vigoureusement avec leurs domestiques , jusques à ce que les ennemis y ayant mis le feu en divers endroits , ils furent obligés de se rendre. Le lendemain sans plus long délai Dom Diegue se fit reconnoître pour Gouverneur par le Sénat , & fit mettre

en prison Fernand Pizarre & son frere. Plusieurs lui conseilloyent d'assurer son repos & sa conquête par leur mort ; mais il ne le voulut pas faire , & il en fut principalement empêché par les pressantes sollicitations de Dom Diegue d'Alvarado , qui lui répondoit d'eux. On assure qu'Almagro viola la treve dont on étoit convenu , par les instances & sur le rapport de quelques Indiens & de quelques Espagnols , qui lui dirent que Fernand Pizarre avoit fait rompre les ponts , & se fortifioit dans Cusco. On allegue pour preuve de cela qu'en entrant dans la Ville , & voyant les ponts dans leur entier , il s'écria tout haut , on m'a trompé. Cependant le Gouverneur ne savoit encore rien de tout ce qui se passoit , & ne le sut même que plusieurs jours après. Dom Diegue d'Almagro donna la bande à frange , ou le diadème Royal à Paul Ynca , parceque son frere Mango Ynca ayant vû ce qui s'étoit passé , s'enfuit avec un grand nombre de gens de guerre dans des montagnes fort rudes & de fort difficile accès, qu'on appelle les Andes.

CHAPITRE V.

Les Indiens défont plusieurs secours que le Gouverneur envoyoit à ses freres à Cusco.

ENTRE les autres choses que le Gouverneur Dom François Pizarre supplioit Sa Majesté de lui accorder , en récompense des services qu'il lui avoit rendus dans la conquête du Pérou , il lui demandoit particulièrement qu'il lui plût lui donner à perpétuité pour lui & pour ses descendans , vingt mille Indiens dans une Province nommée les Atabillos , avec tous les revenus , impôts , droits & juridictions , & de plus le titre de Marquis de la même Province. Sa Majesté lui accorda le titre de Marquis de la Province , comme il souhaitoit ; mais à l'égard des Indiens , il répondit que quand il seroit mieux informé de la nature & des qualités du pays , & des inconvéniens qui pourroient suivre de cette concession , il pouvoit s'assurer qu'il feroit en sa faveur tout ce qui se pourroit raisonnablement faire. L'Empereur lui-même dans la lettre qu'il écrivoit là-dessus à Pizarre , lui don-

noit le titre de Marquis , & ordonnoit en même temps qu'à l'avenir on le nommât ainsi : c'est pourquoi dans la suite de cette Histoire nous le désignerons ordinairement par ce titre. Le Marquis ayant donc appris le soulèvement des Indiens par eux-mêmes , ne croyant pourtant pas que ses affaires fussent dans un état si périlleux , commença à envoyer peu-à-peu quelque secours de monde à Fernand Pizarre à Cusco , tantôt dix , tantôt quinze hommes ensemble , selon que les circonstances & la commodité le lui pouvoient permettre. Les Indiens sachant cela , firent occuper les passages étroits & difficiles par plusieurs gens de guerre pour empêcher de passer ces secours que le Marquis envoyoit , si bien qu'en plusieurs occasions , ils les défirent & les tuerent tous , ce qu'ils n'auroient pas pû faire si aisément , & peut-être même ne l'auroient osé tenter , si au lieu de les envoyer ainsi séparément , on les eût envoyé tous ensemble. Etant allé visiter les Villes de Truxillo & de S. Michel , il envoya de là un nommé Diegue Pizarre avec soixante-dix Cavaliers pour ce secours. Mais les Indiens les tuerent tous dans un passage difficile qu'on nomme la montagne de Parcos , à

Cinquante lieues de Cusco : ils en firent de même à un de ses beaux-freres qui s'appelloit Gonzale de Tapia , qu'il envoya ensuite avec quatre-vingt Cavaliers. Ils défirent aussi le Capitaine Morgoveio , & le Capitaine Gaète avec les troupes qu'ils avoient pu rassembler. De tous ces différens partis il ne se sauva presque pas un seul homme , & ceux qui suivoient n'apprenoient rien de la défaite de ceux qui les avoient précédés , parceque les ennemis les laissoient engager dans quelque vallée étroite , & profonde : puis ils en faisoient occuper l'entrée & la sortie par un grand nombre d'Indiens , & du haut des montagnes ils faisoient rouler sur nos gens de grosses pierres & des pieces de rochers , de sorte qu'ils les faisoient ainsi périr misérablement , sans pouvoir combattre , & sans être presque jamais eux-mêmes obligés d'en venir aux mains. Ils firent donc périr de cette maniere plus de trois cens Cavaliers , & profiterent de leurs dépouilles , joyaux , armes & vêtemens de soie. Le Marquis voyant qu'aucun de ses secours ne réussissoit comme il auroit souhaité , & qu'il n'en avoit aucunes nouvelles , envoya encore François de Godoy , originaire de Caceres , avec

quarante-cinq Cavaliers: celui-ci rencontra deux de ceux qui avoient suivi Gaete, qui s'étoient sauvés: il apprit par eux ce qui se passoit, & cela l'obligea à retourner promptement sur ses pas: il eut bien de la peine à se sauver, parceque les Indiens avoient déjà occupé les passages par où il étoit entré; ils le suivirent plus de vingt lieues, le harcelant continuellement, tantôt par devant, tantôt par derriere, de sorte qu'il ne pouvoit marcher que la nuit: enfin pourtant il se rendit à la Ville de los Reyes. Dans le même tems il y arriva aussi le Capitaine Diegue d'Aguero avec quelques autres qui s'étoient sauvés à course de cheval, parceque les Indiens avoient voulu les exterminer dans leurs habitations. Le Marquis ayant appris qu'il y avoit un grand nombre d'Indiens en armes qui poursuivoient Diegue d'Aguero, envoya un nommé Pierre de Lerma avec près de quatre-vingt chevaux, & plusieurs Indiens amis, à la rencontre des troupes de l'Ynca, contre lesquels ils combattirent une bonne partie du jour, jusqu'à ce que les ennemis se retirèrent dans un lieu fort, parmi des rochers escarpés où les Espagnols les environnèrent de toutes parts. Ce jour-là le Ca-

pitaine Lerma y perdit les dents , & plusieurs autres Espagnols y furent blessés ; mais il n'y eut qu'un seul Cavalier tué. Les Indiens étoient si pressés , & si fort les uns sur les autres dans ces rochers où ils s'étoient retirés , qu'ils n'étoient nullement en état de combattre ; ainsi on peut dire que les Chrétiens auroient vrai-semblablement mis fin à la guerre ce jour-là , si le Marquis ne leur avoit envoyé ordre de se retirer. Quand les Indiens virent que leurs ennemis se retiroient , ils rendirent graces au Ciel de se voir échappés d'un si grand péril , & ils firent des oraisons & des sacrifices ; puis se retirant incontinent de-là , ils allerent se poster sur une haute montagne qui est près de la Ville de los Reyes , la riviere entre deux , combattant sans cesse contre les Espagnols. Le Chef de ces Indiens étoit un Seigneur nommé Tyzogopangui , & avec lui un frere de l'Ynca que le Marquis avoit envoyé avec Gaete. Tandis que les Indiens furent là près , faisant ainsi tous les jours la guerre à la Ville de los Reyes , il arriva souvent que plusieurs de ceux de la même Nation qui étoient au service des Espagnols , & qu'on appelle Yanaconas alloient le jour se join-

dre à leurs Compatriotes , & tiroient quelque solde , puis la nuit ils venoient souper & dormir chez leurs maîtres.

CHAPITRE VI.

Le Marquis envoie demander du secours en divers endroits. Le Capitaine Alvarado va pour le secourir.

LE Marquis , voyant les Indiens en si grand nombre autour de la Ville de los Reyes , crut qu'inafailliblement Fernand Pizarre , & tous les Espagnols de Cusco étoient morts , & que ce soulèvement étoit si général , que ceux du Chili auroient aussi exterminé Dom Diegue & les siens. Là-dessus afin que les Indiens ne s'imaginassent pas qu'ils retenoient leurs navires pour s'enfuir , afin aussi que les Espagnols ne se flattassent pas de l'espérance de s'en pouvoir servir pour se sauver par la mer , & qu'ainsi ils combattissent moins courageusement , il envoya tous ses Vaisseaux à Panama. En même temps il envoya aussi avertir le Viceroy de la Nouvelle Espagne , & tous les Gouverneurs des Indes , de l'état où il étoit , les priant de

lui envoyer du secours , & leur représenter le grand péril dans lequel il se trouvoit , dans des termes qui marquoient un peu moins de fermeté & de confiance qu'à son ordinaire. Il est vrai que ce ne fut pas de son propre mouvement qu'il se servit de semblables termes ; mais à la sollicitation , & par les persuasions de quelques personnes de peu de courage qui lui en donnerent le conseil. Il envoya aussi ordre à son Lieutenant à Truxillo d'abandonner la Ville , & de faire embarquer dans un navire qu'il lui envoyoit pour cela leurs femmes , leurs enfans & tous leurs effets , & les envoyer en sûreté dans la Province de Terre-Ferme ; mais que tous les hommes avec leurs armes & leurs chevaux marchassent à son secours. Il donna ces ordres , parcequ'il ne doutoit pas que les Indiens n'allassent aussi-tôt attaquer Truxillo , & qu'il ne se trouvoit point du tout en état de l'aller secourir ; qu'ainsi il valoit mieux qu'ils fussent tous réunis pour pouvoir plus aisément leur résister. Il ajoutoit à cela qu'il falloit néanmoins que leur venue fût secrète autant qu'il leur seroit possible , afin que les Indiens n'en sachant rien , se partageassent , & qu'une partie allât pour attaquer Tru-

xillo. Les habitans de cette Ville , suivant les ordres qu'ils avoient reçus , se préparoient à partir lorsque le Capitaine Alfonse d'Alvarado y arriva avec les troupes qu'il avoit menées pour la découverte du pays des Chachapoyas : car le Marquis lui avoit envoyé ordre d'abandonner cette conquête pour venir à son secours. Alvarado laissa une partie de ses troupes pour la défense de la Ville de Truxillo , & avec le reste il alla trouver le Marquis à los Reyes. En arrivant il fut fait Lieutenant Général du Gouverneur , à la place de Dom Pedro de Lerma qui l'avoit été jusqu'alors : ce qui causa le chagrin & la rebellion de ce dernier, dont on parlera dans la suite. Le Marquis, se voyant ainsi fortifié par un assez bon nombre de troupes , jugea à propos de pourvoir à ce qui paroissoit , le plus pressant , & d'envoyer du secours aux lieux qui se trouvoient le plus en péril , & qui sembloient par conséquent en avoir le plus grand besoin. Il dépêcha donc le Capitaine Alfonse d'Alvarado avec trois cens Espagnols tant Cavalerie , qu'Infanterie , qui pillèrent & saccagerent plusieurs endroits sans trouver beaucoup de résistance ; mais à quatre lieues de la Ville de Pachacama , ce Car

pitaine eut à soutenir un rude choc contre les Indiens, il les défit pourtant, & en tua plusieurs, puis il continua sa marche vers Cusco. Ils souffrirent beaucoup en passant une grande étendue de pays qui étoit désert, & il y eut plus de cinq cens de ses Indiens de service qui périrent par la soif: on dit que si les Cavaliers n'avoient couru çà & là pour chercher de l'eau & l'apporter à l'Infanterie, ils seroient presque tous morts de la même manière, tant ils étoient fatigués. En suivant sa route il fut joint dans la Province de Xauxa par Gomez de Tordoya qui étoit de Villeneuve de Barca; il avoit été envoyé après lui avec deux cens hommes Cavalerie & Infanterie. Alfonse d'Alvarado se trouvant donc alors avec cinq cens hommes, s'avança jusqu'au Pont de Lumichaca, où un grand nombre d'Indiens l'environnèrent de toutes parts: il les combattit, les vainquit, & en tua plusieurs; ils ne laisserent pourtant pas de continuer à le suivre en le harcelant toujours jusqu'au Pont d'Abancay, où il apprit la prison de Fernand & de Gonzale Pizarre, & tout ce qui étoit arrivé à Cusco. Cela lui fit prendre la résolution de ne passer pas outre jusqu'à ce qu'il eût reçu des

ordres plus précis de ce qu'il auroit à faire. Dom Diegue d'Almagro , ayant été informé de la venue d'Alfonse d'Alvarado , envoya au-devant de lui Diegue d'Alvarado avec sept ou huit Cavaliers , pour lui notifier sa commission & ses provisions pour la charge de Gouverneur. D'abord Alfonse d'Alvarado les prit ; puis les ayant regardées , il répondit qu'il falloit les faire notifier au Marquis , parcequ'à son égard il n'étoit pas partie compétente pour traiter de cette affaire. Comme Dom Diegue vit que ceux qu'il avoit envoyés ne retournoient point , craignant qu'Alfonse d'Alvarado ne les eût retenus , & ne s'avancât cependant par une autre route pour entrer dans Cusco , il y retourna à grande hâte , s'en étant déjà éloigné de trois lieues. Quinze jours après il en fit sortir ses troupes , & les fit marcher contre Alfonse d'Alvarado , parcequ'il avoit appris le mécontentement de Pierre de Lerma , & savoit qu'il étoit disposé à se jeter dans son parti avec plus de quatre-vingts hommes. Lorsque Dom Diegue fut arrivé près d'Alfonse d'Alvarado , ses coureurs prirent dans une embuscade qu'ils dresserent , Pierre Alvarez Holguin , qui alloit devant à la dé-

couverte. Alfonse d'Alvarado l'ayant appris, voulut faire arrêter Pierre de Lerma, parcequ'il le soupçonnoit fort; mais il apprit qu'il s'en étoit fui cette même nuit, emportant avec lui les signatures de tous ceux qui étoient de son complot. Après cela Dom Diegue s'approcha pendant la nuit du pont, parcequ'il fut que Gomez de Tordoya, & un fils du Colonel Villalva l'attendoient: il envoya aussi une grande partie de ses troupes à un gué, où il apprit que ceux qui étoient de la conspiration de Pierre de Lerma, avoient la garde: en effet ceux-ci reçurent ses gens comme amis, & les encouragerent même à passer sans crainte. On fut que quelques-uns de ces conjurés étoient entrés dans ce parti avec tant d'empressement & de chaleur, qu'ayant la garde cette nuit là, ils attaquèrent plus de cinquante lances d'Alfonse d'Alvarado, & les firent tomber dans la riviere. Puis quand ce Général voulut attaquer les ennemis, ceux qui étoient de la conspiration, l'abandonnerent, & plusieurs autres gens de son armée ne trouvant pas leurs lances, ne vinrent pas non plus à temps: ainsi Dom Diegue les défit fort aisément sans qu'il y eût au-

cun Espagnol de tué : Rodrigue Orgognos eut seulement les dents rompues d'un coup de pierre. Après la prise d'Alfonse d'Alvarado , on pillà son camp , puis on retourna à Cusco , en faisant plusieurs mauvais traitemens aux vaincus. Aussi cette victoire rendit les partisans d'Almagro si fiers & si orgueilleux , qu'ils disoient hautement que les Pizarres n'avoient plus que faire au Pérou , & que le Marquis & ses freres n'avoient qu'à s'en aller gouverner les Manglars sous la Ligne Equinoxiale.

CHAPITRE VII.

Le Marquis s'avance pour aller au secours de ses freres à Cusco : mais ayant su la prise d'Alfonse d'Alvarado , il retourne à los Reyes.

Les victoires qu'Alfonse d'Alvarado avoit remportées sur les Indiens tant à Pachacama qu'à Lumichaca sur la route de Cusco , avoient obligé l'Ynca & Tizogopangui à se retirer d'auprès de la Ville de los Reyes qu'ils tenoient comme assiégée. Le Marquis se voyant donc libre , & avec un assez bon nombre de

troupes , partit pour aller à Cusco au secours de ses freres , emmenant avec lui plus de sept cens hommes , tant Cavalerie qu'Infanterie. Il comptoit de les aller secourir contre les Indiens : car il ne savoit encore rien du retour de Dom Diegue d'Almagro , ni de tout ce qui étoit arrivé en conséquence. La plûpart des troupes qu'avoit le Marquis , lui avoient été envoyées par Dom Alphonse de Fuenmayor Archevêque & Président de l'Isle de Saint Domingue , avec Dom Diegue de Fuenmayor son frere ; outre cela le Licencié Gaspar d'Espinosa en avoit aussi tiré une partie de Panama , & un nommé Diegue d'Agala que le Marquis avoit envoyé à Nicaragua , en étoit aussi de retour avec quelque secours. Le Marquis étant en marche avec son armée , & suivant la route de la plaine , comme il fut arrivé dans la Province de Nasca à vingt-cinq lieues de los Reyes , il apprit la nouvelle du retour de Dom Diegue , & de tout ce qui s'étoit passé depuis : il en fut extrêmement touché , comme la chose le méritoit ; & considérant que ses troupes étoient disposées & préparées à combattre non contre des Espagnols , mais contre des Indiens ,

diens , il jugea à propos de retourner à los Reyes pour y prendre de nouvelles mesures. Il y retourna donc en effet , & envoya cependant le Licencié Espinosa , pour tâcher de trouver quelque moyen d'accommodement entre Dom Diegue & lui. Espinosa étoit chargé de représenter à Almagro , que si Sa Majesté savoit ce qui se passoit entr'eux , & qu'elle vînt à apprendre l'état où leurs démêlés réduisoient les choses , sans doute qu'elle les rappelleroit l'un & l'autre , & enverroit quelqu'autre à leur place qui jouiroit du fruit de leurs travaux : que si Dom Diegue ne vouloit pas écouter ses remontrances , ni entendre à un accommodement , qu'au moins il mît en liberté les freres du Marquis , & demeurât à Cusco sans rien entreprendre davantage , jusqu'à ce qu'on eût pû consulter Sa Majesté , & recevoir ses ordres pour déterminer & fixer les bornes de leurs Gouvernemens , afin qu'il n'y eût plus aucun sujet de démêlé , ni de division entr'eux. Le Licencié Espinosa partit donc avec ces ordres ; mais il ne put jamais trouver aucun moyen d'accommodement , & il mourut sans avoir rien pû conclure dans cette affaire. Dom Diegue

descendit avec ses troupes dans la plaine ; laissant pour son Lieutenant à Cusco le Capitaine Gabriel de Roias : il y laissa aussi à sa garde & en sa disposition Gonzalè Pizarre, & Alfonse d'Alvarado prisonniers ; mais il emmena avec lui Fernand Pizarre : ainsi il continua sa marche jusqu'à la Province de Chincha, qui n'est qu'à vingt lieues de los Reyes : il établit aussi-là une Colonie dans un lieu qui sans difficulté étoit dans l'étendue du Gouvernement du Marquis.

CHAPITRE VIII.

Le Marquis leve de nouvelles troupes & se fortifie. Alfonse d'Alvarado & Gonzalè Pizarre se sauvent de prison. Ce qui leur arrive.

LE Marquis ne fut pas plutôt de retour à la Ville de los Reyes, qu'il fit battre le tambour pour faire de nouvelles levées, & grossir ses troupes, disant ouvertement que c'étoit pour se défendre de Dom Diègue qui venoit, disoit-il, pour usurper son Gouvernement. Dans peu de jours il rassembla plus de sept cens hommes tant Cavale-

tie qu'Infanterie , parmi lesquels il y avoit plusieurs Arquebusiers , parcequ'un Capitaine nommé Pedro de Bergara , à qui nous avons dit ci-devant qu'avoit été commise la découverte des Bracamoros , étoit venu avec Diegue de Fuenmayor , & avoit apporté de Flandres , dont il étoit originaire , un grand nombre d'Arquebuses , avec toutes les munitions nécessaires : car jusques-là on n'en avoit pas eu assez au Pérou pour former des Compagnies entieres d'Arquebusiers , & en faire ainsi des troupes réglées. Le Marquis en fit alors deux Compagnies , & nomma pour Capitaine de l'une ce même Bergara , donnant le Commandement de l'autre à Nugno de Castro : il nomma aussi pour Capitaine de Piquiers Diego d'Urbina , neveu du Mestre de Camp Jean d'Urbina , & pour Capitaine de Cavalerie Diegue de Roias , Peranzures , & Alfonse de Mercadillo , pour Mestre de Camp Pedro de Valdivia , & pour Sergent Major Antoine de Vilalva , fils du Colonel Vilalva. Dans ce temps-là Gonzale Pizarre & Alfonse d'Alvaredo , qui , comme on l'a remarqué , étoient demeurés prisonniers à Cusco se sauverent de prison , & vinrent trouver le Marquis avec plus

de soixante & dix hommes, emmenant avec eux prisonnier Gabriel de Roias, Lieutenant de Dom Diegue. Leur venue fut très agréable au Marquis, tant parcequ'il étoit fort aise de les voir hors de péril, que parceque cela servit beaucoup à encourager ses troupes. Il fit Gonzale Pizarre son Lieutenant Général, & Alfonse d'Alvarado Mestre de Camp Général de toute sa Cavalerie. Quand Dom Diegue apprit que ses prisonniers s'étoient sauvés, & qu'il fut les grandes forces que le Marquis avoit, il résolut de tenter s'il y auroit quelque moyen d'en venir à un accommodement avec lui ; il lui envoya donc Alfonse Henriquez, Fator Diego Nugnez de Mercado, & le Trésorier Jean de Gusman, pour lui proposer une entrevue, afin qu'ils y pussent régler leurs affaires. Après plusieurs négociations, le Marquis remit par un compromis tous ses intérêts entre les mains de Frere François de Bovadilla, Provincial de l'Ordre des Moines de la Mercy en ce pays-là. Dom Diegue de son côté fit aussi la même chose : ainsi Frere François, en vertu des ses pouvoirs, prononça son jugement & donna un reglement entr'eux, par une sentence dans les formes. Il or-

Donnoit que préalablement , & avant toutes choses , Fernand Pizarre feroit remis en liberté : ensuite que Cusco feroit remis entre les mains & en la puissance du Marquis comme il étoit auparavant : qu'on sépareroit les armées de part & d'autre , envoyant les Compagnies dans l'état où elles se trouvoient pour découvrir le pays de divers côtés : qu'on donneroit connoissance du tout à Sa Majesté , afin qu'elle en ordonnât ce qu'elle jugeroit à propos & convenable pour son service. Après cela il menagea une entrevue du Marquis & de Dom Diegue , afin qu'ils pussent conferer ensemble de leurs affaires. Il fut donc arrêté qu'ils se verroient dans un village nommé Mala , qui étoit entre les deux armées , & qu'ils seroient accompagnés chacun de douze Cavaliers. Ils partirent chacun de son côté pour cette entrevue ; mais Gonzale Pizarre ne se fiant pas sur la trêve ni sur la parole de Dom Diegue , partit aussi-tôt après avec toutes les troupes , & s'alla poster secrètement assez près du village de Mala , donnant ordre au Capitaine Castro , avec quarante Arquebusiers , de se mettre en embuscade dans des roseaux qui étoient sur le chemin par où devoit passer Dom Diegue

afin que s'il étoit accompagné d'un plus grand nombre de gens de guerre que ne portoit leur convention , il fit faire une décharge par laquelle Gonzale fût averti , & pût y accourir promptement & arriver à temps.

CHAPITRE IX.

Les deux Gouverneurs se voyent. Fernand Pizarre est mis en liberté.

DOM Diegue en partant de Chincha pour aller à Mala avec ses douze Cavaliers , donna ordre à Rodrigue Orgognos , qui étoit son Lieutenant Général , d'être toujours bien sur ses gardes , & de tenir ses troupes toutes prêtes , afin que si le Marquis menoit avec lui un plus grand nombre de gens que ne portoit leur convention , il accourût incontinent , & fit le même traitement à Fernand Pizare qu'il verroit qu'on lui feroit à lui. En s'abordant le Marquis & Dom Diegue s'embrassèrent fort affectueusement , & après quelques discours qui ne regardoient pas leur affaire principale , un Cavalier de ceux du

Marquis s'approcha de Dom Diegue , & lui dit à l'oreille : *Monsieur , vous ferez fort bien de vous retirer , je vous en avertis comme votre serviteur.* Il parloit ainsi parce qu'il avoit connoissance de la venue de Gonzale Pizarre. Là - dessus Dom Diegue donna ordre qu'on lui amenât promptement son cheval : quelques Cavaliers voyant qu'il se vouloit retirer , voulurent persuader au Marquis de le faire arrêter , puisqu'il le pouvoit aisément par le moyen des Arquebusiers que Nugno de Castro tenoit en embuscade. Le Marquis ne le voulut jamais permettre , parcequ'ayant donné sa parole , il la vouloit tenir exactement ; il ne pouvoit même se persuader que Dom Diegue se voulût retirer sans avoir premierement conclu quelque chose sur ce qui avoit fait le sujet de leur entrevûe. Cependant Almagro s'en allant & ayant vu l'embuscade , regarda l'avis qu'on lui avoit donné comme une vérité indubitable , & étant arrivé dans son camp il se plaignit du Marquis comme s'il l'eût voulu en effet faire arrêter prisonnier , sans vouloir en aucune maniere écouter les raisons par lesquelles le Marquis se justifioit. Depuis cela , par le moyen & par l'intercession de

Diegue d'Alvarado , Almagro mit en liberté Fernand Pizarre sous certaines conditions dont ils convinrent, qui furent, que le Marquis lui fourniroit un navire & un Port sûr pour envoyer des dépêches en Espagne & en recevoir, & que cependant en attendant les ordres de Sa Majesté, ils vivroient en paix, & n'entreprendroient rien l'un contre l'autre. Rodrigue Orgognos s'opposoit fort à la délivrance de Fernand Pizarre, parcequ'il avoit été témoin des mauvais traitemens qu'on lui avoit faits dans la prison, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne cherchât à s'en vanger quand il seroit une fois en liberté: ainsi son avis étoit qu'on lui fît couper le cou. Néanmoins l'avis de Diegue d'Alvarado fut suivi préférablement à l'autre, sur la confiance qu'on eut dans le traité qu'il avoit négocié. Fernand Pizarre fut donc mis en liberté, & Dom Diegue l'envoya au Marquis, le faisant accompagner par son propre fils, & par quelques autres Cavaliers & Gentilshommes. Cependant à peine étoit-il parti, que Dom Diegue se repentit de ce qu'il venoit de faire, & on croit qu'il l'auroit fait ramener en prison, si Pizarre ne s'étoit si fort pressé de sortir de son pouvoir, qu'il

qu'il fit en très peu de tems la plus grande partie du chemin qu'il avoit à faire , marchant avec une extrême diligence jusques à ce qu'il se crût tout-à-fait en sûreté , par la rencontre de plusieurs des principaux Officiers du Marquis , qui venoient au-devant de lui pour le recevoir.

CHAPITRE X.

*Le Marquis marche contre Dom Diegue ,
qui se retire à Cusco.*

DES lors qu'on fit l'accord dont on vient de parler dans le Chapitre précédent, & que Fernand Pizarre fût mis en liberté , le Marquis avoit reçu par Pierre Anzures des ordres provisionnels de la part de Sa Majesté , qui portoient , que les deux Gouverneurs demeureroient chacun dans le pays qu'ils auroient découvert & conquis , & où il auroit fait des établissemens dans le temps que ce reglement provisionnel leur seroit notifié , sans qu'aucun d'eux pût rien entreprendre dans les limites du Gouvernement de l'autre , jusques à ce que Sa Majesté eût réglé la chose au

fond, & ordonné là dessus ce qu'elle jugeroit conforme à la justice. Après que le Marquis vit son frere hors des mains & du pouvoir de Dom Diegue, il lui envoya notifier ce Reglement provisionel, le priant de se retirer, selon les ordres de Sa Majesté, hors du pays qu'il avoit decouvert, & où il avoit fait des établissemens. Dom Diegue répondit qu'il étoit prêt d'obéir aux ordres de l'Empereur, & de se tenir exactement dans les termès du reglement qu'il leur avoit envoyé, qui étoient, que chacun demeurât en possession du pays, & des établissemens dans lesquels ils se trouveroient; & selon la forme & maniere dont ils seroient au tems que ce reglement leur seroit notifié, & qu'ainsi conformement à cela, il demandoit au Marquis de le laisser en repos, & dans la paisible jouissance de ce qu'il possédoit alors, jusques à ce qu'il eût plu à Sa Majesté d'en ordonner autrement, protestant d'obéir exactement & pleinement de son côté à tout ce qui leur seroit ordonné de sa part dans la suite. Le Marquis repliqua qu'il avoit le premier occupé la Ville de Cusco, & le pays des environs, que c'étoit lui qui en avoit fait la découverte, & y avoit fait des établis-

semens , & que Dom Diegue l'en avoit dépossédé par force & par violence : qu'ainsi conformément aux ordres de Sa Majesté , il eût à en sortir , sinon qu'il lui déclareroit qu'il l'en chasseroit par force , puisque tous les accords & conventions qu'il avoient fait ensemble , étoient finis & abrogés par ce nouveau reglement de Sa Majesté. Dom Diegue n'en voulant rien faire , le Marquis marcha contre lui avec toutes ses forces. Almagre se retira du côté de Cusco , & se fortifia sur une haute montagne , nommée la montagne de Guavtara , rompant tous les passages du chemin par où on pouvoit aller à lui , qui étoit déjà fort difficile de lui même. Fernand Pizarre le suivoit avec quelques troupes , & une nuit il trouva moyen de monter sur la montagne par un chemin secret , & avec ses Arquebusiers il força les passages , & s'en rendit maître , si bien que Dom Diegue fut obligé de fuir ; & comme il étoit malade , il prit les devans , laissant Rodrigue Orgognos à l'arriere garde , pour se retirer en ordre. Celui-ci ayant su de deux Cavaliers du Marquis , qu'il avoit pris une nuit , que les ennemis le suivoient en queue , hâta sa marche : la

plûpart des gens de son armée disoient qu'il falloit tourner tête pour aller attaquer ceux qui les poursuivoient, parcequ'on savoit par expérience que ceux qui de la plaine passioient sur la montagne, étoient attaqués les premiers jours de maux de cœur & de vomissemens, à peu près comme on l'est sur la mer lorsqu'on n'y est pas accoutumé. Rodrigue Orgognos ne le voulut pas faire, pour n'aller pas contre les ordres de son Gouverneur : cependant on croit que cela lui auroit réussi, s'il l'eût fait, parcequ'effectivement les gens du Marquis étoient fort incommodés de ce mal qu'on vient de dire, & souffroient aussi beaucoup par les neiges où il leur falloit passer, ce qui lui fit prendre la résolution de retourner avec son armée dans la plaine. Dom Diegue s'en alla à Cusco, faisant par-tout rompre les ponts après lui, parcequ'il croyoit que les ennemis le suivoient. Il demeura à Cusco plus de deux mois, levant du monde, assemblant les munitions, préparant des armes d'argent & de cuivre, faisant fonder de l'artillerie, & en un mot ne négligeant rien pour faire tous les préparatifs qu'il jugeoit nécessaires.

CHAPITRE XI.

Fernand Pizarre va à Cusco avec son armée. La bataille des Salines se donne. Dom Diegue d'Almagro est pris prisonnier.

LE Marquis étant ainsi de retour dans la plaine avec son armée, on délibéra sur ce qu'il y avoit à faire, & les avis furent différens; mais enfin on conclut que Fernand Pizarre, que le Gouverneur avoit fait son Lieutenant Général, marcheroit avec l'armée du côté de Cusco, & qu'il meneroit avec lui Gonzale Pizarre son frere, pour commander sous lui. On publia qu'on s'avançoit ainsi vers Cusco avec l'armée, pour faire rendre justice à plusieurs habitans de cette Ville qui s'étoient plaints au Gouverneur, que Dom Diegue d'Almagro retenoit par force & par violence leurs biens, occupoit leurs maisons, & s'étoit absolument rendu maître contre tout droit, & de leurs Indiens, & généralement de tout ce qui leur appartenoit dans la Ville de Cusco. Les troupes partirent donc pour y aller,

& cependant le Marquis retourna à la ville de los Reyes. Quand Fernand Pizarre fut arrivé près de Cusco, le soir tous ses Capitaines vouloient qu'on descendit dans la plaine, pour y passer la nuit, mais il s'y opposa absolument, & voulut camper sur la montagne. Le lendemain dès qu'il fut jour, on vit Rodrigue Orgognos avec toute l'armée de Dom Diegue qu'il commandoit, rangée en bataille, François de Chaves, Jean Tello, & Vincent de Guevara, commandoient la Cavalerie; & du côté de la montagne, il y avoit quelques Espagnols, avec un grand nombre d'Indiens armés, pour se servir d'eux dans le combat. Cependant on avoit fait mettre prisonniers dans la citadelle de Cusco, tous les amis & serviteurs du Marquis, qui se trouverent dans la Ville: ils étoient en si grand nombre, & les lieux où on les avoit enfermés, si étroits, qu'il y en eut quelques-uns qui furent étouffés. Le jour suivant, après avoir oui la Messe, Gonzale Pizarre & ses gens descendirent dans la plaine, & s'étant rangés en bon ordre, ils s'avancerent du côté de la Ville, à dessein de se poster sur une hauteur qui commandoit à la citadelle. Ils croyoient que Dom Diegue, voyant

leurs forces & le nombre de leurs troupes , n'oseroit entreprendre de les combattre : & ils souhaitoient extrêmement de n'être point obligés à en venir à une bataille , pour épargner le sang & la perte de plusieurs Chrétiens qui auroient dû être unis pour leurs intérêts communs , plutôt que de travailler à se détruire les uns les autres. Rodrigue Orgognos , qui occupoit avec toutes ses troupes & son artillerie , tout le grand chemin , avoit d'autres pensées , & il avoit occupé ce poste , parcequ'il croyoit que les ennemis ne pourroient entrer dans Cusco par un autre côté , à cause d'un marais bourbeux qui y étoit , & qu'ainsi il faudroit nécessairement en venir à un combat. Fernand Pizarre n'eut pas plutôt découvert l'ennemi , qu'il donna ordre au Capitaine Mercadillo de s'avancer avec sa Calvalerie dans un lieu propre , tant pour combattre les Indiens , s'ils venoient pour l'attaquer , que pour donner du secours dans les endroits où il seroit nécessaire pendant le combat. Avant que ce choc commençât , les Indiens qui étoient dans les deux partis , escarmoucherent les uns contre les autres. La Cavalerie de Pizarre tenta le passage par le marais , & cependant les

Arquebusiers s'avancant promptement ; passèrent devant elle , & firent une décharge sur un Escadron des ennemis qui le fit reculer ; ce que Pierre de Valdivia Mestre de Camp du Marquis , ayant vû , il assura les siens de la victoire. Ceux de Dom Diegue firent une décharge d'une piece d'artillerie , qui emporta cinq hommes des gens du Marquis. Quand Fernand Pizarre , & ses troupes eurent une fois passé le marais , & un ruisseau qui étoit là près , ils marcherent en bon ordre contre les ennemis ; car il avoit marqué fort exactement à chaque Capitaine , ce qu'il auroit à faire en commençant le combat , & il avoit encouragé autant qu'il avoit pû tous les Soldats. Remarquant que les Piquiers de Dom Diegue tenoient leurs piques hautes , il donna ordre à ses Arquebusiers de tirer aussi un peu haut , si bien qu'en deux décharges ils couperent plus de cinquante piques. Rodrigue Orgognos voyant cela , commanda à ses Capitaines de commencer le combat , & de charger les ennemis. Voyant qu'ils tardoient , il s'avança lui-même avec le corps de bataille , & attaqua du côté où il voyoit Fernand Pizarre , qu'on pouvoit fort aisément reconnoître à la

tête de ses Escadrons. Orgognos en s'avancant s'écria à haute voix : O ! Dieu tout puissant, me suive qui voudra, je vais faire mon devoir, & chercher la mort. Gonzale Pizarre & Alfonse d'Alvarado voyant qu'Orgognos leur montrait le flanc, attaquèrent vigoureusement les ennemis, & en mirent plus de cinquante sur le carreau. Rodrigue Orgognos fut blessé d'un coup d'arquebuse à la tête, la balle ayant percé son casque : nonobstant sa blessure, il tua deux hommes avec sa lance, & donna un coup d'épée dans la bouche à un valet de Fernand Pizarre, qu'il prenoit pour son maître, parcequ'il étoit fort bien vêtu. Le combat fut rude, les troupes se mêlèrent, & combattirent vigoureusement de part & d'autre : mais enfin les gens du Marquis firent tourner le dos à ceux de Dom Diegue, & en tuerent & blessèrent plusieurs. Almagre voyant ses gens fuir de dessus une hauteur où il s'étoit retiré, sans aller au combat, parcequ'il étoit malade, s'écria : Seigneur, je croyois que nous fussions venus pour combattre en braves gens, non pour fuir. Deux Cavaliers tenant Rodrigue Orgognos prisonnier, il en vint un troisième qui en avoit reçu

quelque outrage , qui lui fit sauter la tête : il y en eut encore quelques uns de ceux qui s'étoient rendus , qui furent tués , sans que Fernand Pizarre ni ses Officiers le pussent empêcher , quelque soin qu'ils prissent pour cela. Les Soldats d'Alfonse d'Alvarado , honteux & chagrins de leur déroute au pont d'Avancay , cherchoient à s'en venger autant qu'ils pouvoient , jusques - là que le Capitaine Ruydiaz emmenant un prisonnier en croupe , il vint un Cavalier qui le tua derrière lui d'un coup de lance. Don Diegue voyant ses gens en fuite , & la bataille perdue , s'enfuit aussi lui-même dans la Citadelle de Cusco , où Alfonse d'Alvarado , & Gonzale Pizarre qui le poursuivoient , le prirent prisonnier. Les Indiens voyant le combat fini parmi les Chrétiens , cessèrent aussi de leur côté , & se mirent les uns & les autres à dépouiller les morts , parmi lesquels ils en dépouillerent aussi plusieurs qui étoient encore vivans , mais hors d'état de se défendre , à cause de leurs blessures. Comme les vainqueurs étoient occupés à poursuivre leur victoire , il étoit facile à ces Indiens de faire ce qu'il leur plaisoit , sans que personne les en empêchât , si bien qu'ils dépouillerent

généralement tous ceux qu'ils trouverent sur le champ de bataille. Les Espagnols vainqueurs & vaincus , se trouvant en général affoiblis par ce combat , couroient risque d'être facilement défaits , si les Indiens avoient eu le courage de les attaquer comme ils l'avoient résolu. Cette bataille fut donnée le vingt-sixième jour d'Avril de l'an mil cinq cents trente-huit.

C H A P I T R E X I I.

Ce qui se passa après la bataille des Salines.

Fernand Pizarre va en Espagne.

AP R È S cette victoire, Fernand Pizarre fit tout ce qu'il pût pour gagner les bonnes grâces des Capitaines de Dom Diegue , qui s'étoient sauvés du combat , & les attirer à son parti : n'en pouvant venir à bout , il en chassa plusieurs hors de Cusco. Puis voyant qu'il ne lui étoit pas possible de contenter tous ceux qui l'avoient servi , parceque chacun faisoit si fort valoir ses services , qu'à peine le Gouvernement leur eût paru une récompense suffisante , cela lui fit prendre la résolution de séparer l'armée , & d'envoyer les troupes de divers côtés ,

pour faire de nouvelles découvertes dans des lieux dont on avoit déjà quelque connoissance. Il faisoit par ce moyen deux choses qui lui étoient avantageuses , l'une qu'il recompensoit ses amis , l'autre qu'il éloignoit ses ennemis. Ainsi il envoya le Capitaine Pierre de Candie avec trois cens hommes , tant des siens que de ceux de Dom Diegue , à la conquête d'un pays où le bruit commun étoit qu'il y avoit de fort grandes richesses. Pierre de Candie n'ayant pû entrer dans ce pays , par le côté qu'il avoit pris , à cause de la difficulté des chemins , il retourna vers Collao avec toutes ses troupes presque mutinées : parcequ'un nommé Mesa qui avoit été Commissaire de l'Artillerie du Marquis , avoit dit qu'il passeroit par le Collao , quelque chagrin que cela pût faire à Fernand Pizarre. Il l'entreprit donc en effet sur la confiance de la faveur que lui portoient les gens de Dom Diegue , qui étoient de cette expedition , & dont les chagrins n'étoient point encore entièrement dissipés , ni l'union telle qu'on l'auroit du souhaiter entr'eux & ceux qui avoient été du parti opposé. Là-dessus Pierre de Candie fit arrêter prisonnier ce Mesa , & l'envoya avec les

informations, & les preuves qui étoient contre lui, à Fernand Pizarre. Cela joint à quelques autres conspirations qui se firent en divers lieux, à dessein de tirer Dom Diegue hors de prison, & le rendre maître de la ville de Cusco, fit juger à Pizarre que le pays ne seroit jamais bien en repos, tandis qu'Almagre seroit vivant. Il crut donc qu'il étoit absolument nécessaire de le faire mourir, & qu'on pourroit aisément faire connoître à tout le monde la justice de sa mort, en faisant voir qu'il étoit coupable de tous les désordres passés, puisqu'il en avoit été la première & la principale cause, ayant le premier commencé la guerre, fait plusieurs actes d'hostilité, occupé de son autorité privée la ville de Cusco, fait mourir plusieurs personnes de ceux qui s'étoient opposés à ses injustes entreprises, & enfin marché avec son armée enseignes déployées dans la Province de Chincha, qui étoit sans contestation du Gouvernement du Marquis : pour toutes ces raisons, il le condamna donc à la mort. Dom Diegue entendant prononcer sa sentence, il dit, & fit tout ce qu'il put pour émouvoir la compassion de Fernand Pizarre, afin qu'on lui sauvât la vie : » Il lui repre- »

» sentoît que lui & son frere lui étoient
» en quelque sorte redevables de toute
» la grandeur & de l'élévation dans
» laquelle ils se trouvoient alors, puis-
» qu'il étoit celui qui avoit le plus four-
» ni à la dépense nécessaire pour la dé-
» couverte du Pérou, dont ils étoient
» maintenant les maîtres : il le faisoit sou-
» venir aussi, que lorsqu'il étoit lui-mê-
» me son prisonnier, il l'avoit remis gra-
» tuitement en liberté, sans vouloir lui-
» vre le conseil & les sollicitations de ses
» Capitaines, qui lui conseilloient de le
» faire mourir. Il ajoûtoit que si Pizarre
» avoit reçu quelques mauvais traite-
» mens dans la prison, ce n'avoit été ni
» par son ordre, ni de sa connoissance ;
» qu'enfin il considérât son âge fort avan-
» cé, qui bientôt le conduiroit au tom-
» beau, sans qu'on abrégât ses jours par
» une mort flétrissante, en le condamnant
» au supplice. Fernand Pizarre lui répon-
» dit, que ce n'étoient pas là des discours
» & des sentimens de son grand cœur :
» qu'il devoit revenir à lui-même, &
» faire paroître plus de fermeté, & que
» puisque sa mort étoit arrêtée, & qu'il
» ne la pouvoit éviter, il falloit qu'il se
» soumît humblement à la volonté de
» Dieu, & qu'il mourût avec constance,

« comme doit faire un bon Chrétien ,
 « & un Gentilhomme de cœur & d'hon-
 » neur. Dom Diegue lui répliqua , qu'il
 » ne devoit pas être surpris de le voir
 » craindre la mort , étant homme & pé-
 » cheur , puisque Jesus-Christ lui-même
 » l'avoit crain. « Enfin Fernand Pizarre
 en exécution de sa Sentence , lui fit cou-
 per la tête. Aussi-tôt après il partit pour
 se rendre au Collao ; il fit punir Mesa
 qui avoit été auteur des mouvemens
 féditieux dont on a parlé : puis il envoya
 le Capitaines Pedro Angurez , avec les
 trois cens hommes , pour passer au pays
 où il avoit voulu les envoyer d'abord
 avec le Capitaine Candie ; ils prirent un
 chemin où ils penserent tous mourir de
 faim , dans les boues , & les endroits
 difficiles & marécageux où il leur fal-
 loit passer. Cependant lui-même demeu-
 ra dans le Collao , pour y faire des com-
 quêtes : c'est un pays plein & uni , où il
 y a plusieurs mines d'or : mais comme
 il y fait froid , on n'y recueille point de
 Maiz. Les Indiens qui y habitent , man-
 gent des racines , qu'ils nomment Papas ,
 qui sont à-peu-près de la forme & du
 goût des truffes. Il y a en ce pays-là une
 très grande quantité de ces brebis , dont
 nous avons parlé & fait la description.

Puis sur la nouvelle que Fernand Pizarre eut, que le Marquis son frere étoit venu à Cusco, il y retourna pour le voir, laissant en sa place, pour continuer ses conquêtes, Gonzale Pizarre. Celui-ci s'avança jusqu'à la Province des Charcas, où il fut attaqué par plusieurs Indiens armés, qui l'enfermerent de toutes parts, & le mirent en grand péril; son frere Fernand Pizarre fut obligé de partir de Cusco, avec plusieurs Cavaliers, pour l'aller secourir; & afin que ce secours fit une plus grande diligence, & marchât sans aucun retardement, le Marquis feignit de vouloir y aller en personne, & s'avança effectivement jusqu'à deux ou trois journées de la Ville. Fernand Pizarre étant arrivé au lieu où étoit Gonzale, il trouva qu'il s'étoit déjà tiré d'affaire par lui-même, & qu'il avoit défait & chassé ses ennemis. Ils continuèrent ensemble leurs conquêtes en ce pays-là, où ils eurent plusieurs rencontres avec les Indiens, jusqu'à ce qu'enfin ils prirent leur chef, nommé Tizo: après quoi ils retournerent à Cusco, où ils furent fort bien reçus par le Marquis, qui donna de quoi subsister & vivre à leur aise dans le pays, à tous ceux qu'il put: il en envoya quelques autres pour
faire

faire des conquêtes avec les Capitaines Vergara & Porcel , & il envoya aussi d'un autre côté les Capitaines Alfonse Mercadillo , & Jean Perez de Guevara. Enfin, il envoya le Mestre de Camp Pedro de Valdivia , au pays de Chili , où Dom Diegue d'Almagre avoit déjà été auparavant. Après que tout cela fut fait , & qu'on eut rétabli le repos & la tranquillité dans le pays , & dispersé les Espagnols en divers endroits , Fernand Pizarre partit pour l'Espagne , afin d'aller rendre compte à Sa Majesté de tout ce qui s'étoit passé. Il y avoit plusieurs personnes qui ne lui conseilloyent pas d'y aller , parcequ'il ne savoit point comment on y auroit pris la mort de Dom Diegue. Avant son départ , il conseilla au Marquis son frere , de ne se point fier à aucun de ceux qui avoient été au service d'Almagre , qu'on appelloit ordinairement ceux du Chili , & de ne point permettre qu'ils se joignissent plusieurs ensemble , se pouvant assurer , qu'à peine feroient ils sept ou huit , qu'ils ne fissent quelque complot contre sa vie.

CHAPITRE XIII.

Le Capitaine Valdivia va au Chili. Ce qui lui arrive dans ce voyage. Son retour.

PEDRO de Valdivia étant arrivé au Chili avec ses gens, les Indiens le reçurent fort paisiblement : mais c'étoit par artifice & par ruse, afin de pouvoir commodément recueillir leurs bleds & leurs semences, car c'en étoit le temps. En effet, ils n'eurent pas plutôt achevé leur recolte, que tout le pays se souleva : ils attaquèrent des Espagnols qui s'étoient éloignés du lieu de leur habitation, & en tuerent quatorze. Valdivia partit pour aller au secours de ses gens : mais comme il étoit en marche, il y en eut à qui cette expédition ne plaisoit pas, qui voulurent se soulever contre lui : ce qui étant venu à sa connoissance, il en fit pendre quelques-uns, & en particulier le Capitaine Pedro Sancho de Hofz, qui l'avoit accompagné dans ce voyage presque comme son égal. Pendant qu'il étoit en campagne, plus de sept mille Indiens vinrent d'un autre côté attaquer la Ville. Les Espagnols

qui étoient demeurés dedans en petit nombre , se trouverent fort embarrassés , aussi-bien les Capitaines François de Villagran , & Alfonse de Monry , que les Soldats : ils n'avoient que trente Cavaliers qui sortirent , & combattirent vigoureusement contre les Archers Indiens , depuis le matin jusques à la nuit qui fit cesser le combat , tous étant fort fatigués & plusieurs blessés. Les Indiens se retirèrent , parcequ'ils avoient ce jour-là fait une perte fort considérable , ayant eu un grand nombre de leurs gens tués & blessés. Depuis , la guerre continua plus de huit années consécutives , & sans aucun relâche : néanmoins Valdivia & ses gens résisterent vigoureusement pendant tout ce temps-là , sans vouloir abandonner le pays. Il obligeoit ses Soldats à cultiver & ensemençer la terre , afin d'avoir de quoi se nourrir : car il ne pouvoit se servir des Indiens pour cela. Il se soutint de cette manière jusques à ce qu'il retourna au Pérou , dans le temps que le Licencié de la Gasca levait des troupes contre Gonzale Pizarre , en quoi il l'aida , & lui rendit service , comme on le dira dans la suite.



LIVRE QUATRIEME;

Où il est parlé du voyage que Gonzale Pizarre fit pour la découverte de la Province de la Canela, & de la mort du Marquis.

CHAPITRE PREMIER.

Gonzale Pizarre fait ses préparatifs pour le voyage de la Canela.

APRÈS ce qu'on vient de réciter dans le Livre précédent, on apprend au Pérou, que du côté de Quito, tirant vers l'Orient, on avoit découvert un nouveau pays fort riche, & où il croissoit une grande quantité de Canelle, c'est pourquoi on le nomme ordinairement la Cinela ou pays de la Canelle. Le Marquis résolut d'y envoyer Gonzale Pizarre, son frere, pour y faire des conquêtes & des établissemens: & comme il falloit aller par la Province de Quito,

bù il devoit se pourvoir de toutes les choses nécessaires pour bien réussir dans son entreprise , le Marquis renonça en sa faveur au Gouvernement de cette Province , sous le bon plaisir de Sa Majesté , qu'il esperoit qui voudroit bien approuver sa démission en faveur de son frere. Gonzale Pizarre partit donc avec un assez bon nombre de gens qu'il avoit levé pour cette expédition. En chemin il lui fallut combattre contre les Indiens de la Province de Guanuco , qui l'attaquerent , & le presserent si fort , que le Marquis fut obligé d'envoyer à son secours François de Chaves. Après cela Gonzale Pizarre se rendit heureusement à Quito. Alors le Marquis envoya Gomez d'Alvarado , pour conquérir la Province de Guanuco , & y faire quelque établissement , parceque quelques Caciques , nommés les Conchucos , étoient sortis de cette Province avec plusieurs gens de guerre , & étoient allés attaquer la Ville de Truxillo , tuant tous les Espagnols qu'ils rencontroient , pillant & sacageant par-tout où ils passaient , sans épargner les Indiens leurs voisins , non plus que les autres ; puis ils faisoient des offrandes à une Idole qu'ils portoient avec eux , & qu'ils nommoient la Cata-

quilla, tant de ceux qu'ils avoient massacrés, que de tous ceux qu'ils avoient pillés. Ils continuerent toujours ces barbares hostilités, jusques à ce que Michel de la Cerna, habitant de Truxillo, en sortit avec tout ce qu'il pût ramasser de gens, & que s'étant joint avec François de Chaves, ils combattirent ensemble les Indiens, & enfin les vainquirent & les défirent entièrement.

CHAPITRE II.

Gonzale Pizarre part de Quito, il se rend à la Canela. Ce qui lui arrive en chemin.

GONZALE Pizarre ayant fait tous les préparatifs nécessaires pour son voyage, partit de Quito, suivi de deux cens Espagnols bien équipés, dont la moitié étoit de Cavalerie, & outre cela de plus de quatre mille Indiens amis. Il menoit aussi pour provision, trois mille pieces de bétail, brebis & pourceaux. Après avoir passé un lieu, qu'on appelle Ynca, il arriva au pays de Quixos, qui étoit la borne des conquêtes qu'avoit fait

Guaynacava , du côté du Septentrion. Les Indiens de ce pays firent la guerre à Gonzale Pizarre : mais une nuit ils disparurent tous , sans qu'on en pût prendre aucun. Après que nos gens se furent reposés quelques jours dans les habitations des Indiens , il survint un grand tremblement de terre , & une furieuse tempête de pluie , accompagnée d'éclairs & de grands tonnerres : la terre s'ouvrit en plusieurs endroits , & engloutit plus de cinq cens maisons : une riviere qui étoit auprès , s'enfla aussi de telle maniere , qu'on ne la pouvoit plus passer , ce qui fit que nos gens souffrirent par la faim , parcequ'ils ne pouvoient plus aller chercher des vivres au-delà de la riviere , où on en pouvoit trouver. Après qu'ils furent partis de là , ils passerent des montagnes fort hautes , & où il faisoit extrêmement froid , si bien que plusieurs des Indiens qui les accompagnoient , y gelerent. Comme ce pays manquoit de vivres , on ne s'arrêta point , jusqu'à ce qu'on fût arrivé dans une Province , nommée Zumaco , qui est dans le voisinage , & sur la pente d'un volcan. Comme ils trouverent en ce lieu des vivres en abondance , les troupes s'y reposerent , & cependant Gonzale Pizarre , accompagné de

quelques-uns de ses gens , entra dans les bois épais qu'il y avoit là , pour y chercher quelque route. Comme il n'en trouva point , il s'en alla à un lieu qu'ils nommerent de la Coca , & de-là il envoya pour faire venir quelques-uns de ses gens qui étoient demeurés à Zumaco. Pendant deux mois qu'ils furent en ce pays , il plut incessamment jour & nuit , sans qu'ils pussent seulement avoir le temps de faire sécher les habits qu'ils portoient sur eux. Dans cette Province de Zumaco , & à cinquante lieues aux environs , on trouve les arbres qui portent la Cannelle , qui sont grands , & ont la feuille faite comme celle du Laurier : leur fruit vient par grappes , dont les grains sont fort menus , & toute la grappe est enfermée dans une coque à-peu-près faite comme celle du gland de Liège , mais plus grande. Le fruit , les feuilles , l'écorce , & les racines de cet arbre , ont l'odeur & le goût de Cannelle , & en sont en effet ; mais la meilleure & la plus parfaite , est cette écorce ou coque dans laquelle le fruit est enfermé. On trouve par tout en ce pays là beaucoup de ces arbres dans la campagne , qui y viennent & y portent du fruit sans aucun soin , & sans aucune culture des hommes : mais
les

les Indiens en ont aussi plusieurs dans leurs héritages, qu'ils soignent & cultivent, & ceux ci portent de la Cannelle plus fine que celle des autres : elle est fort estimée par les naturels du Pays, qui l'échangent avec les Peuples voisins pour des vivres, des étoffes, & toutes les autres choses dont ils ont besoin pour leur subsistance.

CHAPITRE III.

Des Peuples & Pays par où passa Gonzale Pizarre, jusques à ce qu'il arriva dans un lieu où il fit bâtir un Brigantin.

GONZALE Pizarre laissant au Pays de Zumaco la plus grande partie de ses gens, s'avança avec ceux qui étoient les plus sains, & les plus vigoureux, suivant le chemin que les Indiens, qu'il prenoit pour guides, lui marquoient. Il lui arriva plus d'une fois que ces Peuples pour l'éloigner de leurs pays, lui disoient des choses fausses, des lieux qui étoient par-de-là : c'est ainsi qu'en usèrent ceux de Zumaco, qui lui dirent, que plus avant il y avoit un pays fort peuplé, & fort abondant en vivres. Il trouva

par expérience , que cela étoit absolument faux , & que le pays étoit fort peu habité , & fort stérile , n'y ayant presque aucun endroit où on pût trouver de quoi subsister. De-là il arriva à ce pays de la Coca , qui étoit voisin d'une grande rivière : il y demeura un mois & demi , attendant ceux de ses gens qu'il avoit laissés à Zumaco , & il y demeura fort paisiblement , parceque le Seigneur du pays rechercha & entretint fort bien la paix avec lui. De-là , après s'être rejoints tous ensemble , ils marcherent en suivant le cours de la rivière , jusques à ce qu'ils arriverent dans un endroit où elle fait une cascade de plus de deux cens toises , ses eaux tombant avec un si grand bruit , qu'on l'entend de plus de six lieues. Puis à quelques journées de là , ils trouverent que l'eau de cette rivière se rassembloit dans un canal si étroit , qu'il n'avoit pas d'un bord à l'autre plus de vingt pieds : & de dessus les rochers qui faisoient les bords de la rivière jusques à l'eau , la hauteur n'étoit pas moindre que celle de la cascade , y ayant de côté & d'autre des rochers escarpés. Nos gens firent cinquante lieues de chemin le long de cette rivière , sans trouver aucun endroit où ils la pussent passer ,

finon en ce lieu là , où les Indiens s'opposoient à leur passage ; jusqu'à ce qu'enfin les Arquebusiers les ayant chassés , on fit un pont de bois sur lequel tous passèrent sûrement. Après être passés ils marcherent à travers les bois jusqu'au pays qu'ils nommerent de Guema , qui étoit fort plat , & plein de marais bourbeux , avec quelques rivières : mais où ils ne trouvoient d'autres vivres , que quelques fruits sauvages , qu'ils étoient obligés de manger faute d'autre nourriture , jusqu'à ce qu'ils arriverent dans un autre pays médiocrement peuplé , où ils trouverent quelques vivres. Les Indiens de ce dernier lieu étoient vêtus de coton : mais ceux des autres endroits où ils avoient passé , alloient nus , soit à cause de l'extrême & continuelle chaleur du pays , soit pour n'avoir pas d'étoffes pour se vêtir. Les hommes avoient seulement quelques cordes de coton liées au prépuce , qui leur passant entre les jambes , alloient s'attacher à des ceintures qu'ils portoient autour des reins , où les femmes portoient aussi quelques haillons , sans aucun autre vêtement. Gonzale Pizarre fit bâtir là un Brigantin , tant afin de pouvoir passer commodément la rivière pour chercher des vivres ,

que pour faire porter par eau les hardes & le bagage , aussi-bien que les malades : de plus , le pays est si couvert de bois , & si inondé , qu'ils ne pouvoient souvent s'y ouvrir le chemin , ni avec leurs coutelas , ni avec leurs haches , & qu'ils étoient obligés de se mettre tous sur l'eau. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'ils acheverent ce Brigantin , parcequ'il leur fallut bâtir des fournaïses , pour y faire chauffer le fer dont ils avoient besoin , afin de le mettre en œuvre. Ils se servirent des fers des chevaux morts , parcequ'ils n'en avoient point d'autre , & ils furent aussi obligés d'accommoder des fourneaux , pour y faire du charbon. Gonzale Pizarre obligeoit tout son monde , sans aucune distinction , à travailler ; & pour donner exemple & courage aux autres , il travailloit aussi lui-même , & de la hache , & du marteau. Au lieu de poix & de goudron , ils se servirent d'une gomme qui distilloit de quelques arbres ; & au lieu d'étoupes & de filasse , ils employèrent les vieilles mantes des Indiens , & les chemises usées & pourries des Espagnols ; chacun contribuant de tout son pouvoir à avancer l'ouvrage : si bien qu'enfin ils en vinrent à bout , & mirent leur Brigantin en

état de voguer , & de pouvoir commodément porter tout leur bagage : ils firent de plus quelques Canots , qui suivoient le Brigantin.

CHAPITRE IV.

François d'Orellana s'en va avec le Brigantin. Cela cause de grandes peines à Gonzale Pizarre.

QUAND Gonzale Pizarre vit son Brigantin achevé , & en état de voguer , il se crut à-peu-près hors d'embarras , & en état de faire toutes les découvertes qu'il souhaitoit. Il continua dono son chemin , faisant marcher ses troupes par terre , à travers les lieux marécageux , & les boues qui étoient sur les bords de la riviere. Ils trouvoient aussi sur leur route , des bois , ou des brofsailles fort épaisses , & des lieux pleins de cannes ou de roseaux , qui leur donnoient beaucoup de peine à couper avec leurs coutelas , leurs sabres & leurs haches , ce qu'il falloit pourtant nécessairement faire , pour s'ouvrir le chemin , & se faire passage. Quand il leur étoit trop difficile de suivre leur route du côté de

la riviere où ils se trouvoient , ils passoient de l'autre côté , par le moyen de leur Brigantin : ils régloient leur marche de maniere que ceux qui étoient sur la riviere , & ceux qui alloient par terre , s'arrêtoient toujours dans les mêmes lieux , pour y prendre quelque repos par le sommeil , & ainsi demeurer toujours joints & unis , pour être en état de se secourir mutuellement. Quand Gonzale Pizarre vit qu'ils avoient déjà fait plus de deux cens lieues , suivant le cours de la riviere en descendant , & qu'ils ne trouvoient rien à manger , que quelques fruits sauvages , & quelques racines , il donna ordre à un de ses Capitaines nommé François d'Orellana , avec cinquante hommes , de prendre les devants sur la riviere , pour leur chercher des vivres , avec ordre que s'il en trouvoit , il en chargeât le Brigantin , laissant le bagage qui y étoit , dans un endroit où ils avoient appris que se joignoient deux grandes rivières à quatre-vingt lieues de-là , & de lui laisser aussi deux canots dans une riviere traversante qu'il leur faudroit passer , afin qu'ils le pussent faire. Orellana étant parti , le courant l'entraîna en peu de temps jusques au lieu marqué où les deux rivières se joi-

gnoient , mais il n'y trouva point de vivres ; & considérant la peine qu'il auroit à remonter à cause de la rapidité de l'eau , & qu'il ne feroit peut-être pas en un an ce qu'il avoit fait en trois jours en descendant , il prit la résolution de s'abandonner au cours de la riviere pour aller où sa bonne fortune le conduiroit. Il auroit sans doute mieux fait , ne pouvant entierement suivre ses ordres pour remonter , de prendre un parti moyen , qui auroit été d'attendre en ce lieu là. Il ne le voulut pas faire : mais il passa outre , sans même laisser les canots ; par un emportement séditieux & une rebellion presque ouverte & déclarée : irrité particulièrement de ce que plusieurs de ceux qui l'accompagnoient , lui demandoient avec instance de n'outrepasser point les ordres de son Général : sur tout Frere Gaspard de Carvajal , de l'Ordre des Prédicateurs , insistoit là-dessus plus qu'aucun autre , ce qui fit qu'Orellana le maltraita fort , & de paroles & de fait. Il continua donc sa route , mettant quelquefois pied à terre , & combattant contre les Indiens qui s'y opposoient , parceque souvent eux-mêmes l'alloient attaquer sur la riviere avec leurs canots , & qu'il n'étoit pas facile

aux Espagnols de se bien défendre dans leur Brigantin, à cause qu'ils y étoient trop pressés. Après cela il fit bâtir une autre Barque, dans un lieu où il trouva toutes les commodités nécessaires pour cela parceque les Indiens recherchèrent la paix, & lui fournirent des provisions & les autres choses dont il avoit besoin. Dans une Province plus avancée, il combattit contre les Indiens & les vainquit. Puis il apprit d'eux, qu'à quelques journées plus avant, il y avoit un pays qui n'étoit habité que par des femmes; qui savoient combattre, & faire la guerre, & se défendoient fort bien contre leurs voisins. Avec ces connoissances, sans trouver dans tout le pays, ni or, ni argent, ni aucune marque qu'il y en eût, il suivit toujours le cours de la riviere, jusqu'à ce qu'il arrivât à son embouchure dans la mer du Nord, à trois cens vingt-cinq lieues de l'Isle de Cubagua. Cette riviere s'appelle Marangnon, ou Marannon, parceque le premier qui la découvrit par mer fut un Capitaine qui portoit ce nom : elle prend sa source au Pérou, dans la pente des montagnes de Quito. Son cours, à le mesurer en droite ligne, est de sept cens lieues : mais à en suivre tous les détours.

depuis sa source jusqu'à la mer , il y a plus de dix-huit cens lieues : elle en a quinze de largeur à son embouchure , & en plusieurs endroits de son cours elle en a jusques à trois ou quatre. Après cela Orellana s'en alla en Espagne , où il donna connoissance à Sa Majesté de cette découverte , publiant qu'elle avoit été faite à ses frais , & par ses soins : il disoit encore qu'il y avoit de ce côté-là un pays fort riche , où habitoient des femmes , ce qui fait qu'on l'appelle communément le pays des Amazones. Il supplia donc Sa Majesté , de lui accorder le Gouvernement de ce pays , & le pouvoir d'en faire la conquête , ce qui lui étant accordé , il assembla plus de cinq cens hommes presque tous nobles , gens choisis , & bienfaits ; il s'embarqua avec eux à Seville , mais leur navigatiou n'ayant pas été heureuse , & ayant beaucoup souffert par la disette des vivres , la plûpart de ses gens se débänderent dès les Canaries , & peu après il se trouva presque abandonné de tout son monde. Il mourut dans ce voyage , & tous ses gens se disperferent dans les Isles , allant les uns d'un côté , les autres d'un autre , sans qu'aucun suivît leur premier dessein. Cependant Gonzale Pizarre se plaignoit

fort d'Orellana, tant de ce qu'il l'avoit mis dans un grand embarras & dans un grand péril par la disette des vivres, & la difficulté de passer les rivières, que parcequ'il lui avoit emmené son Brigantin où il y avoit beaucoup d'or & d'argent, & des émeraudes, dont il s'étoit servi, tant pour aller faire sa demande, que pour faire ensuite ses préparatifs.

CHAPITRE. V.

Gonzale Pizarre retourne à Quito avec beaucoup de peine.

GONZALE Pizarre étant arrivé avec ses gens, au lieu où il avoit donné ordre à Orellana de lui laisser les canots pour passer quelques rivières qui se jetoient dans la grande, & ne les trouvant point, il fut fort embarrassé, & contraint de faire avec beaucoup de peine d'autres canots, afin de passer son monde. Après cela, quand ils furent arrivés au lieu où se joignoient les deux grandes rivières, & où Orellana le devoit attendre, il ne l'y trouva point non plus : mais voici ce qu'il apprit par un Espagnol qu'Orellana avoit laissé là,

parceque cet homme s'opposoit à la continuation du voyage , & qu'il vouloit que suivant les ordres on attendît en ce lieu leur Général. C'est qu'Orellana vouloit faire des découvertes en son propre nom , & de sa propre autorité , non plus comme Lieutenant de Gonzale Pizarre ; & pour cela il avoit renoncé à sa Charge , & s'en étoit démis : puis il s'étoit tout de nouveau fait élire pour Capitaine , par ceux qui l'accompagnoient. Gonzale Pizarre & ses gens se voyant donc privés de leur Brigantin , & par là de toute commodité , & de tout moyen de se pourvoir de vivres , sur tout n'ayant presque plus ni miroirs , ni sonnettes , ni autres semblables bagatelles , pour en recouvrer des Indiens par échange , ils furent si accablés de tristesse , & si découragés , qu'ils prirent la résolution de retourner à Quito , dont ils étoient éloignés de plus de quatre cens lieues. Le chemin étoit si difficile , si rempli de bois & de brossailles , & si désert en plusieurs endroits , qu'ils n'avoient que très peu d'espérance de s'y pouvoir jamais rendre , & ne doutoient presque pas qu'il ne leur fallut mourir de faim dans les montagnes qu'ils avoient à passer. Il y en eut aussi plus de qua-

rante qui y moururent en effet , sans qu'on pût les secourir : en demandant à manger , ils s'appuyoient contre quelque arbres & y tomboient morts par une défaillance , qui leur étoit causée par la faim , & le manquement de nourriture. Après donc s'être recommandés à la grace de Dieu , ils se mirent en chemin pour retourner ; & parceque celui qu'ils avoient suivi en allant , étoit plein de mauvais pas , & qu'on n'y trouvoit point de vivres , ils en prirent un autre au hazard , qui se trouva n'être pas meilleur que le premier. Ils furent donc obligés de tuer les chevaux qui leur restoient , pour se nourrir de leur chair ; ils mangerent aussi quelques levriers , & autres sortes de chiens qu'ils menaient avec eux : ils se servirent encore de certaines petites cordes ou filers à-peu-près semblables à ceux qui viennent aux branches de la vigne , qui avoient le goût d'ail. Un chat sauvage se vendoit jusqu'à vingt francs & plus , une poule de même , & un de ces Alcatraz ou grosses poules de mer , dont nous avons parlé ci-devant , & dont la chair est si mauvaise , & si malfaisante , se vendoit un écu ou plus. Gonzale Pizarre continua donc son chemin pour se rendre à Quito , où quelque

temps avant qu'il arrivât, on avoit eu nouvelle de son retour : si bien que les Habitans de Quito avoient fait assez bonne provision de pourceaux & de brebis, pour aller au-devant de lui, & fournir de la nourriture à lui & à ceux qui l'accompagnoient. Ils menoient aussi avec eux quelques chevaux, & portoient quelques habits pour Gonzale Pizarre, & pour ses Capitaines. Ce secours s'avança au-devant d'eux, plus de cinquante lieues, & on peut aisément juger avec combien de joie il fut reçu, particulièrement les vivres. Ils étoient tous fort nuds, aussi-bien le Général & les Officiers, que les moindres Soldats : parce que les pluies continuelles qu'ils avoient souffert, & les autres difficultés de leur voyage, avoient entièrement pourri & déchiré tous leurs habits : ils n'avoient donc que quelques morceaux de peaux de bête devant & derriere, quelques bas & quelques bonnets de même, & quelques vieux hauts-de-chausses pourris. Leurs épées étoient sans fourreaux, & toutes rongées par la rouille. Ils étoient tous à pied pleins d'égratignures, & de déchirures aux bras & aux jambes, par les ronces, les épines, & les brossailles qu'il leur avoit fallu traverser; enfin, si

changés , si pâles & si défaits , qu'à peine étoient-ils connoissables. Ils disoient , qu'une des choses dont ils avoient autant senti la disette ; étoit le sel , n'en ayant pû trouver le moins du monde pendant plus de deux cens lieues de chemin. Quand ils se virent arrivés dans le Pays de Quito , & qu'ils eurent reçu le secours , les vivres , & les rafraîchissemens qu'on leur apportoit , ils baisèrent la terre en signe de reconnoissance , rendant grâces à Dieu de les avoir tirés de tant de dangers , & mis en état de trouver quelque soulagement à tant de peines & de fatigues qu'ils avoient endurées. Ils se jettoient sur les vivres avec tant d'empressement , & mangeoient avec une si grande avidité , qu'il fut absolument nécessaire de les regler , & ne leur donner à manger que peu à-peu , jusques à ce que leur estomac fût par là racoutumé à la digestion des viandes. Gonzale Pizarre & ses Capitaines voyant qu'il n'y avoit d'habits & de chevaux que pour eux seuls , ne voulurent se servir ni des uns , ni des autres , pour garder une parfaite égalité , & supporter la fatigue entière , & jusqu'au bout , comme les moindres Soldats , afin de les consoler un peu , & gagner leur affection par-là. Ils

entrerent dans la Ville de Quito le matin, & d'abord ils allerent droit à L'Eglise pour ouir la Messe, & rendre graces à Dieu de les avoir délivrés de tant de maux. Après cela chacun se remit, & s'accommoda de son mieux selon son pouvoir & ses commodités. Ce pays où vient la Cannelle, est sous la Ligne Equinoxiale, dans une situation & à une hauteur pareille à celles des Isles Molucques, d'où on tire la Cannelle dont on se sert ordinairement en Espagne, & dans les autres pays de l'Europe.

CHAPITRE VI.

Les amis & partisans de Dom Diegue d'Almagro, qu'on appelloit ordinairement ceux de Chili, complotent la mort du Marquis.

LORSQUE Fernand Pizarre fit mourir à Cusco le Président Dom Diegue d'Almagro, on envoya à la Ville de Los Reyes un fils qu'il avoit eû d'une Indienne, & qu'on nommoit du même nom que lui Dom Diegue d'Almagro. Ce jeune homme étoit bien fait, adroit, & de beaucoup de cœur; il avoit sur

tout une adresse particuliere à monter à cheval , & y faire plusieurs tours avec beaucoup de graces & de dextérité : il favoit aussi parfaitement bien lire & écrire , ce qu'on peut dire qu'il faisoit mieux que sa profession ne sembloit le demander. Jean d'Herrada dont on a parlé ci-devant , avoit le soin & la charge de ce jeune homme , en qualité de son Gouverneur à qui son pere Dom Diegue l'avoit fort recommandé. Ils demouroient donc dans la même maison à Los Reyes , & cette maison étoit le rendez-vous de quelques amis , & partisans d'Almagro , qui étoient errans & vagabonds dans le pays , parceque peu de gens les vouloient recevoir chez eux , ni avoir guere de commerce avec eux. Jean d'Herrada voyant que Fernand Pizarre étoit allé en Espagne & Gonzale Pizarre à la découverte du Pays de la Canelle , & que Dom Diegue d'Almagro & lui , qui jusques-là avoient été tenus comme prisonniers , venoient d'être mis en pleine liberté par le Marquis , il crut que le temps étoit propre pour travailler à l'exécution d'un dessein qu'ils avoient formé. Ils commencerent donc à faire provision d'armes , & à préparer tout ce qu'il leur paroissoit nécessaire pour y
réussir,

réussir, & venger comme ils l'avoient projeté, la mort d'Almagro pere du jeune Dom Diegue. Ils étoient encore animés à la vengeance, par la considération de la mort de plusieurs de leurs amis & de leurs partisans, dont ils conservoient cherement la mémoire dans le cœur, avec une douleur accompagnée d'un grand ressentiment. Le Marquis avoit souvent fait son possible pour gagner leur amitié par la douceur, & les bons traitemens qu'il leur faisoit : mais il n'avoit jamais pû y réussir d'une maniere dont il fût content. Cela l'obligea d'ôter au jeune Dom Diegue quelques Indiens qu'il avoit, afin que par ce moyen il ne fût pas en état d'entretenir les gens qui se voudroient joindre à lui. Toutes ces précautions furent inutiles : car les partisans d'Almagro étoient si bien unis entr'eux, que tous leurs biens étoient en quelque sorte communs, & qu'ils se secouroient très-bien les uns les autres : de maniere que tout ce qu'ils pouvoient gagner, soit au jeu, soit par quelque autre moyen ils le mettoient entre les mains de Jean d'Herrada, pour fournir à leur dépense commune. Leur nombre grossissoit donc tous les jours, aussi bien que leur atlas d'armes, & de

tout ce qu'ils jugeoient nécessaire pour l'exécution de leur entreprise. Plusieurs personnes en avertirent le Marquis, mais il étoit là-dessus si peu défiant, & vivoit avec tant de sécurité, parcequ'étant plein d'honneur, de bonne foi & de conscience, il jugeoit des autres par lui-même, qu'il répondit à tout cela, qu'il falloit laisser en repos ces pauvres malheureux, qui étoient assez punis par la honte de leur défaite, par la haine publique, & par la misere qui les tallonnoit. Dom Diegue & ses gens, de plus en plus rassurés par cette indulgence & cette patience du Marquis, en devenoient tous les jours plus hardis, jusques-là que souvent les principaux de ce parti passoient devant lui, sans le saluer, ni lui faire aucune honnêteté. Ils eurent même une nuit l'impudence d'attacher au gibet trois cordes, dont l'une alloit de-là à la maison du Marquis, l'autre à celle de son Lieutenant, & la troisieme à celle de son Secrétaire. Le Marquis avoit encore assez de bonté pour excuser cela, comme un effet de leur misere, & du chagrin qu'ils avoient de leur triste état. Eux de leur côté ne manquoient pas de profiter de sa bonté & de son indulgence, pour avancer leurs pernicioeux des-

seins : ils s'assembloient presque ouvertement, & quelques-uns de ce parti qui étoient errans & vagabonds dans le pays, venoient de deux cens lieues pour cela. Ils arrêterent donc de tuer le Marquis, & de se soulever pour se rendre maîtres du pays : mais ils vouloient avant de rien exécuter, attendre des nouvelles de ce qu'on jugeroit en Espagne contre Fernand Pizarre qui y étoit prisonnier, & poursuivi en Justice pour la mort de Dom Diegue d'Almagro : car le Capitaine Diegue d'Alvarado y étoit allé exprès pour l'accuser, & c'étoit à sa requête & par ses poursuites qu'il avoit été mis en prison. Quand après cela les Conjurés furent que Sa Majesté avoit envoyé au Pérou le Licencié Vaca de Castro, pour s'informer exactement, & prendre connoissance de tous le mouvemens passés, sans traiter le fait particulier de la mort d'Almagro avec toute la rigueur & la sévérité qu'ils auroient bien voulu, ils conclurent qu'il falloit exécuter ce qu'ils avoient entrepris. Ils auroient pourtant fort souhaité de savoir plus particulièrement les intentions de Vaca de Castro, parceque la résolution d'assassiner le Marquis n'étoit pas du sentiment universel de tous ceux du

parti : il y avoit plusieurs Gentilshommes , qui , bien qu'ils eussent été fort sensibles à la mort du Président Almagro , ne se propofoient pourtant pas de la venger , que par des voyes juridiques , & d'une maniere conforme à la volonté & au service de Sa Majesté. Les Principaux s'assemblerent donc dans la ville de Los Reyes , qui furent , Jean de Sayavedra , Dom Alfonse de Montemayor , le Maître des Compres Jean de Gusman , le Trésorier Manuel d'Espinar , l'Agent Diegue Nugnez de Mercado , Dom Christoval Ponce de Leon , Jean d'Herrada , Pero Lopez d'Ayala , & quelques autres. Dans cette assemblée ils élurent Dom Alfonse de Montemayor , pour aller de la part de tous , saluer Vaca de Castro , & ils firent ce choix à cause du rang , du mérite , & de la capacité de ce Gentilhomme. Aussi-tôt qu'il eut reçu ses Lettres de créance , & ses dépêches , il partit pour aller chercher Vaca de Castro ; ce fut au commencement du mois d'Avril de l'an mil cinq cent quarante & un. Après qu'il l'eût trouvé , & lui eût fait son Ambassade , & avant qu'il fut de retour vers ceux qui l'avoient envoyé , arriva la mort du Marquis : ce qui fit que Dom Alfonse & quelques autres qui ne

s'étoient point trouvés à cette mort, demeurèrent auprès de Vaca de Castro, le suivirent & l'accompagnèrent toujours, jusques à ce qu'il vainquit Dom Diegue d'Almagro le jeune, dans la bataille qui se donna en la Vallée de Chupas. Dom Alfonse & quelques autres, bien qu'ils eussent été fort attachés au parti du Président, & fort affectionnés à sa personne, & le fussent encore à sa mémoire, néanmoins ils suivirent dans cette bataille, l'Etendart Royal, & préférèrent le service & les intérêts de Sa Majesté, au nom de qui Vaca de Castro agissoit, à tous leurs ressentimens particuliers.

CHAPITRE VII.

Le Marquis est averti de la Conspiration formée contre sa vie.

LE bruit étoit si public dans la Ville de Los Reyes de la Conspiration faite pour assassiner le Marquis, que plusieurs personnes l'en avertirent. Il répondoit, que les têtes des autres garderoient la sienne, & disoit à ceux qui lui conseilloient de se faire accompagner

par des Gardes , qu'il ne vouloit pas qu'on eût quelque prétexte de le soupçonner , ou de l'accuser qu'il prenoit des précautions contre le Juge que Sa Majesté envoyoit au Pérou. Un jour Jean d'Herrada se plaignit au Marquis , que le bruit couroit qu'il les vouloit tous faire périr : le Marquis lui protesta qu'il n'avoit jamais eu cette intention ; & comme l'autre insistoit , lui disant , que ce qui sembloit leur devoir donner de grands soupçons & les confirmer dans la pensée qu'il avoit formé le dessein de les perdre , étoit de lui voir faire , comme il faisoit , un grand amas de lances & d'autres armes ; le Marquis tâcha de le rassurer avec des termes pleins de douceur & d'honnêteté , en lui protestant qu'il n'avoit nullement acheté ces armes pour les employer contr'eux. Il accompagna ces assurances d'un présent : car il cueillit lui-même quelques Oranges , qu'il donna à Jean d'Herrada , & qui pour être des premières , étoient fort estimées ; puis il lui dit à l'oreille , que s'il avoit besoin de quelque chose , il pouvoit librement lui découvrir ses nécessités , & qu'il y pourvoiroit. Jean d'Herrada lui baïsa humblement les mains , & le remercia : puis il prit congé

de lui , ravi de le voir si plein de confiance & sans qu'il parût avoir le moindre soupçon de leur complot. Après cela il se retira chez lui , où les principaux Conjurés se trouverent , & ils concerterent ensemble de tuer le Marquis le Dimanche suivant , puisqu'ils ne l'avoient pû faire le jour de la Saint Jean , ainsi qu'ils l'avoient auparavant résolu. Le Samedi immédiatement précédent , un des Conspirateurs découvrit la chose en confession au Curé de la grande Eglise ; ce Curé alla le soir même le dire à Antoine Picado Secrétaire du Marquis , le priant de le faire parler à lui. Ce Secrétaire mena le Curé en la maison de François Martin frere du Marquis , qui y soupoit ce soir-là avec ses enfans. Quand on lui dit de quoi il s'agissoit , il se leva de table , & le Curé lui conta tout ce qu'il avoit appris de la conspiration ; le Marquis en fut un peu troublé d'abord , mais un moment après il se remit , & dit à son Secrétaire , qu'il ne pouvoir croire la chose , parcequ'il n'y avoit que fort peu de jours que Jean d'Herrada étoit venu le trouver , & lui avoit parlé avec beaucoup d'humilité , & qu'ainsi il falloit apparemment que l'homme qui avoit donné cet avis , eût

quelque chose à lui demander, & qu'il eût inventé cela pour s'en faire un mérite auprès de lui. Néanmoins il envoya appeller le Docteur Jean Velasqués son Lieutenant, qui ne put venir, parcequ'il étoit indisposé, ce qui obligea le Marquis à l'aller trouver chez lui dès le même soir, accompagné seulement de son Secrétaire, & de deux ou trois autres personnes, avec un flambeau qu'on portoit devant eux. Il trouva son Lieutenant au lit, à qui il conta ce qui se passoit : celui-ci ne pouvant croire la chose, rassura de plus en plus le Marquis, en lui disant, qu'il ne devoit rien craindre, & que tandis que lui qui parloit, tiendrait entre les mains ce Bâton, en montrant son Bâton de commandement, personne n'oseroit branler, ni se revolter dans le pays. On peut dire qu'il tint en quelque sorte sa parole, parceque depuis, quand on vint pour tuer le Marquis, ce Lieutenant s'enfuyant, & se jettant par une fenêtre pour se sauver, prit son Bâton de commandement dans sa bouche, pour se servir plus commodément de ses mains.

CHAPITRE VIII.

La mort du Marquis Dom François Pizarre.

NONOBSTANT toutes ces assurances, le Marquis ne pouvoit s'empêcher d'être fort inquiet, si bien que le lendemain, Dimanche, il ne voulut pas sortir pour aller ouïr la Messe à l'Eglise : mais afin d'être plus en sûreté, il la fit dire dans sa maison. Le Docteur Jean Velasquez, & le Capitaine François de Chaves, qui étoient alors les principaux du pays, après le Marquis, l'allèrent voir, avec plusieurs autres, en sortant de l'Eglise. Après leur visite faite, la plupart se retirèrent chez eux : mais le Docteur & François de Chaves demeurèrent à dîner avec lui. A peine étoient-ils hors de table, entre midi & une heure, toute la Ville étant tranquille, & les gens du Marquis étant allés dîner, que Jean d'Herrada, & dix ou douze autres qui l'accompagnoient, sortirent de sa maison, qui étoit éloignée de celle du Marquis de plus de trois cens pas, y ayant entre deux la plus grande partie d'une

rue & toute la place. En sortant de la maison, ils tirèrent leurs épées; & les tenant ainsi nues à la main, ils s'avancèrent, en criant à haute voix : *Meure le Tyran, meure le Traître qui a fait tuer le Juge que Sa Majesté avoit envoyé.* La raison qui les obligea d'en user de cette manière, fut afin de faire croire à tout le monde que leur parti étoit fort considérable, puisqu'ils agissoient si ouvertement, & marchaient à si grand bruit, & qu'ainsi personne n'osât branler, ni se déclarer contr'eux dans la Ville. De plus, ils jugeoient bien qu'on ne pouvoit, quelque diligence qu'on fît, arriver à tems, pour empêcher l'exécution de leur entreprise, & qu'ils en seroient venus à bout, ou seroient morts en la tentant, avant que ceux qui voudroient venir au secours, pussent être arrivés. Ils se rendirent donc à la maison du Marquis, & un de la troupe demeura à la porte, avec son épée nue & sanglante à la main, criant à haute voix : *le Tyran est mort, le Tyran est mort.* Cela produisit l'effet qu'ils desiroient : car quelques habitans qui couroient au secours, entendant ce que cet homme disoit avec tant d'assurance, ne douterent pas que la chose ne fût véritable, & se retirèrent dans leurs

maisons. Cependant Jean d'Herrada s'avançoit promptement par les degrés avec ses gens, ce que le Marquis ayant appris par quelques Indiens qui étoient à la porte, il commanda à François de Chaves de fermer la porte du Sallon & celle de la Salle, tandis qu'il alloit s'armer. Chaves fut si troublé & si éperdu, que sans fermer ni l'une, ni l'autre, il s'avança dans l'escalier, demandant que vouloit dire tout ce grand bruit. Là-dessus un des Conjurés lui donna un coup d'épée: se sentant blessé, il tira la sienne, en disant: Quoi, on en veut aussi aux amis? & en même tems il fut percé de plusieurs coups, & tomba mort. Les Conjurés coururent alors impétueusement jusqu'à la Salle, & dix ou douze Espagnols qui y étoient s'enfuirent avec précipitation, sautant dans la cour par les fenêtres: le Docteur Jean Velasquez fut du nombre, tenant, comme on l'a dit, son bâton de commandement dans la bouche, afin de pouvoir se servir de ses mains pour descendre par la fenêtre avec moins de péril. Le Marquis étoit dans sa chambre occupé à prendre ses armes, avec son frere François Martin, deux autres Gentilshommes, & deux grands pages, l'un nommé Jean de Vargas, fils de

Gomez de Tordoya , & l'autre Escandon : voyant alors que les ennemis étoient si près , il n'acheva pas d'attacher les courroies de sa cuirasse : mais avec son épée & son bouclier , il s'avança promptement vers la porte , où lui & ceux qui l'accompagnoient se défendirent vaillamment , & avec beaucoup de courage pendant un assez long tems , sans que ceux qui l'attaquoient pussent forcer le passage ; le Marquis crioit à haute voix : Courage , mon frere , il faut faire périr ces traîtres. Enfin ceux du Chili firent tant qu'ils tuèrent François Martin ; mais aussi-tôt un des Pages prit sa place. Leurs ennemis voyant donc qu'ils se défendoient avec tant de résolution & d'opiniâtreté , qu'il pourroit leur venir du secours , & qu'eux-mêmes se trouveroient peut-être enfermés & attaqués par devant & par derrière , résolurent de hasarder tout. Ils firent donc avancer un des leurs qui étoit le mieux armé , & qui se jeta dans la porte , si bien que tandis que le Marquis étoit occupé à se défaire de celui-là , les autres eurent le moyen d'entrer , & tous se mirent à le charger avec tant de furie , qu'il ne pouvoit pas parer tous les coups , étant même si las , qu'à peine pouvoit-il mouvoir son épée. Ainsi ils en vinrent

à bout , & acheverent de le tuer d'une estocade dans la gorge : en tombant , il demanda à haute voix confession ; & ne pouvant plus parler , il fit à terre une figure de croix qu'il baïsa , & ainsi il rendit son ame à Dieu. Les deux Pages du Marquis moururent aussi avec lui ; & du côté de ceux du Chili , il y en eut quatre de tués , & les autres furent blessés. Quand la nouvelle de cette mort fut sue dans la Ville , plus de deux cens hommes qui étoient en attente de l'évenement , se déclarerent hautement en faveur de Dom Diegue , n'ayant osé le faire plutôt , dans l'incertitude de ce qui arriveroit ; mais alors ils coururent hardiment de tous côtés , arrêtant & désarmant ceux qui paroïssent favorables au parti du Marquis. Les meurtriers sortant de sa maison avec leurs épées sanglantes , Jean d'Herrada fit incontinent monter Dom Diegue à cheval , & se promener ainsi par la Ville , en disant , qu'il n'y avoit dans tout le Perou ni d'autre Gouverneur , ni d'autre Roi qui fût au-dessus de lui. On pilla la maison du Marquis , celle de son frere , & celle d'Antoine Picado : après quoi on fit assembler le Conseil de la Ville , & on l'obligea de reconnoître pour Gouver-

neur Dom Diegue , sous prétexte des conventions faites avec Sa Majesté au tems de la découverte du pays , par lesquelles, disoient-ils , Dom Diegue d'Almagro devoit être Gouverneur de la nouvelle Toledé , & après lui son fils, ou quelqu'autre qu'il lui plairoit de nommer. Ces meurtriers tuerent aussi quelques gens qu'ils savoient être des créatures & des serviteurs du Marquis. C'étoit un objet fort digne de compassion de voir la désolation, les pleurs & les sanglots des femmes, & des familles de ceux qu'on avoit massacrés , & dont on avoit pillé les maisons. Quelques misérables portèrent ou traînèrent comme ils purent le corps du Marquis à l'Eglise, & personne n'osoit l'enterrer, jusqu'à ce que Jean Barbaran habitant de Truxillo , qui avoit été autrefois à son service , aidé par sa femme , les ensevelit lui & son frere , le mieux qu'il pût, en ayant premierement obtenu la permission de Dom Diegue. Cet homme & cette femme se pressoient si fort en rendant au Marquis ces derniers devoirs, qu'à peine eurent-ils le loisir de lui mettre le Manteau de l'Ordre de Saint Jacques, & de lui attacher les éperons , selon la maniere d'enterrer les

Chevaliers de cet Ordre ; & cela parce qu'on les avoit avertis que ceux du Chili venoient à grande hâte pour couper la tête du Marquis , & l'attacher au gibet. Jean de Barbaran l'enterra donc , faisant seul toutes les cérémonies , & tous les honneurs des funeraillies , & fournissant de ses propres deniers tous les frais , & toute la dépense nécessaire pour cela. Après l'avoir mis dans le tombeau , ils penserent à mettre en sûreté ses enfans qui étoient errans , & se cachans où ils pouvoient dans la Ville , dont ceux du Chili étoient les maîtres. On voit dans cet accident un bel exemple de la variété & de l'incertitude des choses du monde , & de l'inconstance de la fortune , comme on parle. Dans très peu de tems un simple Gentilhomme , qui n'avoit aucune Charge considérable , avoit découvert une très grande étendue de pays & de puissans Royaumes , dont il s'étoit rendu maître , & en avoit été fait Gouverneur avec une très grande autorité : il avoit possédé des richesses prodigieuses , il avoit distribué à plusieurs personnes des biens & des revenus si considérables , qu'on ne trouveroit peut-être pas dans toute l'Histoire , qu'aucun des plus riches & des plus

puissans Princes du monde en ait autant distribué en si peu de tems. Puis dans un moment tout cela change : il meurt sans avoir le tems de se confesser , ni de se préparer à la mort , ni de mettre aucun ordre à ses affaires ou à sa succession : il est massacré en plein jour par une douzaine de gens au milieu d'une Ville , dont tous les habitans étoient ses créatures , ses serviteurs , ses parens , ses amis , ou ses soldats : il leur avoit donné à tous de quoi vivre commodément , & même largement , cependant personne ne vient à son secours dans son plus pressant besoin : ses domestiques , & ceux qui étoient dans sa maison , fuient & l'abandonnent. Après cela il est enterré pauvrement : toute sa grandeur & toutes ses richesses s'évanouissent , & on n'en trouve pas pour payer des bougies pour son enterrement . Enfin , ce qui paroît surprenant , & qui doit faire admirer les voyes secrètes de la Providence divine , c'est qu'après tant d'avertissemens qu'on lui avoit donnés , & tant de legitimes sujets de soupçon , il n'ait point pris les précautions qu'il pouvoit aisément prendre , & qui auroient mis sa vie en sureté contre les attentats de ses ennemis. Cette mort arriva le vingt-

C H A P I T R E IX.

*Les mœurs, les manieres & les qualités
du Marquis Dom François Pizarre ,
& du Président Dom Diegue d'Al-
magro.*

PUISQUE cette Histoire , & la dé-
couverte du Pérou , dont elle traite ,
tirent leur origine des deux Capitaines
dont nous avons parlé jusqu'à présent ,
& sont dûes à leurs soins ; il me semble
qu'il est à propos de faire leur portrait ,
& de dire quelque chose de leurs ma-
nieres & de leurs qualités , en les com-
parant l'un avec l'autre , comme fait Plu-
tarque quand il écrit les actions & les
faits héroïques de ceux qui ont quelque
ressemblance entr'eux. Ces deux Capi-
taines dont je veux parler , sont le Mar-
quis Dom François Pizarre , & le Prési-
dent ou grand Sénéchal Dom Diegue
d'Almagro. Nous avons déjà dit dès le
commencement ce qu'on a pu apprendre
de leur origine & de leur naissance :
maintenant il faut dire à leur honneur

qu'ils avoient l'un & l'autre beaucoup de cœur & de fermeté, qu'ils supportoient le travail & la peine avec une grande patience; ils étoient d'une constitution forte & robuste; ils aimoient à faire plaisir à tout le monde, bien qu'il leur en coûtât. Ils furent assez semblables dans leurs inclinations, & leurs manières de vivre; car ils ne se marièrent ni l'un ni l'autre, quoique celui des deux qui mourut le plus jeune fût âgé de soixante-cinq ans. Tous deux aimoient la profession des armes & la guerre: mais lorsque les occasions ne s'en présentoient pas, le Président se donnoit volontiers & de bonne grace aux soins du ménage & des affaires domestiques. Tous deux entreprirent la découverte & la conquête du Pérou, étant déjà avancés en âge: ils travaillèrent & fatiguèrent beaucoup dans cette entreprise, comme on l'a remarqué ci-devant; mais le Marquis sur-tout y courut de grands risques, & fut fort souvent exposé à de grands périls, plus que le Président qui demeura long-tems à Panama, occupé à pourvoir à toutes les choses nécessaires pour bien réussir dans leur dessein, tandis que son Compagnon travailloit actuellement à la découverte & à la conquête de la

plus grande partie du pays. Tous deux avoient l'ame grande , toujours remplie de vastes desseins & de grandes entreprises , & cependant ils étoient toujours fort doux , fort humains , & fort accessibles à leurs gens. Ils furent l'un & l'autre également libéraux en effet , bien que le Président le fût le plus en apparence , parcequ'il aimoit à faire paroître ses libéralités , & étoit bien aise qu'on les publiât. Le Marquis au contraire , prenoit soin de cacher les siennes , & témoignoit n'être pas bien aise qu'on le fût , & qu'on en fit bruit , comme ayant plutôt dessein de satisfaire aux besoins , & à la nécessité de ceux à qui il donnoit , que de se faire honneur de ses présens. En voici un exemple assez remarquable. Il apprit qu'un Cavalier avoit perdu un cheval qui lui étoit mort : il descendit de sa maison au Jeu de Paume , où il croyoit trouver ce Cavalier , ayant pris sur soi un lingot d'or qui pesoit dix * marcs ,

* Dix marcs. L Edition in-folio qu'on a suivie ici , comme plus vrai-semblable , dit cinq cens pesos , qui font dix marcs , comme on l'a mis : mais l'Edition d'Anvers in-8. met dix livres , ce qui feroit une somme fort considérable , & feroit un grand poids pour le tenir caché en jouant à la paume , comme il est dit dans la suite.

pour le lui donner de sa propre main. N'ayant point trouvé celui qu'il cherchoit, il s'engagea à jouer une partie de Paume sans se dépouiller, parcequ'il ne vouloit pas faire paroître son lingot qu'il tenoit caché sous son juste-aucorps. Il demeura ainsi pendant plus de trois heures, jusqu'à ce qu'enfin voyant paroître celui à qui il vouloit faire ce présent, il le tira à part & le lui donna, en lui disant, qu'il aimeroit mieux lui en donner trois fois autant, que de souffrir ce que ce poids lui avoit fait endurer en l'attendant. On pourroit rapporter plusieurs semblables exemples des libéralités secretes du Marquis, qui faisoit presque tous ses présens de sa propre main, afin qu'ils fussent moins connus, & fissent moins d'éclat. Cela faisoit que le Président passoit communément pour être plus libéral, parceque ses présens paroissoient beaucoup plus : néanmoins je crois qu'on peut justement les égaler sur cet article ; d'autant plus, comme le Marquis le disoit lui-même, que leur société & la communauté de tous leurs biens dans laquelle ils s'étoient mis, faisoit qu'aucun d'eux ne pouvoit rien donner où son compagnon n'eût son droit & sa moitié :

ainsi celui qui consentoit au présent qui lui étoit connu, ne marquoit pas moins sa libéralité que celui qui donnoit lui-même. Il ne faut pas d'autre preuve pour montrer qu'ils méritent l'un & l'autre la louange d'avoir été fort libéraux, que celle-ci. C'est qu'ayant pendant leur vie été fort riches, tant en argent qu'en fonds & grands revenus, & s'étant trouvés en état de faire des présens fort considérables, & de conserver encore de grands trésors pour eux-mêmes, plus qu'aucun Prince sans Couronne qui ait paru depuis long-tems, ils sont néanmoins morts si pauvres, qu'on ne sauroit montrer, ni trésors, ni grandes terres qu'ils aient laissés après eux, puisqu'à peine trouveroit-on dans leurs biens de quoi faire les frais de leurs funérailles, comme on l'a écrit de Caton & de Sylla, & de quelques autres Capitaines Romains qui furent enterrés aux dépens du public. Tous deux aimoient beaucoup à faire du bien à leurs serviteurs & à leurs créatures, à les élever, les enrichir & les délivrer du péril quand ils le pouvoient. On peut dire que le Marquis alloit dans l'excès sur ce dernier article : en voici un exemple remarquable. Il lui

arriva un jour en passant la rivière de la Barraca , que la rapidité extrême de l'eau entraîna un de ses serviteurs Indiens qu'on appelle Yanaconas : le Marquis se mit à la nage après lui , le prit par les cheveux , & le sauva , s'exposant ainsi lui même à un péril si manifeste à cause de l'impetuosité prodigieuse du courant , qu'à peine se seroit il trouvé entre les plus vigoureux de son armée , quelqu'un qui eût osé en faire autant. Quelques Capitaines lui représentant là-dessus qu'il s'exposoit trop , & qu'il devoit mieux se ménager , il leur répondit , qu'ils ne favoient pas ce que c'étoit d'aimer bien un serviteur. Le Marquis jouit plus long-tems & plus tranquillement de l'autorité du Gouvernement , & Dom Diegue qui n'en jouit presque pas , fit paroître plus d'ambition , & un desir plus ardent de commander & de gouverner. Ils n'aimoient ni l'un ni l'autre à changer de mode en matiere de vêtement , si bien qu'ils s'habillerent presque toujours de la même maniere dans leur âge avancé comme dans leur jeunesse : sur tout le Marquis portoit ordinairement un juste-au-corps de drap noir fort long , & qui descendoit presque jusqu'à la cheville du pied ;

large par en bas, étroit & juste par en haut pour faire paroître la taille : des souliers blancs, un chapeau gris, & son épée & son poignard à l'antique, Quelquefois les jours de Fête il vêtoit, par les sollicitations & les instances de ses serviteurs, une robe de Martre que le Marquis du Val lui avoit envoyée de la nouvelle Espagne ; mais en sortant de l'Eglise il la quittoit d'ordinaire, & demeurait en chemise ou en camisole avec un mouchoir autour du cou, dont il se servoit à s'essuyer le visage qu'il avoit souvent mouillé de sueur, parcequ'il passoit le reste du jour, en tems de paix, à jouer à la Boule ou à la Paume. Ces deux Capitaines supportoient avec beaucoup de patience la peine, le travail, la faim, la soif, & les autres incommodités, sur tout le Marquis qui le faisoit souvent paroître dans ces jeux d'exercice, dont nous venons de parler ; de maniere qu'il y avoit fort peu de jeunes gens des plus vigoureux, qui pussent tenir aussi long-tems que lui. Il aimoit plus le jeu en general que ne faisoit le Président : si bien que quelquefois il passoit des journées entieres à jouer à la Boule, sans se mettre en peine avec qui il jouât, fût-ce un matelot ou

un Meunier , & fans permettre qu'ils amassassent sa boule, ni qu'ils fissent aucune cérémonie pour marquer le respect qui étoit dû à sa dignité. Peu d'affaires étoient capables de lui faire quitter le jeu, sur-tout quand il perdoit, si ce n'étoit qu'on l'avertît de quelque nouveau soulèvement des Indiens : car alors il quittoit promptement tout , prenoit sa cuirasse , sa lance & son bouclier , & s'avançoit sans perdre un moment du côté qu'on lui avoit fait entendre qu'il y avoit quelques mouvemens séditioneux , courant ainsi par la Ville , sans attendre ses gens , qui étoient le plus souvent obligés de courir à toute bride pour le joindre. Ces deux Capitaines , dont nous parlons , le Marquis & Dom Diegue d'Almagro étoient si braves & si expérimentés dans la maniere de faire la guerre aux Indiens , qu'un d'eux ne faisoit point de difficulté de les attaquer , & de pousser son cheval contr'eux quand ils auroient été cent. Ils avoient naturellement l'un & l'autre beaucoup d'esprit , de bon sens & de jugement pour bien prendre leurs mesures , & faire à propos ce qu'il falloit , tant dans les affaires de la guerre , qu'en celles du gouvernement , & cela est d'autant plus remarquable ,

remarquable, qu'ils n'avoient ni l'un ni l'autre aucune teinture des Sciences, ne sachant ni lire ni écrire, non pas même pour signer. On ne sauroit nier que ce ne fût-là un fort grand défaut en eux, & un inconvenient fort considerable pour les affaires importantes qu'ils avoient à traiter. Les Anciens auroient regardé cela comme une preuve certaine d'une naissance basse : mais il faut pourtant dire à leur honneur, qu'à cela près ils paroissent en tout des personnes bien nées, & avoient des manieres grandes & nobles. Le Marquis avoit beaucoup de confiance en ses serviteurs & en ses amis ; de sorte que dans toutes les dépêches, tant pour les affaires du gouvernement que pour la répartition des Indiens, il faisoit seulement deux traits avec la plume comme une espece de paraphe, au milieu desquels Antoine Picado son Secrétaire signoit le nom de François Rizarre. On pourroit peut-être les excuser, en disant d'eux ce qu'Ovide disoit de Romulus sur le sujet de l'Astronomie, que s'il n'y étoit pas savant, il falloit lui pardonner, parcequ'il étoit mieux instruit dans les Armes que dans les Sciences, & qu'il donnoit ses principaux soins à remporter de

glorieuses victoires sur ses voisins. Tous deux étoient si affables & si familiers , qu'ils alloient souvent seuls sans aucune suite visiter leurs Concitoyens , allant de maison en maison , & mangeant familièrement chez le premier qui les convioit. Ils étoient l'un & l'autre fort sobres dans leur manger & dans leur boire , & assez modérés dans leurs galanteries ; sur tout ils étoient fort retenus à l'égard des femmes Espagnoles , parcequ'il leur sembloit qu'ils ne pouvoient avoir aucun commerce galant avec elles sans faire outrage à leurs Compatriotes , dont elles étoient ou femmes ou filles. A l'égard des Indiennes du Pérou , le Président semble avoir été le plus retenu ; car on ne lui a point vu d'attachement , ni fût qu'il ait eu aucune galanterie avec elles , ou qu'il ait eu des enfans d'aucune , ce fils qu'il laissa étant né d'une Indienne de Panama. Le Marquis au contraire eut plus d'un attachement au Pérou avec les femmes du pays ; car il en eut un fort public avec une Dame Indienne , sœur d'Atabaliba , dont il eut un fils nommé Dom Gonzale , qui mourut âgé de quatorze ans , & une fille nommée Dona Francisca : il eut encore un fils nommé Dom François , d'une

autre Indienne de Cusco. Ils reçurent l'un & l'autre de Sa Majesté des récompenses glorieuses de leurs travaux. Dom François en obtint le titre de Marquis, celui de Gouverneur de la nouvelle Castille, & l'Ordre de Chevalier de Saint Jacques : Dom Diegue d'Almagro le titre de Président ou grand Sénéchal, & le Gouvernement de la nouvelle Toledé. Le Marquis témoigna toujours un grand respect pour le nom de Sa Majesté, & beaucoup de zèle pour son service, & de déference pour ses ordres, jusques-là qu'en bien des choses qu'il auroit pû faire sans passer les bornes de son autorité, il ne laissoit pas de s'en abstenir, disant qu'il ne vouloit pas qu'on le pût accuser de s'étendre le moins du monde au-delà des bornes qui lui étoient prescrites. Il lui arriva souvent, se trouvant dans les lieux où on fondoit les métaux, de se lever de son siege pour ramasser de petits morceaux d'or ou d'argent qui sauroient en coupant les pieces qui étoient pour le quint de Sa Majesté, & il disoit là-dessus, qu'il le faudroit faire avec la bouche si on ne le pouvoit avec les mains. Enfin ; ces deux Officiers qui avoient été semblables en bien des choses pendant leur vie, eurent aussi quel-

que ressemblance dans la maniere. de leur mort , puisque le Président fut fait mourir par le frere du Marquis , & lui à son tour par le fils du Président. Le Marquis avoit beaucoup d'empressement , & employoit beaucoup de soins pour faire valoir le pays , en faisant soigneusement labourer & cultiver la terre. Il fit bâtir une belle Maison dans la Ville de los Reyes , & sur la riviere il fit construire deux Moulins : il employoit à cela la plus grande partie du tems qu'il pouvoit dérober à ses autres occupations , instruisant lui-même les Ouvriers & les Maîtres , & leur montrant comment il falloit faire , & comment il vouloit que les choses fussent. Il apporta sur tout beaucoup de soins à faire bâtir la grande Eglise de la Ville , & les Monasteres de Saint Dominique & de la Mercy , à qui il donna des Indiens , tant pour avoir le moyen de vivre & de s'entretenir , qu'afin de pouvoir aussi entretenir les bâtimens , & y faire les réparations necessaires.



CHAPITRE X.

*Dom Diegue d'Almagro leve des troupes.
Il fait mourir quelques Gentilhommes.
Alfonse d'Alvarado se déclare pour
Sa Majesté.*

AP R È S que Dom Diegue se fut rendu maître de la Ville de los Reyes , qu'il eût ôté aux Magistrats les marques de leur dignité , & qu'il les leur-eût redonnées de sa main pour exercer leurs Charges en son nom & en son autorité , il fit prendre le Docteur Velasquez Lieutenant du Marquis , & Antoine Picado son Secrétaire : il nomma ensuite pour Capitaines Jean Tello , qui étoit de Seville , un nommé François de Chaves , & encore un autre appelé Sotelo. Au bruit de cette révolution & de ces levées , tout ce qu'il y avoit dans le pays de vagabonds , de faineans & de libertins , vinrent pour s'enrôler , par l'espérance de piller , & de vivre avec licence. Pour payer ses troupes , Dom Diegue prit le quint qui appartenoit à Sa Majesté : il prit aussi les biens de ceux qu'on avoit massacrés , & les revenus de ceux

qui étoient absens. Il ne se passa pas long-tems qu'on ne vit naître des divisions & des démêlés entre les gens qui avoient pris son parti , parceque les principaux, par un mouvement d'envie & de jalousie , voulurent tuer Jean d'Herrada , voyant que c'étoit lui qui faisoit tout & dispoſoit de tout , & que Dom Diegue n'avoit que le nom de Gouverneur & de Capitaine General. Leur dessein fut découvert , on en fit mourir quelques-uns , du nombre desquels fut François de Chaves : on fit aussi couper la tête à Antoine d'Orihuela qui étoit de Salamanque , parce qu'étant nouvellement arrivé d'Espagne , il avoit dit franchement qu'ils étoient des Tyrans. On envoya des Députés dans toutes les Villes , afin de faire reconnoître Dom Diegue pour Gouverneur par les Sénateurs & les Magistrats des lieux , ce qui fut effectivement fait en plusieurs endroits par la crainte qu'on avoit de lui. Néanmoins dans la Province de Chachapoyas , où Alfonse d'Alvarado étoit Lieutenant , il fit prendre les Députés qu'on y envoya , se déclara pour Sa Majesté , & contre Dom Diegue comme contre un rebelle. Il fut enhardi à le faire , par la confiance qu'il avoit de pouvoir se

défendre avec cent hommes qu'il commandoit dans une forteresse qui étoit en ce pays, où il se fortifia le mieux qu'il lui fut possible. Dom Diegue fit tout ce qu'il put pour le gagner, tant par promesses que par menaces qu'il lui faisoit par lettres; mais tout fut inutile, il répondoit toujours que jamais il ne le reconnoîtroit pour Gouverneur jusqu'à ce qu'il vît pour cela un commandement exprès de Sa Majesté, & qu'il esperoit, avec l'aide de Dieu, & le secours de ces braves Gentilshommes qui l'accompagnoient, de venger la mort du Marquis, & de punir les injures & les outrages qu'on avoit faits à Sa Majesté, & le mépris qu'on avoit fait de son autorité dans tout ce qui s'étoit passé. Cela fit que Dom Diegue envoya le Capitaine Garcias d'Alvarado avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, pour l'aller attaquer avec ordre de passer en allant par la Ville de Saint-Michel, & d'ôter les chevaux & les armes à tous les habitans de cette colonie, puis d'en faire de même à ceux de la Ville de Truxillo, & après cela marcher avec toutes ses troupes contre Alfonse d'Alvarado. Garcias d'Alvarado partit donc, & alla par mer jusqu'au Port de Janta, qui est à quinze lieues de

Truxillo : là il trouva le Capitaine Alfonso Cabrera qui venoit en fuyant avec tous les habitans de Guanuco pour se joindre avec ceux de la ville de Truxillo contre Dom Diegue : Garcias le prit prisonnier avec quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient , & en arrivant à la Ville de Saint Michel , il fit couper la tête , & à lui , & à Voz Mediana & à Villegas qui venoient avec lui.

CHAPITRE XI.

La Ville de Cusco se déclare pour Sa Majesté , & choisit pour Chef & pour Capitaine Pedro Alvarez Holguin. Ce qu'il fit.

QUAND les Députés & les ordres de Dom Diegue arriverent à Cusco ; Diego de Silva fils de Feliciano de Silva , & François de Carvajal , qui depuis fut Mestre de Camp de Gonzale Pizarre , étoient les principaux Magistrats de cette Ville. Ils résolurent avec tous les autres Magistrats & Conseillers , de ne le point recevoir , ni le reconnoître pour Gouverneur. Ils n'osèrent pourtant se déclarer ouvertement jusqu'à ce qu'ils eussent bien

bien examiné s'ils avoient du monde, des provisions & des munitions suffisantes pour se défendre en cas qu'ils fussent attaqués. Ils répondirent donc avec adresse aux Députés de Dom Diegue, qu'il en envoyât d'autres avec un pouvoir plus ample & mieux en forme, & qu'alors ils le reconnoîtroient. Gomez de Tordoya étoit un des principaux du Conseil Royal de Cusco, & il n'étoit pas en Ville, lorsque les Envoyés de Dom Diegue y avoient apporté ses ordres, il étoit allé à la chasse ce jour-là; on lui fit incessamment savoir ce qui se passoit. Il trouva même les Envoyés auprès de la Ville, comme il y retournoit; & ayant appris l'état des choses, il tordit le cou à un fort beau Faucon qu'il tenoit sur le poing, en disant, qu'il falloit désormais penser à combattre plutôt qu'à chasser. Il entra le soir dans la Ville, & après avoir consulté fort secretement avec ceux du Conseil, sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture présente, il en sortit la même nuit, & s'en alla au lieu où étoit le Capitaine Castro; ils envoyèrent des Messagers à Pedro Anzures, qui étoit Lieutenant dans la Province de Charcas; il se déclara incontinent pour Sa Majesté. En même-temps

Gomez de Tordoya partit aussi lui-même pour suivre le Capitaine Pedro Alvarez Holguin , qui avec plus de cent hommes avoit marché contre quelques Indiens. L'ayant rencontré , il lui dit ce qui se passoit , le suppliant instamment de les assister dans leur légitime dessein , & de se charger d'une entreprise si juste & si honorable , en prenant le commandement des troupes qu'il pourroit assembler pour leur défense. Pour l'engager d'autant mieux , il lui dit , qu'il vouloit lui-même être du nombre de ses Soldats , & le premier à obéir exactement à ses ordres. Pedro Alvarez accepta cet emploi , & se déclara pour Sa Majesté : puis ils rassemblèrent les habitans de la Ville d'Arequipa , & tous ensemble ils se rendirent à Cusco , où il y avoit déjà plusieurs personnes qui s'étoient déclarées pour Dom Diegue. En effet , quand on y apprit la venue de Holguin & de Tordoya , il y eut plus de cinquante hommes qui avoient déjà pris son parti , qui sortirent de la Ville. On envoya après eux le Capitaine Castro , & Fernand Bachicao avec quelques Arquebusiers : ils les joignirent , les attaquèrent pendant la nuit , les prirent & les ramenerent à Cusco.

Tous les Conseillers & Sénateurs de cette Ville, suivant l'exemple des Capitaines étrangers, reçurent non-seulement Pedro Alvarez Holguin pour leur Commandant, mais ils le nommerent aussi pour Capitaine général & premier Officier de tout le Pérou, prêtant serment de lui obéir en cette qualité, jusques à ce qu'on eût reçu d'autres ordres de Sa Majesté. Incontinent après il déclara la guerre à Dom Diegue, & la fit publier. Les Habitans de Cusco, pour témoigner leur zèle, s'obligerent à payer tout ce que Pedro Alvarez Holguin auroit été obligé de prendre des effets & des revenus du Roi, pour le paiement & l'entretien des Soldats, en cas que Sa Majesté n'en voulût pas approuver & allouer la dépense. D'ailleurs, tous les Habitans de Cusco, de Charcas & d'Arequipa, offrirent de très bonne volonté, pour cette guerre, & leurs biens & leurs personnes. En peu de temps on assemble donc plus de trois cens cinquante hommes, entre lesquels il y avoit cent cinquante Cavaliers, cent Arquebusiers & cent Piquiers. Après cela Pedro Alvarez ayant su que Dom Diegue avoit plus de huit cens hommes, il n'osa l'attendre à Cusco; mais

il jugea plus à propos de s'avancer par la montagne, pour se joindre avec Alphonse d'Alvarado, qu'il savoit qui s'étoit déclaré pour Sa Majesté. Il jugeoit aussi que sur son chemin plusieurs des amis & des serviteurs du Marquis, qui étoient cachés en divers endroits sur les montagnes, se pourroient joindre à lui. Il marcha donc en ordre, & bien résolu de combattre Dom Diegue s'il le rencontroit sur sa route. En sortant de Cusco, il y avoit laissé pour la garde & la défense de la Ville, le nombre de gens qu'il avoit jugé nécessaire, & avoit nommé pour Mestre de Camp, Gomez de Tordoya, & pour Capitaines de Cavalerie, Garcilaso de la Vega, & Pedro Anzuarez : il avoit donné le commandement de l'Infanterie au Capitaine Castro, & avoit fait Enseigne pour porter l'Etendart Royal, Martin de Robles.



CHAPITRE XII.

*Dom Diegue va chercher Pedro Alvarez,
& ne le pouvant joindre, il va
à Cusco.*

DOM Diegue ayant appris ce qui s'étoit passé à Cusco, & comment Pedro Alvarez en étoit sorti avec ses troupes, il jugea d'abord, qu'il prendroit sa route par la montagne, pour se joindre à Alfonse d'Alvarado: car avec le peu de gens qu'il avoit, on ne pouvoit pas croire qu'il eût dessein de chercher Dom Diegue, pour l'attaquer. Celui-ci prit donc la résolution de marcher au devant de lui, pour lui couper le passage, il ne put pourtant faire toute la diligence convenable pour cela, parcequ'il attendoit Garcias d'Alvarado, à qui il avoit envoyé ordre de le venir joindre en toute diligence, sans s'arrêter à poursuivre son premier dessein d'aller attaquer Alfonse d'Alvarado. Dès lors que Garcias passa par Truxillo il vouloit descendre, pour attaquer Alfonse: il en fut empêché par ceux de Levanto, qui est une Bourgade de la Province des

Chachapoyas. Aussi-tôt donc qu'il fut de retour à la Ville de los Reyes, Dom Diegue se mit en marche contre Pedro Alvarez avec trois cens Cavaliers, cent Arquebusiers, & cent cinquante Piquiers. Avant de partir il chassa du pays les enfans du Marquis, & fit couper le cou à Antoine Picado, après lui avoir premierement fait souffrir beaucoup de mal par une cruelle torture, pour l'obliger à déclarer en quel lieu le Marquis tenoit ses trésors. A peine Dom Diegue étoit-il parti, & éloigné de los Reyes d'environ deux lieues, qu'il y arriva quelques ordres secrets de la part du Licencié Vaca de Castro qui les envoyoit de Quito : ils étoient adressés à Frere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominicains, & à François de Barrionuevo à qui il commettoit la conduite & la direction des affaires publiques & du gouvernement, en attendant sa venue. Là dessus le Conseil de la Ville s'assembla secretement dans le Couvent des Dominicains, & reçut ces ordres, reconnoissant le Licencié Vaca de Castro pour Gouverneur, & Jérôme d'Aliaga premier Secrétaire du Gouvernement pour son Lieutenant ; car les ordres & les provisions

qu'on envoyoit, étoient pour lui. Après que cela fut fait, les Conseillers, & plusieurs autres Habitans avec eux, se retirèrent à Truxillo, ce qui ne se put faire si secretelement que Dom Diegue ne le sut dès la nuit même. Il vouloit retourner pour piller & saccager la Ville : mais il en fut empêché par la crainte qu'il eut que Pedro Alvarez ne passât cependant, & qu'ainsi il le manquât : de plus, il craignoit encore que la cause de son retour & la nouvelle d'un nouveau Gouverneur envoyé par Sa Majesté, ne vînt à la connoissance de ses gens : il jugea donc plus à propos de continuer sa marche en toute diligence, & sans aucun retardement. Nonobstant toutes ses précautions, la nouvelle de ce nouveau Gouverneur étant sue dans son Camp, fit que plusieurs l'abandonnerent, & s'en retirèrent secretelement, comme le Provincial des Dominicains, Diegue d'Aguero, Jean de Sayavedra, Gomez d'Alvarado, & le Commissaire Yllan Surez de Carvajal. Quelque envie que Dom Diegue eût de faire diligence, il ne put s'empêcher d'être retardé dans sa marche, parceque Jean d'Herrada tomba malade de la maladie dont il mourut ; ainsi Pedro

Alvarez eut le temps de passer la Vallée de Xauxa, où l'ennemi qui le cherchoit, avoit résolu de l'attendre. Dom Diegue sachant qu'il étoit passé, le suivit avec beaucoup de diligence, si bien qu'il le joignit. Pedro Alvarez se voyant ainsi pressé, & ne se sentant pas assez fort pour combattre Dom Diegue, dont les troupes étoient beaucoup plus nombreuses que les siennes, il s'avisa d'un stratagème qui lui réussit. Il envoya pendant la nuit vingt Cavaliers pour faire une attaque à l'avant-garde de Dom Diegue, avec ordre de prendre quelques prisonniers, s'il étoit possible, puis de se retirer. Ils exécuterent fort bien leurs ordres, & en prirent trois : Pedro Alvarez en fit pendre deux sur-le-champ, & promit au troisieme non-seulement de lui accorder la vie & la liberté, mais encore de lui donner une somme considérable jusqu'à mille écus d'or & plus, s'il vouloit aller au Camp de Dom Diegue, & avertir quelques-uns de ses amis, qu'il attaqueroit le Camp la nuit suivante à la droite. On fit prêter serment à ce Soldat, avec promesse solennelle qu'il garderoit le secret, ce qu'on espéroit de lui, disoit-t-on, témoignant beaucoup de confiance en lui, pour l'exécu-

tion de la commission qu'on lui donnoit. C'étoit un jeune homme qui étoit fort sensible à l'espérance d'une somme si considérable pour lui : il partit donc incontinent, pour se rendre au Camp de Dom Diegue, où il alloit avec beaucoup d'assurance, parcequ'il étoit du nombre de ses Soldats. Dom Diegue le voyant de retour, & apprenant que ses camarades avoient été pendus, sans voir d'ailleurs aucune raison pourquoi on avoit fait grace à celui-ci, plutôt qu'aux autres, il soupçonna d'abord la vérité. Sur ce soupçon il fit donner la question à ce Soldat, qui avoua incontinent, & sans se faire beaucoup presser, tout ce qu'on avoit exigé de lui, ce qu'on lui avoit fait promettre, & ce qu'on lui avoit promis à lui-même pour récompense. Dom Diegue crut donc là-dessus, que Pedro Alvarez vouloit effectivement le surprendre, l'attaquer la nuit, comme le Soldat l'avoit confessé; ainsi il se prépara pour le bien recevoir, & mit la plus grande partie de ses troupes du côté où l'Espion avoit dit que l'attaque se devoit faire. Pedro Alvarez qui avoit un dessein fort opposé, pensoit cependant à se retirer, pour se mettre en sûreté; ainsi dès le moment qu'il eut dépê-

ché ce Soldat , pendant l'obscurité de la nuit il décampa , & marcha avec le plus de diligence qu'il lui fut possible , laissant les ennemis l'attendre inutilement tandis qu'il s'éloignoit d'eux , fort aise que sa ruse eût bien réussi. Dom Diegue ayant connu la supercherie qu'on lui avoit faite , le poursuivit le plus diligemment qu'il put : ce que Pedro Alvarez ayant su , il envoya un Courier à Alphonse d'Alvarado pour le prier de venir à son secours. Alvarado , s'avança incontinent avec tous ses gens , & quelques-uns de ceux de Truxillo , si bien qu'en peu de jours ces deux Capitaines se joignirent. Quand Dom Diegue qui étoit déjà fatigué d'une longue marche , fut qu'ils étoient joints , il cessa de les poursuivre & s'en alla à Cusco. Cependant Pedro Alvarez , & Alphonse d'Alvarado envoyerent à Quito pour faire savoir à Vaca de Castro tout ce qui se passoit , lui conseillant de s'avancer promptement , moyennant quoi ils se faisoient forts de le rendre maître du pays , les affaires prenant un assez bon tour. Alors Jean d'Herrada mourut à Xauxa , & Dom Diegue envoya une partie de son Armée par la plaine pour rassembler ceux de ses gens qui

étoient à Arequipa. Les Capitaines qu'il envoyoit étant arrivés dans cette Ville, la pillèrent entierement, & creuserent partout dans le Monastere de Saint Dominique, parcequ'on leur avoit dit, que plusieurs Habitans de la Ville avoient caché leurs effets en terre dans ce Couvent.

CHAPITRE XIII.

Vaca de Castro se rend au Camp de Pedro Alvarez, & d'Alfonse d'Alvarado : il y est reçu comme Gouverneur. Ce qu'il y fit.

VACA de Castro étoit arrivé au Pérou avec beaucoup de peine, & de fatigue : sa navigation depuis Panama avoit été fort fâcheuse, & le vaisseau qui le portoit avoit perdu ses ancres. S'étant enfin rendu au Port de la Bonne-Aventure, il étoit de-là allé par terre jusqu'aux frontieres du Gouvernement de Benalcazar par où il entra au Pérou. Il avoit beaucoup souffert en faisant ce chemin, tant par la longueur du voyage que par la disette des vivres : & sur tout parcequ'il étoit malade, & n'é-

toit pas accoutumé à de semblables fatigues. Cependant, comme on savoit déjà au Popayan la mort du Marquis, & la plûpart de ce qui s'étoit passé au Pérou, Castro continua son chemin, sans s'arrêter, pour tacher par sa présence, d'apporter quelque remede aux désordres de ce pays-là. Il faut savoir, que bien que le Licencié Vaca de Castro allât au Pérou principalement pour s'y informer, & y prendre une connoissance exacte de la mort de Dom Diegue d'Almagro, & de tout ce qui s'étoit passé en conséquence, sans avoir ordre de priver le Marquis de son Gouvernement, ni même de le suspendre : néanmoins il avoit aussi un Brevet secret, qui portoit, qu'au cas que pendant son voyage, ou son séjour en ce pays, le Marquis vînt à mourir, il prendroit le Gouvernement, & en feroit toutes les fonctions, jusques à ce que Sa Majesté en eut autrement ordonné. En vertu de ce Brevet, il fut reçu & reconnu pour Gouverneur par Pedro Alvarez, & Alfonse d'Alvarado quand il arriva à leur Camp. Il étoit accompagné par plusieurs personnes, qui l'avoient reçu à son arrivée au Pérou : en particulier il menoit avec lui le Capitaine Lorenzo d'Aldana, qui étoit

Gouverneur de Quito pour le Marquis, & il avoit envoyé, devant, le Capitaine Pedro de Puellas, pour commencer à faire les préparatifs nécessaires pour la guerre. Il envoya aussi à Cusco Gomez de Royas avec ses ordres pour s'y faire recevoir & reconnoître en son nom : celui-ci usa de beaucoup d'adresse, & de diligence, & réussit fort bien dans sa commission : car il se rendit à Cusco, la notifia, & la fit recevoir avant que Dom Diegue y pût arriver. Comme Vaca de Castro passoit sur les frontieres de la Province de Bracamoros, le Capitaine Pedro de Vergara qui étoit occupé à la conquête de cette Province, l'étoit venu joindre, & pour le suivre, il avoit abandonné un lieu, où il avoit déjà fait un établissement, & où il s'étoit fortifié, pour n'être pas obligé de reconnoître & de recevoir Dom Diegue d'Almagro. Quand Vaca de Castro fut arrivé à la Ville de Truxillo, il y trouva Gomez de Tordoya, qui avoit quitté le Camp pour quelques paroles qu'il avoit eû avec Pedro Alvarez : il étoit accompagné de Garcilaso de la Vega, & de quelques autres Gentilshommes. Ainsi quand Vaca de Castro partit de Truxillo pour se rendre au Camp de Pedro Alvarez,

il avoit déjà assemblé plus de deux cens hommes bien équipés, qui étoient tous prêts à suivre ses ordres. Aussi-tôt qu'il fut arrivé au Camp, Pedro Alvarez, & Alfonse d'Alvarado le reçurent fort bien, & avec de grandes démonstrations de joie : il leur fit voir son Brevet, & ses ordres, & incontinent ils lui remirent entre les mains leurs Etendarts, & toutes les marques de leur autorité, qu'il rendit aussi-tôt à ceux qui les avoient auparavant, à l'exception de l'Etendart Royal, qu'il retint pour lui-même. Il fit Mestre de Camp Général, Pedro Alvarez Holguin, & l'envoya avec l'Armée à Xauxa, avec ordre de l'y attendre, jusqu'à ce qu'il eût été faire un tour à la ville de Los Reyes, pour y mettre quelque ordre, & en tirer ce qu'il pourroit d'hommes, d'armes & de munitions. Il donna aussi ordre, que le Capitaine Diegue de Royas marchât toujours avec trente Cavaliers, vingt lieues devant Pedro Alvarez, pour découvrir, & faire des courses dans le Pays. Il envoya encore à Truxillo le Capitaine Diegue de Mora, en qualité de Lieutenant du Gouverneur dans cette Ville. Ainsi il pourvut avec beaucoup de soin & de prudence, à tout ce qui étoit né-

cessaire pour son entreprise ; comme si pendant toute sa vie il n'eût fait d'autre métier que celui de la guerre.

CHAPITRE XIV.

Dom Diegue étant à Cusco , y fait tuer Garcias d'Alvarado , puis il en sort avec ses troupes , pour marcher contre Vaca de Castro,

Nous avons déjà dit comment Dom Diegue n'ayant pu joindre Pierre Alvarez , s'en alla à Cusco. En y arrivant , il trouva que Christoval de Sotelo , qu'il avoit envoyé devant , avoit déjà pris possession de la Ville , & y avoit mis des Magistrats de sa main , en déposant de leurs Charges ceux qui y avoient été établis de la part de Vaca de Castro. Aussi-tôt que Dom Diegue fut arrivé lui-même dans cette Ville , il commença à faire soigneusement travailler , pour se munir d'artillerie & de poudre. On peut aisément faire l'un & l'autre au Pérou : parcequ'à l'égard de l'artillerie, on trouve abondamment du métal propre pour cela , & Dom Diegue avoit aussi des Maîtres Européens

fort entendus à la fonder. Pour la poudre, on trouve par tout ce Pays tant de salpêtre, qu'il est très aisé d'en faire en grande quantité. Il fit aussi faire des armes pour ceux de ses gens qui n'en avoient pas : on mêloit de l'argent & du cuivre, dont on faisoit de très bonnes cuirasses. Il avoit aussi ramassé toutes les armes qu'il avoit pû trouver dans le pays : de sorte que celui de ses gens qui étoit le moins bien armé avoit tout au moins une cotte d'armes, & une cuirasse ou corselet, & un casque de cette matiere dont nous venons de parler. Les Indiens faisoient fort bien faire toutes ces sortes d'armes, de la même façon, & à l'imitation de celles de Milan. De cette maniere, Dom Diegue équippa fort bien, & mit en fort bon ordre deux cens Arquebusiers : il fit aussi quelques Compagnies de Gendarmes ; car jusqu'à présent au Pérou, on n'a point encore vû de Cavalerie legere, ou au moins fort rarement, & fort peu. Les choses étant dans ces termes, il survint quelque différend entre les Capitaines Garcias d'Alvarado, & Christoval de Sotelo ; ils se battirent, & Christoval fut tué. Ces deux Capitaines avoient chacun de son côté plusieurs amis, & plusieurs partisans dans l'armée de sorte
que

que cet accident y causa de grands troubles, & pensa les mettre aux mains les uns contre les autres; & si Dom Diegue ne les eût un peu apaisés avec beaucoup de modération & d'adresse, il en seroit infailliblement arrivé quelque grand mal, & ils se seroient égorgés les uns les autres. Cependant Garcias d'Alvarado remarquant fort bien que la mort de Sotelo tenoit fort au cœur à Dom Diegue, qui l'avoit beaucoup aimé, & qu'il seroit sans doute dans la suite tout ce qu'il pourroit pour la venger, il prenoit non-seulement des précautions pour sa propre conservation, mais aussi des mesures pour se défaire de Dom Diegue. Pour cela, il le convia un jour à aller manger chez lui, résolu de le tuer pendant le repas. Dom Diegue ayant quelque soupçon de la vérité, après avoir accepté le convié, s'en excusa sous prétexte de se trouver indisposé. Garcias d'Alvarado voyant cela, & toutes ses affaires étant bien disposées, & dans l'état où il les souhaitoit pour l'exécution de son dessein, il résolut d'aller lui-même bien accompagné de plusieurs de ses amis, pour presser Dom Diegue de venir. En allant, il trouva sur le chemin un nommé Martin

Carillo , à qui il dit où il alloit : celui cy lui répondit , que s'il vouloit suivre son conseil , il n'iroit pas , parcequ'il étoit persuadé qu'il s'exposeroit beaucoup , & qu'inafailliblement on le feroit tuer : un autre Soldat lui dit encore à peu près la même chose : mais nonobstant tout il continua son chemin. En arrivant au logis de Dom Diegue , il le trouva couché sur un lit de repos , & dans une chambre voisine il y avoit des gens armés , qu'on y avoit secretement postés à dessein. Garcias d'Alvarado étant entré , avec ceux qui le suivoient , dans la chambre de Dom Diegue , il lui dit : *J'espère que votre indisposition ne sera rien , Monsieur , il faut faire un peu d'effort , & vous lever pour tâcher de vous divertir , cela ne peut que vous être bon & utile pour votre santé ; vous mangerez si peu qu'il vous plaira : mais au moins vous nous servirez de Chef , & nous aurons le plaisir de vous avoir à notre tête.* Dom Diegue répondit , qu'il le vouloit , puisqu'il témoignoit le souhaiter si fortement ; & s'étant levé incontinent , il se fit donner un manteau , ayant déjà sa cotte d'armes , son épée , & son poignard. Ils se mirent donc en devoir de sortir , Garcias d'Alvarado mar-

chant devant Dom Diegue : alors Jean d'Herrada qui étoit aussi du complot , accompagné de plusieurs autres , tenant la porte , la ferma , & se jettant sur Garcias d'Alvarado , il lui cria ; Vous êtes pris , Monsieur. Dom Diegue en même - tems tira son épée , en donna un coup à Garcias & le blessa , en disant , qu'il ne falloit point le prendre prisonnier , mais le tuer : incontinent Jean Balsa , Alfonse de Sayavedra , Diegue Mendez , frere de Rodrigue Orgognos , & plusieurs autres qui étoient dans l'embuscade , en sortirent , & le percerent de tant de coups , qu'il mourut sur le champ. La nouvelle en étant sûe en ville , y causa des murmures , & quelques mouvemens qui auroient pû avoir des suites fort facheuses , si Dom Diegue ne s'étoit incontinent rendu à la Place , où il appaisa le peuple autant qu'il lui fut possible ; sa présence fit que quelques amis de Garcias d'Alvarado se retirèrent : & incontinent , pour donner de l'occupation à ses troupes , il les fit sortir de Cusco pour marcher contre Vaca de Castro , dont il avoit appris la jonction avec Pierre Alvarez & Alfonse d'Alvarado. Dom Diegue étoit accompagné dans cette expedition par Paul

frere de l'Ynca , que le Président son pere avoit fait Ynca , & son secours dans cette occasion étoit de si grande importance , que bien qu'il ne fût accompagné que par un assez petit nombre d'Indiens , néanmoins il marchoit devant l'armée , & il obligeoit ceux de toutes les Provinces par où il avoit à passer , de fournir des vivres pour l'armée , & des hommes pour porter les charges , & de rendre tous les autres services dont on avoit besoin.

CHAPITRE XV.

*Vaca de Castro va de los Reyes à Xauxa.
Ce qu'il y fit.*

VA C A de Castro étant arrivé à la Ville de los Reyes , fit faire plusieurs Arquebuses par les Maîtres qu'il trouva en ce lieu , & fit aussi tous les autres préparatifs qu'il jugeoit nécessaires. Il emprunta des Habitans & des Marchands de la Ville cinq à six cens mille livres , parceque Don Diegue avoit pris & épuisé tout le Trésor Royal. Puis partant de los Reyes , il y laissa pour son Lieutenant , François de Bar-

tionuevo, & pour Commandant de la Marine, Jean Pérez de Guevara, emmenant avec lui le plus de gens qu'il lui fut possible. Il prit la route de Xauxa, ayant donné ordre à tous les habitans de los Reyes, qu'au cas que Dom Diegue, comme on le disoit, y vint cependant par un autre chemin, ils se retirassent avec leurs femmes & leurs effets dans les navires, jusqu'à ce qu'il retournât lui-même à la suite de Dom Diegue. En arrivant à Xauxa, il trouva Pierre Alvarez qui l'y attendoit avec ses troupes & une bonne provision d'armures & de piques, & sur tout une grande quantité de poudre qu'on y avoit faite. Vaca de Castro distribua les Cavaliers qui l'accompagnoient, & les incorpora dans les Compagnies de Pierre Alvarez, de Pierre Anzurez, & de Garcilaso de la Vega, qui étoient Capitaines de Cavalerie : & à l'égard des gens de pied qui le suivoient aussi, il en distribua une partie dans les Compagnies de Pierre de Vergara & de Nugno de Castro, qui étoient Capitaines d'Infanterie. Il fit aussi deux nouvelles Compagnies, l'une de Cavalerie ; dont il donna le commandement à Gomez d'Alvarado, & l'autre d'Arquebusiers, dont il fit Capitaine le

Bachelier Jean Velez de Guevara. C'étoit un homme de Lettres , ce qui n'empêchoit pas qu'il ne fût fort bon Soldat , extrêmement adroit & industrieux ; il avoit lui-même beaucoup contribué à faire , comme il faut , les arquebuses des Soldats de sa Compagnie. Avec cela , il ne laissoit pas d'être aussi fort habile dans les Lettres : ce qui fit que dès le tems dont nous parlons maintenant , puis encore dans la suite pendant les révolutions qui arriverent sous Gonzale Pizarre , & dont on parlera ci-après , il exerça une Charge de judicature. Jusqu'à midi il étoit vêtu en homme de Lettres fort honnêtement ; il tenoit ses audiences , & expedioit les affaires qui se présentoient. Après cela , il se vêtoit en habit de Cavalier avec un haut-de-chausse & un pourpoint de couleur en broderie d'or fort magnifique , son colet de buffle , une plume à son chapeau , son arquebuse sur l'épaule , faisant faire l'exercice à sa Compagnie , s'exerçant aussi lui-même à tirer. Vaca de Castro disposa donc ainsi son armée , composée en tout de sept cens hommes , entre lesquels il y avoit trois cens soixante-dix Cavaliers & cent soixante-dix Arquebusiers. Il fit Ser-

gent - Major le Capitaine François de Carvajal, le même qui depuis fut Mestre de Camp General de Gonzale Pizarre. C'étoit lui qui regloit presque tous les mouvemens de l'armée, parcequ'il avoit beaucoup d'experience dans les affaires de la guerre, dont il faisoit le métier depuis plus de quarante ans, ayant été simple Soldat, puis Lieutenant dans les guerres d'Italie. Dans ce tems-là Vaca de Castro reçut quelques Envoyés de la part de Gonzale Pizarre qui étoit depuis peu de retour à Quito de ce voyage si pénible, dont nous avons fait la description : il faisoit savoir à ce Gouverneur qu'il marchoit à son secours avec les troupes qu'il avoit pû lever. Vaca de Castro lui écrivit, en le remerciant honnêtement de sa bonne volonté, & lui mandant qu'il demeurât à Quito, & ne vînt point à l'armée, parcequ'il espéroit toujours de faire quelque accommodement avec Dom Diegue, & qu'il ne recherchoit, & ne souhaitoit que de pouvoir rétablir la paix dans le pays. il en usoit encore ainsi pour mortifier un peu la presumption de Gonzale Pizarre : il est vrai aussi qu'il craignoit que la vengeance qu'il recherchoit sans doute avec beaucoup d'em-

pressement de la mort du Marquis son frere, ne fût un obstacle invincible qui empêcheroit toujours Dom Diegue de se soumettre par un accommodement, parcequ'il n'oseroit jamais se mettre entre les mains d'un homme auprès de qui seroit Gonzale Pizarre, qui sans doute ne manqueroit pas d'avoir beaucoup de crédit dans l'armée par le grand nombre d'amis qu'il y auroit. D'autres disent que Vaca de Castro craignoit que si Gonzale Pizarre étoit à l'armée, on ne le choisît pour General, parcequ'il étoit fort aimé, & que d'ailleurs il ne sembloit pas qu'il y eût rien à craindre de son ressentiment particulier, puisque la guerre se faisoit plutôt d'une maniere fort juste & fort équitable que par un esprit de vengeance. Outre cela il envoya aussi ordre à ceux qui avoient le soin & la charge des enfans du Marquis de demeurer dans les lieux où ils étoient, dans les Villes de saint Michel & de Truxillo, sans venir à los Reyes, jusques à ce qu'il en eût autrement disposé. Il alleguoit pour raison, ce qui au fond n'étoit qu'un prétexte spécieux, c'est que ces enfans étoient plus en sûreté dans ces lieux-là qu'ils ne seroient à Lima.

CHAPITRE.

CHAPITRE XVI.

Vaca de Castro s'avance avec son armée de Xauxa à Guamanga. Il tâche d'engager Dom Diegue à se soumettre, & à entendre à quelque accommodement.

APRÈS que Vaca de Castro eut fait les préparatifs, & mis ses gens en bon ordre à Xauxa, il se mit en marche, & prit la route de Guamanga, à cause qu'il avoit eu nouvelle que Dom Diegue venoit à grand-hâte pour entrer dans cette Ville, ou pour occuper le passage d'une rivière qui étoit fort important, & donnoit un grand avantage sur l'ennemi à celui qui l'occupoit le premier, parceque la Ville est entourée de profondes vallées, & de précipices qui la rendent de difficile accès, & lui servent de fortifications naturelles. Le Capitaine Diegue de Royas qui marchoit devant l'armée pour découvrir, étoit déjà entré dans cette Ville, où ayant appris la diligence avec laquelle Dom Diegue s'avançoit il s'étoit fortifié de son mieux, pour se pouvoir défendre jusques à ce que Vaca

de Castro fût arrivé. Cela obligea donc ce Gouverneur à partir promptement , & faire aussi de son côté toute la diligence possible : il fit de plus prendre les devans au Capitaine Castro avec ses Arquebusiers , pour se saisir d'un passage difficile qui est près de Guamanga , nommé la Côte ou la Montagne de Parcos. Vaca de Castro étant arrivé un soir à deux lieues de Guamanga , on lui dit que Dom Diegue entroît cette même nuit dans la Ville , ce qui le chagrina fort , parceque toutes ses troupes n'étoient pas encore arrivées , & ne pouvoient pas même arriver si promptement. Alfonse d'Alvarado retourna pour les rassembler toutes , & les faire marcher incessamment en bon ordre : il y en eut des derniers qui firent ce jour-là cinq grandes lieues , équipés & armés comme ils étoient , ce qui ne se put faire sans beaucoup de peine , sur-tout parceque le chemin étoit fort difficile , plein de rochers & de précipices. Ils passerent par la Ville , & demeurèrent toute la nuit en armes de l'autre côté , parcequ'ils n'avoient aucune nouvelle des ennemis , & ne savoient s'ils n'étoient point fort près d'eux. Le lendemain pourtant ils formerent leur Camp , & prirent quel-

que repos, ayant fû par leurs Coureurs qui avoient été à la découverte jusqu'à plus de fix grandes lieues, que les ennemis n'étoient pas si près qu'ils l'avoient cru. En effer, on apprit que Dom Diegue étoit à neuf lieues de là, & là dessus Vaca de Castro lui écrivit par François de Diaquez, frere d'Alfonse de Diaquez, Secrétaire du Roy, qui étoit venu du Camp de Dom Diegue, *le sommant de la part de Sa Majesté de venir se ranger sous l'Etendart Royal, & congédier son armée, moyennant quoi il obtiendrait le pardon de tout le passé: mais que s'il refusoit de le faire, on procéderoit contre lui à toute rigueur comme contre un sujet rebelle à son Prince, & criminel de Leze-Majesté.* Dans le même-temps qu'on envoya ces Lettres, on envoya aussi par un autre côté un fantassin qui connoissoit fort bien le pays, vêtu en Indien, avec des lettres pour plusieurs Gentilshommes de l'armée de Dom Diegue. Cet homme, quelque adroit qu'il fût ne put s'empêcher d'être découvert; on remarqua sa piste dans quelques endroits couverts de neige; on le suivit, on le prit, & on l'amena à Dom Diegue qui le fit pendre. Il fit même là-dessus de grandes plaintes de

Vaca de Castro, de ce qu'en même-tems qu'il lui faisoit faire d'un côté des propositions d'accommodement, il envoyoit de l'autre des Espions pour débaucher ses gens. Puis en présence des Envoyés, il fit ranger son armée en bataille, donnant ordre à tous ses Officiers de se préparer pour le combat, & promettant à quiconque tueroit quelqu'un des Habitans qui étoient établis dans le pays, qu'il lui donneroit les Indiens, les biens & la femme du mort. Dom Diegue répondit ensuite à Vaca de Castro par le même Diaquez, & par Dom Diegue de Mercado : » Qu'il ne lui
» obéiroit en aucune maniere tandis
» qu'il seroit accompagné de ses enne-
» mis, qui étoient Pierre Alvarez Hol-
» guin, Alfonse d'Alvarado, & quel-
» ques autres semblables à eux. Qu'à
» l'égard de son armée, il ne la congé-
» dieroit point, à moins qu'il ne vît une
» amnistie en forme, signée de la propre
» main de Sa Majesté, non de celle du
» Cardinal de Seville, Dom Fra-Garcias
» de Loaysa, qu'il ne reconnoissoit point,
» ignorant qu'il eût aucun ordre ni au-
» cun pouvoir de la part de Sa Majesté
» pour les affaires des Indes. Qu'en-
» fin il se trompoit fort dans ses espé-

» rances , s'il s'imaginoit qu'aucun de
 » ceux de son armée l'abandonnât pour
 » se rendre à lui , & que ceux qui avoient
 » voulu le lui persuader l'abusoient :
 » qu'il pouvoit donc se préparer à le re-
 » cevoir , puisqu'il alloit partir pour le
 » combattre , & qu'il étoit fort assuré
 » d'être vigoureusement secondé par
 » tous les siens , quainfi il étoit résolu
 » de défendre le pays jusqu'au dernier
 » soupir. »

CHAPITRE XVII.

*Vaca de Castro se prépare pour donner
 bataille.*

VACA de Castro ayant reçu la réponse de Dom Diegue , & voyant son opiniâtreté , fit marcher son armée , & la fit porter dans un lieu plein & uni qu'on nomme Chupas , la faisant un peu éloigner de Guamanga , parceque le terrain y est trop rude , & trop difficile pour pouvoir commodément y donner bataille. Il demeura trois jours à Chupas ; & comme c'étoit au milieu de l'Hiver il ne cessa de pleuvoir pendant tout ce temps là , & cependant les trou-

pes furent toujours obligées de se tenir en état , & sous les armes , parceque l'ennemi étoit proche. Vaca de Castro se résolut donc au combat , puisqu'il ne voyoit aucun moyen d'accommodement : mais ayant remarqué que plusieurs de ceux qui le suivoient , étoient scandalisés de la bataille des Salines , & disoient que Sa Majesté ne l'avoit point approuvée , puisqu'elle tenoit Fernand Pizarre prisonnier à cause de cela : il jugea à propos d'observer quelque formalité , tant pour justifier sa propre conduite que pour contenter ses troupes. Il prononça donc une Sentence dans les formes contre Dom Diegue , & la signa en présence de toute son armée. Par ce jugement juridique il le déclaroit traître & rebelle aux ordres de Sa Majesté , & comme tel le condamnoit à la mort , & à la confiscation de tous ses biens , tant lui que tous ceux qui le suivoient. Après avoir prononcé cette Sentence , il somma tous les Officiers , & leur commanda de lui prêter aide & faveur pour la mettre à exécution. Le lendemain Samedi à l'heure de la Messe , les Coureurs donnerent l'alarme , parceque les ennemis étoient fort près : ils avoient couché à deux petites lieues de-là , & ils

marchoient par un chemin détourné à la gauche du Camp, prenant leur route par quelques petites colines assez commodés, pour éviter un marais qui étoit au-devant de l'armée de Vaca de Castro. Leur dessein étoit de se rendre maîtres de la Ville de Guamanga avant que de donner bataille : au reste, ils ne doutoient nullement de la victoire à cause de la grande quantité d'artillerie dont ils étoient si bien munis. S'étant approchés de si près que les troupes avancées des deux partis, étoient à la portée de l'Arquebuse, & se pouvoient parler, Vaca de Castro détacha le Capitaine Castro avec cinquante Arquebusiers pour escarmoucher, tandis que ses troupes monteroient par une pente de montagne, par où il leur falloit nécessairement passer, ce qui ne se faisoit pas sans crainte : parce que si Dom Diegue avoit su prendre son temps, il auroit pû leur faire beaucoup de mal avec son artillerie. En effet, toute l'Infanterie fut quelquefois obligée de faire alte en montant, afin de marcher en ordre : ce que François de Carvajal, Sergent Major, ayant remarqué, afin d'éviter le retardement, & faire que toutes les troupes eussent bientôt gagné la hauteur, il

ordonna que chaque Compagnie monteroit l'une après l'autre sans garder un ordre exact dans cette marche difficile, jusqu'à ce qu'étant arrivés au haut ils se remettroient en bon ordre. Il en usa ainsi pour éviter le retardement d'une marche qui eût été fort périlleuse, si les ennemis avoient su bien prendre leur tems pour en profiter. Ils gagnèrent donc la hauteur dans le temps que les Arquebusiers de Castro escarmouchèrent avec l'arrière-garde de Dom Diegue qui ne laissa pas de continuer toujours sa marche, jusqu'à ce qu'il eût pris son poste, & se fût rangé en bataille.

CHAPITRE XVIII.

Vaca de Castro fait avancer ses troupes contre Dom Diegue pour donner combat.

TOUTES les troupes étant montées, de sorte qu'il n'y avoit plus au-dessus d'elles qu'une fort petite colline, Vaca de Castro donna ordre au Sergent Major de les ranger en bataille, ce qu'il fit. Après cela ce Gouverneur les exhortant

à Bien faire leur devoir , leur dit :
» Qu'ils devoient soigneusement con-
» sidérer qui ils étoient , d'où ils ve-
» noient , & pour qui ils combattoient :
» que le sort du Pérou étoit entre leurs
» mains , & dépendoit de leur courage :
» que s'il étoient vaincus , ni lui ni eux
» ne pouvoient éviter la mort : mais
» que s'ils remportoient la victoire , ou-
» tre le service important qu'ils ren-
» droient à leur Roi , comme ils y étoient
» obligés en bons & fideles sujets , ils
» demeureroient par ce moyen dans la
» possession & la jouissance de tous leurs
» effets , & de tous leurs biens , ajou-
» tant , qu'à ceux qui n'en avoient pas ,
» il leur en donneroit au nom & de la
» part de Sa Majesté , qui ne souhaitoit
» la possession de ce pays que pour le
» donner & le distribuer à ceux qui la
» serviroient fidèlement. Qu'au reste ,
» il voyoit bien qu'il n'avoit pas besoin
» d'un long discours , ni de grandes ex-
» hortations pour les encourager , puis-
» qu'il parloit à des Gentilshommes
» pleins de cœur & d'honneur , & à de
» braves Soldats , de qui il se proposoit
» de suivre l'exemple plutôt que d'en-
» treprendre de le leur donner , & que
» pour leur faire connoître qu'il vouloit

„ véritablement être l'imitateur de leur
„ bravoure , il marcheroit à leur tête ,
„ & romproit la première lance. Ils lui
„ répondirent tous fort courageusement
„ qu'ils feroient leur devoir , & qu'ils
„ se feroient hacher en pièces plutôt
„ que de se laisser vaincre , parcequ'ils
„ regardoient cela comme leur intérêt ,
„ & leur affaire propre. « Les Officiers
prierent avec beaucoup d'instance Vaca
de Castro de ne se point mettre à l'a-
vant-garde , lui protestant qu'ils s'y op-
feroient toujours , & que ce ne seroit
jamais de leur consentement : mais qu'il
devoit plutôt demeurer à l'arrière-gar-
de avec trente Cavaliers , afin de donner
du secours dans les endroits où il ver-
roit que cela seroit nécessaire. Il fit
donc ce qu'ils souhaitoient ; & voyant
qu'il n'y avoit plus qu'environ une
heure & demie de jour , il vouloit qu'on
remît le combat au lendemain : mais le
Capitaine Alfonse d'Alvarado lui dit
que c'étoit se perdre de différer , &
qu'il étoit nécessaire de donner la ba-
taille dès ce soir même , puisque tous
leurs gens y étoient si bien résolus , &
que peut-être la nuit pourroit faire
changer de sentiment à quelques-uns.
Vaca de Castro suivit ce sentiment , bien

que la nuit fût fort proche , disant seulement là-dessus , qu'il voudroit avoir le pouvoir de Josué pour arrêter le soleil. En même-temps l'artillerie de Dom Diegue commença à jouer : & parceque pour l'attaquer on ne pouvoit descendre en droite ligne sans s'exposer à en souffrir beaucoup , à cause qu'on auroit été directement en bute à son canon , cela obligea le Sergent Major & Alphonse d'Alvarado de prendre à main gauche , où ils trouverent un passage sûr qui descendoit dans une Vallée , par où ils pouvoient aller aux ennemis , sans que leur artillerie leur fît aucun mal , parceque tous les boulets passaient par-dessus leur tête. Les troupes marcherent donc dans cet ordre. Alphonse d'Alvarado à la droite avec sa Compagnie , & l'Etendart Royal porté par Christoval de Barientos , originaire de Ville-Rodrigue & Habitant de Truxillo : à la gauche marchoient les quatre Capitaines , Pierre Alvarez Holguin , Gomez d'Alvarado , Garcilaso de la Vega , & Pierre Anzurez , conduisant chacun sa Compagnie en bon ordre , & marchant à la tête. Au milieu des deux Escadrons de Cavalerie , marchoient les Capitaines Pierre de Vergara , & Jean Volez de

Guevara avec l'Infanterie : Nugno de Castro marchoit devant avec ses Arquebusiers pour commencer la charge , & engager le combat , puis se retirer à temps à son gros. Vaca de Castro demeura à l'arriere garde avec ses trente Cavaliers , un peu éloigné de ses gens , de maniere qu'il pouvoit aisément remarquer les endroits où il étoit plus nécessaire d'envoyer du secours , ce qu'il ne manquoit pas de faire à propos.

CHAPITRE XIX.

De la Bataille de Chupas , & de ce qui s'y passa.

PENDANT que les troupes de Vaca de Castro marchaient aux ennemis , ceux-ci faisoient un feu continuel de leur artillerie : mais comme tous leurs coups étoient inutiles , parcequ'ils passoient trop haut , Dom Diegue soupçonna que le Capitaine Candie , qui en avoit la charge , avoit été gagné , & que c'étoit exprès qu'il faisoit ainsi tirer haut. Il alla donc à lui tout en colere , & le tua de sa propre main : puis il pointa lui-même une piece de canon ,

& y mit le feu , donnant dans un Escadron , où il tua quelques gens. Carvajal ayant vû cela , & considérant que l'artillerie qu'ils avoient de leur côté ne pouvoit pas leur être d'un grand usage , il fit prendre la résolution de la laisser là sans s'en servir , & de hâter un peu le pas. Alors Dom Diegue & ses Capitaines Jean Balsa , Jean Tello , Diegue Mendez , Malavez , Diegue de Hoces , Martin de Bilbao , Jean d'Ollo , & la plûpart des autres étoient postés de maniere que toute leur Cavalerie étoit partagée en deux Escadrons au milieu desquels étoit placée leur Infanterie. Leur artillerie étoit au-devant , pointée du côté que Vaca de Castro pouvoit les faire attaquer. Ils crurent que c'étoit marquer trop de timidité d'attendre leurs ennemis en cet état , & qu'il falloit leur épargner la peine d'une partie du chemin , & s'avancer à leur rencontre. Ils firent donc marcher leurs troupes , & avancer leur artillerie du côté que venoit Vaca de Castro. Ce mouvement se fit contre le sentiment de Pierre Suarez , leur Sergent Major , qui étant homme fort entendu , & fort expérimenté à la guerre , n'étoit pas de cet avis : ainsi en leur voyant changer de

cette maniere leur artillerie , il jugea qu'ils se perdoient : parcequ'au - devant du lieu où elle étoit premierement posée , il y avoit une campagne d'assez grande étendue que les ennemis n'auroient pû traverser pour en venir aux mains , sans que le canon leur fît beaucoup de mal : au lieu que les gens de Dom Diegue , s'avançant comme ils faisoient , & accourcissant cet espace , perdoient une belle occasion qu'ils avoient de leur nuire , & se privoient eux-mêmes du moyen de le faire. Nonobstant ces remontrances , ils avancerent toujours , & se posterent près d'une colline , sur laquelle devoit paroître l'armée de Vaca de Castro , de sorte que jusqu'à ce qu'elle fût en effet arrivée sur cette coline qui la couvroit , l'artillerie de Dom Diegue ne pouvoit leur faire aucun mal , & y étant une fois arrivés , ils se trouvoient si près des ennemis que le canon ne pouvoit pas longtemps leur nuire ni les empêcher d'en venir aux mains. Pierre Suarez, Sergent Major, voyant donc qu'on méprisoit son avis, poussa son cheval, & se rendit à l'armée de Vaca de Castro. Dans le même - temps Paul , frere de l'Ynca , avec un grand nombre d'Indiens , atta-

qua les troupes de Castro à la gauche , en leur tirant une grande quantité de pierres & de flèches : mais comme les Arquebusiers en tuerent quelques-uns , les autres prirent incontinent la fuite ; Martin Cote , qui commandoit une Compagnie d'Arquebusiers de Dom Diegue , s'avança alors de ce côté-là avec sa Compagnie , & ses gens commencerent à escarmoucher avec ceux du Capitaine Castro. Alors les troupes du Gouverneur marchant au petit pas , au son des Tambours & des Trompettes , commencerent à paroître sur la hauteur : là ils firent alte , afin de prendre leur temps pour charger , parceque l'artillerie , qui tiroit incessamment , ne leur en donnoit pas le temps : au reste quoiqu'ils en fussent assez près , elle ne leur faisoit pas beaucoup de mal , à cause que la plûpart des boulets passaient par-dessus leur tête : mais s'ils eussent été vingt pas plus avancés , ils en eussent extrêmement souffert , parcequ'elle leur auroit donné à plomb. Il est vrai pourtant que l'Infanterie de Vaca de Castro en souffrit beaucoup , & en reçut bien du mal , à cause qu'elle étoit dans un lieu plus élevé , où les boulets donnoient directement , si bien qu'un seul

emporta toute une file , & fit ouvrir le bataillon : mais les Capitaines le firent promptement remettre en ordre , en courant l'épée à la main , & menaçant de tuer ceux qui ne se rangeroient pas ; ainsi il se referma. Cependant le Sergent Major , François de Carvajal , retenoit les Capitaines & les empêchoit de donner , attendant que la fureur de l'artillerie diminuât un peu. Alors la Cavalerie étant montée un peu plus haut sur la colline , les Arquebusiers de Dom Diegue tuerent Pedro Alvarez Holguin , & Gomez de Tordoya , & leurs décharges en' bleissoient & tuoient toujours quelques autres. Là-dessus le Capitaine Pedro de Vergara se voyant blessé d'un coup d'Arquebuse , commença à crier hautement contre la Cavalerie , disant , qu'ils devoient donner s'ils ne vouloient bientôt voir périr toute l'Infanterie qui étoit exposée à tout le feu des ennemis. Incontinent les Trompettes sonnerent la charge , & les Escadrons de Vaca de Castro s'avancerent : ceux de Dom Diegue faisant aussi de leur côté le même mouvement , les reçurent avec beaucoup de courage , si bien qu'ils se joignirent ; le choc fut rude , presque toutes les lances de côté & d'autre furent

rent

rent rompues , & plusieurs Cavaliers de l'un & de l'autre parti tomberent morts ou blessés. Puis ils mirent l'épée à la main , & commencerent un sanglant combat à coups de sabre , de massue & de hache : il y avoit des Cavaliers qui se servoient de coignées , comme celles qu'on a pour fendre le bois , qu'ils tenoient des deux mains , & en donnoient de si grands coups , que ni casque , ni autre armure n'étoit capable d'y résister. Ils combattirent ainsi quelque temps avec beaucoup de furie , jusqu'à ce qu'étant les uns & les autres hors d'haleine , il prirent un peu de relâche. Là-dessus l'Infanterie de Vaca de Castro s'avança contre celle de Dom Diegue , Carvajal marchant à la tête , & les encourageant autant qu'il lui étoit possible & par ses paroles & par son exemple. Ne craignez point l'artillerie , leur disoit-il , je suis aussi gros que deux de vous ensemble , & cependant je ne la crains point , & vous voyez combien de boulets passent auprès de moi sans me toucher : puis afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il se fioit sur ses armes qui étoient bonnes , il ôta sa cotte de maille & son casque , & les jeta par terre , demeurant avec un simple pourpoint de toile. Il s'avança de

cette maniere marchant droit à l'artillerie ; tous les autres le suivirent si bien , qu'ils la gagnerent & s'en rendirent les maîtres , ayant tué plusieurs de ceux qui la gardoient , puis ils la pointerent contre leurs ennemis : cela fut poussé avec tant de vigueur , & réussit si heureusement , qu'on attribua à cette action la plus grande partie de la victoire. Cependant le jour manquoit , & la nuit devenoit obscure , si bien qu'ils ne se connoissoient presque plus les uns les autres que par la voix. La Cavalerie après quelques momens de relâche , avoit recommencé le combat , & déjà la victoire panchoit du côté de Vaca de Castro , lorsqu'il vint lui-même à la charge avec ses trente Cavaliers de réserve ; il attaqua à la main gauche où il y avoit deux Compagnies de Don Diegue qui faisoient encore ferme , quoique la plupart des autres commençassent à plier. En attaquant , il cria , victoire , victoire , ce qui n'empêcha pas que le combat ne fût encore opiniâtre & vigoureux de part & d'autre dans cet endroit : il y eut quelques Cavaliers , du nombre de ces trente , qui furent blessés & renversés par terre , & le Capitaine Ximenez , N. de Montale , qui étoit

de Medina del Campo , & quelques autres Cavaliers y furent tués. Enfin , ceux de Vaca de Castro s'opiniâtrèrent avec tant de résolution , que les gens de Dom Diegue tournerent le dos & prirent la fuite en désordre. On les poursuivit , & on en tua & blessa plusieurs. Il y eut deux de leurs Capitaines , l'un nommé Bilbao , & l'autre Christoval de Sofa , qui , quand ils virent tourner le dos à leurs gens , furent si pénétrés de douleur & de rage , qu'ils se jetterent comme des désespérés au travers des ennemis , frappant à droite & à gauche , & criant l'un & l'autre de toute leur force : *Je suis un tel , qui ai tué le Marquis.* Ce qu'ils continuèrent jusqu'à ce qu'on les eût mis en pieces. Plusieurs des gens de Dom Diegue se sauverent à la faveur de l'obscurité de la nuit , & quelques-uns pour n'être pas reconnus & se sauver plus aisément , jetterent leurs écharpes , & en prirent de celles des ennemis qu'ils trouvoient morts ; car les écharpes des uns & des autres étoient fort différentes , celles des Troupes de Vaca de Castro étant rouges , & celles de gens de Dom Diegue blanches. La victoire demeura donc à Vaca de Castro , bien qu'avant d'en venir aux mains il eût perdu

beaucoup plus de monde que son ennemi, de sorte qu'alors Dom Diegue se croyoit assuré d'être vainqueur. Les fuyards, qui pensoient se sauver par la Vallée, furent tous tués par les Indiens, & cent cinquante Cavaliers qui s'enfuirent à Guamanga, distante de deux lieues où s'étoit donnée la bataille, y furent défarmés & pris par le petit nombre d'habitans qui étoient demeurés dans cette Ville. Dom Diegue s'enfuit à Cusco, où Rodrigue de Salazar de Toledé, qui y étoit son Lieutenant, & Antoine Ruiz de Guevara un des Magistrats, le firent prendre prisonnier, & avec lui Diegue Mendez, compagnon de sa fuite. Ainsi finit l'autorité & le gouvernement de Dom Diegue, qui s'étant vû un jour Seigneur & Maître du Pérou, se vit le lendemain arrêter prisonnier par des Officiers créés & établis de sa main, qui en usèrent ainsi de leur propre mouvement, & sans en avoir reçu l'ordre de personne. Cette bataille fut donnée le seizeième jour de Septembre de l'an mil cinq cens quarante-deux.



CHAPITRE XX.

Vaca de Castro donne des louanges à ses Troupes, & leur rend graces de la victoire qu'il venoit de remporter par leur courage.

UNE grande partie de la nuit se passa avant qu'on pût rassembler l'Armée victorieuse, parceque les soldats étoient occupés à piller les tentes des gens de Dom Diegue, où ils trouverent beaucoup d'or & d'argent, & tuerent quelques soldats qui s'y étoient cachés, ou qui étant blessés n'avoient pû fuir. Après qu'on l'eût enfin rassemblée, on se tint encore sur ses gardes, & on fit demeurer en ordre & sous les armes, tant l'Infanterie que la Cavalerie, parcequ'on craignoit que les Troupes de Dom Diegue se ralliasent. Vaca de Castro passa la plus grande partie de la nuit à donner des louanges & faire des caresses à toute son Armée en général, & rendre graces à chaque soldat en particulier d'avoir si bien fait son devoir. Il y eut dans cette bataille plusieurs Officiers & plusieurs soldats de l'un & de

l'autre parti qui se signalerent beaucoup : Dom Diegue en particulier s'y distingua fort, & fit paroître beaucoup de courage & de valeur , faisant plus qu'il ne sembloit qu'on dût attendre de son âge , qui n'étoit que de vingt-deux ans : il étoit animé par la considération de la mort de son pere , dont il croyoit la vengeance juste : il y eut aussi quelques-uns de ceux de son Armée qui l'imiterent fort bien. Du côté de Vaca de Castro , ils étoient animés par le désir de venger la mort du Marquis , pour la mémoire duquel ils conservoient un amour & une fidélité inviolable, si bien qu'aucun péril n'étoit capable de les étonner, ni les empêcher de faire leur devoir pour en venir heureusement à bout. Il mourut des deux côtés environ trois cens hommes , parmi lesquels il y avoit plusieurs Officiers & personnes de marque , comme Pedro Alvarez Holguin & Gomez de Toidoya , qui pour se faire distinguer dans cette occasion , étoient vêtus de velours blanc en broderie d'or par-dessus leurs armes , ce qui les faisoit aisément remarquer , & fut cause qu'ils furent tués par les Arquebusiers , comme on l'a dit. Alphonse d'Alvarado se signala aussi beaucoup ;

Carvajal tout de même , qui sans craindre aucun péril , marcha droit à l'artillerie des ennemis , bien qu'elle tirât continuellement , & que les Arquebustiers qui la gardoient fissent de leur côté un si grand feu , qu'il sembloit impossible d'éviter qu'il n'y eût quelque balle qui l'atteignît. On eût dit que ce mépris de la mort la faisoit fuir de lui , comme en effet il arrive souvent dans les plus grands périls , que celui qui les brave s'en sauve , & que ceux qui les craignent le plus y périssent : cela se vit dans cette bataille , où un jeune homme qui n'osa s'exposer aux coups , & s'alla cacher de peur derriere un rocher , y eut la tête cassée par un éclat de pierre qu'un boulet de canon en fit sauter , & fut ainsi tué dans le lieu où il croyoit s'être mis en sûreté. Les principaux de ceux qui se signalerent dans cette bataille , & dans les dispositions & les affaires qui la concernent pour la faire réussir heureusement comme elle fit , furent le Licencié Carvajal , François de Godoy , Diegue d'Aguilera , Nicolas de Ribera , Jérôme d'Aliaga , Jean de Barbaran , Michel de la Cerna , Lope de Mendoze , Diegue Centeno , Melchior Verdugo , Christoval de Bar-

rientos , Gomez d'Alvarado , Gaspar Rodriguez , Dom Gomez de Luna , Pedro de Hinojosa , François de Carvajal , Dom Pedro Porto Carrero , Alfonse de Caceres , Diegue Ortis de Gusman , Sébastien de Merlo , François d'Ampuero , & plusieurs autres. Outre ceux-là , il y en eut quelques-uns qui avoient été du parti d'Almagre , & qui , comme on l'a dit , suivirent Vaca de Castro , parcequ'il agissoit au nom de Sa Majesté , lesquels se signalerent aussi beaucoup , dont les Principaux furent , Pedro Alvarez Holguin , Dom Alfonse de Montemayor , Jean de Sayavedra , Martin de Robles , Lorenço d'Aldana , Dom Christoval Ponce de Leon , Pablo de Meneses , Vasco de Guevara , le Maître des Comptes Jean de Gusman , Diegue Nuguez de Mercado , Pero Lopez d'Ayala , Diegue Bezarra , Diegue Maldonat , Jean Garcia , Diegue Gallego , François Gallego , Pero Ortiz , Alfonse de Mesa , Denis de Bouadilla , Louis Garcias de saint Mamez , Garci Gutierrez d'Escobar , Marc d'Escobar , Jean d'Horbaneja , Diegue d'Ocampo , & plusieurs autres. Vaca de Castro leur donna à tous , ou au moins à la plûpart , de quoi vivre , lorsqu'il fit le partage du
pays ,

pays , ajoutant à ses libéralités cette louange , qu'ils les avoient très-bien méritées , puisqu'ils avoient abandonné leurs intérêts & leurs ressentimens particuliers , pour suivre les ordres de Sa Majesté , & se sacrifier pour son service.

CHAPITRE XXI.

Vaca de Castro fait punir quelques-uns de ceux qui avoient suivi Dom Diegue , & pardonne aux autres.

LA nuit de cette victoire il gela bien fort , de sorte que le froid fit mourir plusieurs de ceux qui étoient blessés. Il n'y eut que le seul Gomez de Tordoya qui n'étoit pas encore mort , & Pedro Anzurez qui étoit blessé , & qu'on ne put panser , parceque le bagage n'étoit pas encore arrivé. Le lendemain dès le matin Vaca de Castro fit soigner les blessés qui étoient au nombre de plus de quatre cens , & fit aussi enterrer les morts : il fit transporter les corps de Pedro Alvarez & de Gomez de Tordoya , à la ville de Guamanga , où ils furent ensuite enterrés avec beaucoup de magnificence.

Dès le même jour il fit couper la tête à quelques - uns des prisonniers qui avoient eu part à la mort du Marquis , & le jour suivant étant allé à Guamanga , il trouva que le Capitaine Diegue de Royas avoit fait souffrir le même supplice à Jean Tello , & à quelqu'autres Capitaines. Vaca de Castro donna ordre au Licencié de la Gamá de faire faire justice des autres , en les faisant punir comme ils le méritoient : celui-ci , suivant ses ordres , en fit pendre quelques-uns , & couper la tête à d'autres , jusqu'au nombre de quarante en tout , de ceux qui étoient les plus coupables ; il en bannit quelques-autres , & pardonna à tout le reste , si bien qu'il y eut environ soixante personnes en tout qui furent punies par justice. Après cela on donna permission à tous ceux qui étoient domiciliés de se retirer dans leurs maisons. Vaca de Castro s'en alla ensuite à Cusco , où il fit faire le procès à Don Diegue , & quelques jours après lui fit couper la tête. Diegue de Mendez & deux autres prisonniers , se sauverent de prison , & s'en allerent trouver l'Yncá qui s'étoit retiré dans ces montagnes qu'on nomme les Andes , qui sont comme inaccessibles , & où il est impossible

D'attaquer ceux qui s'y sont retirés, par la difficulté des passages. L'Ynca le reçut avec joie, & témoigna être sensiblement touché de la mort de Dom Diegue, dont il étoit fort ami. Il le lui avoit témoigné en lui envoyant plusieurs cottes de maille, corselets, cuirasses & autres armes de celles qu'il avoit prises aux Espagnols qu'il avoit vaincus & tués lorsqu'ils alloient par ordre du Marquis au secours de Gonzale Pizarre & de Jean Pizarre à Cusco : il avoit aussi toujours eu soin de tenir secretement des Indiens en divers endroits afin d'être promptement instruit du succès de la bataille.

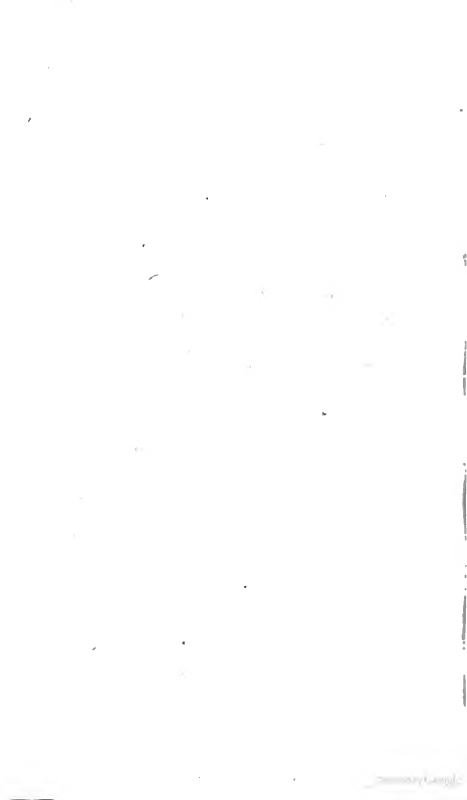
CHAPITRE XXII.

Vaca de Castro envoie des gens de divers côtés pour découvrir le Pays.

APRÈS la mort de Dom Diegue, & la dissipation entiere de son parti, la paix se trouvant par-là rétablie dans tout le pays, il sembla à Vaca de Castro qu'il ne pouvoit honnêtement congédier ses troupes, n'ayant pas de quoi les récompenser comme il auroit souhaité : il prit donc le parti de les envoyer

faire des conquêtes & des découvertes dans le pays. Ainsi il fit retourner le Capitaine Vergara avec ses gens à la conquête des Bracamoros, d'où il l'avoit tiré. Il envoya les Capitaines Diegue de Royas & Philippe Gutierrez, avec plus de trois cens hommes vers l'Orient pour découvrir le pays, où ils firent depuis des établissemens du côté de la riviere de la Plata. Il envoya aussi un nommé Monroy au Chili pour mener quelque secours au Capitaine Pedro Valdivia. Il donna ordre au Capitaine Jean Perez de Guevara d'aller à la conquête du pays de Mullobamba qu'il avoit découvert. Ce pays est fort montueux, & il y a deux grandes rivières qui prennent leur source dans la pente de ces montagnes, & qui coulent de-là vers la mer du Nord. L'une de ces rivières est le Maragnon, dont nous avons déjà parlé, & l'autre la riviere de la Plata. Les Habitans de ce pays sont les Caribes, qui sont Anthropophages. Le pays est fort chaud, si bien qu'ils vont nuds, ou peu s'en faut, n'ayant que quelques haillons autour du corps. Jean Perez eut en ces lieux connoissance d'un grand pays qui est par de-là les montagnes vers le Septentrion, où il y a de riches mines





d'or , où on trouve des chameaux , & des poules comme celles de la nouvelle Espagne : on y trouve aussi des brebis beaucoup plus petites que celles du Pérou. Il faut arroser tout ce qu'on sème en ce pays-là , parcequ'il y pleut fort rarement. Il y a un Lac donc les bords sont fort peuplés. Dans toutes les rivières il y a certains poissons qui sont de la forme & de la grandeur des plus grands chiens , qui tuent & mangent les Indiens qui entrent dans les rivières , ou même qui passent auprès ; car ces animaux sortent aussi de l'eau & marchent sur la terre. Ce pays est borné du côté du Septentrion par le Maragnon , à l'Orient par le Brésil que les Portugais possèdent , au Midi par la rivière de la Plata : on dit aussi que c'est en cet endroit que sont ces Amazones , dont Orellana ouït parler. Vaca de Castro , après avoir ainsi envoyé ses Capitaines en divers endroits , demeura plus de dix huit mois à Cusco , faisant le partage des Indiens qui n'avoient point d'occupation , en les distribuant comme il le jugeoit à propos , mettant toutes choses en bon ordre dans le pays , & faisant des réglemens & des ordonnances fort utiles pour la conservation des

Indiens. Dans ce temps même on découvrit dans le voisinage de Cusco les plus riches mines d'or dont on ait ouï parler de nos jours, particulièrement dans une rivière qu'on nomme Carabaya, où un Indien en recueillit dans un jour la valeur d'un marc. Tout le Pays étoit donc alors fort tranquille : les Indiens étoient protégés, & remis des grandes fatigues qu'ils avoient souffertes pendant la guerre : alors Gonzale Pizarre vint à Cusco ; car jusques là il n'en avoit pû obtenir la permission : & après y avoir demeuré quelques jours, il s'en alla dans le pays des Charchas s'occuper à son ménage & à ses affaires de campagne, jusqu'à ce que le Viceroi Blasco Nugnez Vela vînt au Pérou, comme on le dira dans la suite.

CHAPITRE XXIII.

Ordonnances de Sa Majesté pour le Gouvernement des affaires des Indes. Blasco Nugnez Vela va au Pérou en qualité de Viceroi pour les faire exécuter.

DANS ce temps-là, & même un peu auparavant, quelques Religieux mus, se leur sembloit, par un bon zele,

allèrent informer Sa Majesté , & les Seigneurs de son Conseil ; des grandes charges que les Espagnols en général imposeroient sur les Indiens , & des cruautés qu'ils exerçoient contr'eux , les maltraitant dans leurs personnes , même jusqu'à les tuer ; leur enlevant tous leurs biens , par les impositions excessives dont ils les chargeoient , & les contraignant de travailler aux mines & à la pêche des perles où ils périssoient tous , de manière que le nombre en diminuoit si fort , & il étoit déjà si petit , qu'en peu de temps il n'en demeureroit aucun de reste ni dans la nouvelle Espagne , ni dans le Perou , ni dans les autres lieux où il y en avoit encore ; mais qu'ils périroient tous , comme cela étoit arrivé dans les Isles de saint Domingue , de Cuba , de saint Jean , de Porto Rico , de la Jamaïque & dans quelques autres , où il n'y avoit plus , pour ainsi dire , ni trace ni mémoire des Indiens autrefois Habitans naturels de ces lieux. Pour persuader mieux cela à Sa Majesté , ils y ajoutoient le récit de quelques cruautés particulières que les Espagnols avoient exercées contre les Indiens : & ils y en joignoient d'autres dont les faits n'étoient point avérés , & qu'on n'a jamais été assu-

ré qui fussent véritables. Qu'une des principales causes de ce mal & de la destruction de ces pauvres peuples venoit des grands fardeaux qu'on faisoit porter à ces Indiens , sans garder en cela ni l'équité ni la modération qui eussent été nécessaires. Qu'au reste , ceux qui avoient poussé les choses dans un plus grand excès étoient les Gouverneurs & leurs Lieutenans , les Officiers de Sa Majesté , les Evêques , les Religieux & les autres personnes favorisées & privilégiées , qui se fiant sur leur autorité & leurs privileges , s'assuroient qu'il n'y auroit aucunes peines contre eux pour cela , ce qui leur faisoit commettre tous ces excès avec d'autant plus de liberté & de hardiesse. Celui qui pressa & qui insista le plus sur ces remontrances , fut un Religieux de l'Ordre de saint Dominique , nommé Frere Barthelemy de las Casas , que Sa Majesté pourvut de l'Evêché de Chiapa. L'Empereur ayant donc oui toutes ces choses , & desirant d'y apporter quelque remede , à quoi il se croyoit obligé en conscience , ainsi qu'on le lui avoit fait entendre : sur les informations qu'on lui présenta là-dessus , il fit assembler non-seulement tous ceux qui étoient de son Conseil des

Indes , mais aussi plusieurs autres personnes éclairées , gens de Lettres & de probité. Dans cette assemblée on examina soigneusement les choses , & après plusieurs considérations faites sur la matiere , on dressa quelques reglemens par lesquels on esperoit de remedier aux maux & aux inconveniens qui avoient été representés par Frere Barthelemy. Ce reglement portoit qu'on ne pourroit forcer aucun Indien de travailler aux mines ni à la pêche des perles , qu'on ne leur imposeroit point de charges excessives , & que même on ne les obligeroit à porter les fardeaux que dans les lieux où on seroit destitué des moyens de faire autrement : qu'on les paieroit de leur travail , & qu'on fixeroit les tributs qu'ils seroient obligés de payer aux Espagnols : que tous les Indiens qui demeureroient libres par la mort des maîtres à qui ils appartenoient , seroient après cela au Roy. L'Ordonnance portoit encore , qu'on remettroit en liberté tous les Indiens qui étoient dans la possession & le partage de tous les Evêques des Indes , des Monasteres & des Hôpitaux : comme aussi de ceux qui seroient Gouverneurs , ou leurs Lieutenans , ou Officiers de Sa Majesté , sans qu'ils les pussent retenir ,

quand même ils protesteroient là-dessus d'aimer mieux quitter leurs Charges. On ordonnoit que cela auroit lieu particulièrement, & seroit exactement observé au Pérou, par tous ceux qui avoient eu quelque part dans les mouvemens & les troubles qui y étoient arrivés entre Dom François Pizarre & Dom Diegue d'Almagro, & que tous ces Indiens qui d'une maniere ou de l'autre seroient remis en liberté, comme aussi tous les tributs qu'ils payoient, appartiendroient à l'avenir à Sa Majesté. Il est évident que cette dernière clause faisoit qu'il n'y avoit personne dans tout le Pérou qui pût retenir ses Indiens. En effet, il est aisé de voir par toute cette Histoire, qu'il n'y avoit aucun Espagnol ni grand ni petit, qui n'eût eu quelque attachement pour l'un des deux partis, même avec autant de passion, que s'il y fût allé de leurs biens & de leur vie. Cela s'étoit même étendu jusqu'aux Indiens du pays, à qui il arriva souvent d'avoir des démêlés, des disputes & des querelles les uns contre les autres, jusqu'à en venir aux mains pour ces deux partis, les uns tenant pour ceux du Chili, comme ils appelloient les partisans de Dom Diegue, & les

autres pour ceux de Pachacama , appel-
 lant ainsi ceux qui suivoient le parti du
 Marquis. Entre plusieurs autres choses ,
 outre celles qui étoient portées par le
 règlement dont on vient de parler , &
 qu'on avoit jugé convenables pour le
 gouvernement de ces Provinces éloi-
 gnées , il y en avoit une qui regardoit
 le Pérou en particulier. On considéroit
 que ce pays étoit le plus riche & le plus
 considérable de ceux qui appartennoient
 à Sa Majesté dans l'Amérique , & qu'il
 dépendoit de l'Audience Royale résiden-
 te dans la Ville de Panama , où il n'y a-
 voit que deux Auditeurs , ce qui faisoit
 que les affaires souffroient de grands re-
 tardemens , & ne se pouvoient presque
 expédier à propos , le Pérou étant , com-
 me il étoit , fort éloigné de Panama ; &
 sur tout encore , parceque , comme on
 l'a déjà remarqué ci-devant , la plus
 grande partie de l'année on ne pouvoit
 y aborder. On disoit donc là-dessus que
 c'étoit sans doute la raison qui avoit em-
 pêché qu'on ne pût apporter les remèdes
 convenables aux maux & aux inconvé-
 niens dont on vient de parler , & qu'à
 l'avenir on ne pourroit non plus remé-
 dier à ceux qui surviendroient : c'est
 pourquoi on jugeoit à propos de casser

l'Audience de Panama, & d'en établir une nouvelle sur les frontieres de Guatimala & de Nicaragua, dont le Licencié Maldonat qui étoit Auditeur de Mexique fut le Président, & du Ressort de laquelle seroit la Province de Terre-ferme. Qu'à l'égard du Pérou, on y établiroit une nouvelle Audience, composée de quatre Auditeurs, & d'un Président qui porteroit le titre de Viceroi & Capitaine Général, parcequ'on jugeoit cela absolument nécessaire à cause de l'importance des affaires de ce pays. Ces reglemens furent faits & publiés dans la Ville de Madrid l'an mil cinq cent quarante-deux, & incontinent on en envoya des copies en divers endroits des Indes : ils chagrinerent beaucoup tous ceux qui y avoient fait des conquêtes, & particulièrement au Pérou, où le préjudice qu'on en recevoit étoit plus général ; puisqu'il n'y avoit aucun de ceux qui y étoient établis qui ne perdît par-là à peu près tout ce qu'il possédoit, & qui ne se trouvât par conséquent dans la nécessité de chercher de nouveaux moyens pour subsister & pour vivre. On disoit là-dessus que sans doute Sa Majesté avoit été mal informée touchant ce qui s'étoit passé, puisque ceux

qui avoient suivi soit le parti d'Almagro , soit celui de Pizarre , ne l'avoient fait que comme bons & fideles Sujets de Sa Majesté , qui se proposoient de lui obéir en obéissant à ceux qu'ils regardoient comme Gouverneurs , agissant en son nom & par son autorité. Que de plus ils s'étoient trouvés dans une nécessité absolue de leur obéir de gré ou de force , & qu'ainsi ils n'étoient coupables d'aucun crime , ou qu'au moins s'il y avoit quelque faute , elle ne méritoit assurément pas qu'on les dépouillât ainsi de leurs biens. Ils ajoutoient encore , que dans le temps qu'ils découvrirent à leurs propres frais le Pérou , on étoit expressément convenu avec eux , qu'on leur donneroit les Indiens pour toute leur vie , & que même après leur mort ils seroient à leurs fils aînés , ou à leurs femmes , au cas qu'ils mourussent sans laisser d'enfans. Qu'en confirmation & en conséquence de cela même , peu de temps après Sa Majesté avoit envoyé ordre à tous ceux qui avoient eu part à cette conquête de se marier dans un certain temps marqué , sous peine de perdre leurs Indiens , en quoi la plupart avoient obéi , & qu'ainsi il n'étoit pas juste qu'à présent qu'ils étoient vieux &

caffés , & qu'ils avoient leurs femmes & leurs familles , on les dépouillât de leurs biens & des moyens de subsister , dans le temps qu'il croyoient goûter quelque repos , & jouir du fruit de leurs travaux , d'autant plutôt qu'ils étoient avancés en âge , & n'avoient plus assez de santé , ni assez de force pour aller chercher de nouveaux pays & entreprendre de faire de nouvelles découvertes. Il y en eut donc plusieurs qui se rendirent de divers endroits à Cusco pour représenter toutes ces choses au Licencié Vaca de Castro qui y étoit. Il leur dit là-dessus , qu'il étoit fortement persuadé que si Sa Majesté étoit bien informée de la vérité des choses , elle y apporteroit sans doute quelque remede ; qu'ainsi il jugeoit à propos que les Procureurs ou Syndics de toutes les Villes s'assemblassent , & nommassent quelques-uns d'entr'eux pour aller pardevers Sa Majesté , & son Conseil Royal , afin de leur représenter le vrai état des choses , & les supplier très-humblement d'y vouloir apporter le remede convenable , par la révocation ou le changement de ces ordonnances qui les réduisoient à de si fâcheuses extrémités. Que pour faciliter de sa part leur assemblée , & faire

que tous s'y pussent plus aisément trouver, il se rendroit à la Ville de los Reyes comme étant plus dans le centre & vers le milieu des autres Villes, tant de la plaine que de la montagne, & qu'ainsi il partageroit de bon cœur la peine, & leur épargneroit une partie du chemin, pour traiter ensemble de cette affaire. Il partit donc en effet de Cusco pour se rendre à los Reyes, menant avec lui les Syndics de toutes les Villes de ce voisinage, & étant accompagné de plusieurs Gentilshommes, & autres personnes considérables.

CHAPITRE XXIV.

De la Commission & du voyage de Blasco Nugnez Vela, Viceroi du Pérou, & des Auditeurs & autres Officiers qui l'accompagnerent.

L'AN mil cinq cent quarante-trois, à-peu-près dans le même-temps que ce dont on vient de parler dans le Chapitre précédent se passoit au Pérou, Sa Majesté en conséquence, & pour l'exécution du règlement qu'on a rapporté, nomma pour Viceroi & Président de ce

pays-là , Blasco Nugnez Vela , de la Ville d'Avila , qui étoit alors Commissaire général des Douanes de Castille , parcequ'il l'avoit connu pour un homme de capacité & d'expérience , tant dans cette Charge qu'en d'autres emplois qu'il avoit exercés auparavant dans les Villes de Malaga & de Cuença , & de plus pour un homme droit , qui rendoit exactement justice sans aucun égard pour personne , exécutant les ordres du Roy ponctuellement & sans aucun détour. Sa Majesté nomma aussi pour Auditeurs le Licencié Cepeda de la Ville de Tordesillas , qui étoit alors Auditeur dans les Isles Canaries , le Docteur Lison de Texada de la Ville de Lóyronne , qui étoit Préteur des Nobles de l'Audience Royale de Valladolid , le Licencié Alvarez , Avocat de la même Audience , & le Licencié Pedro Ortiz de Zarate de la Ville d'Ordugna , qui étoit grand Prevôt de Ségovie ; & pour Maître des Comptes , tant du pays du Pérou que de la Province de Terre-ferme , Augustin de Zarate Secrétaire de son Conseil Royal ; car depuis la découverte de ces Provinces , on n'avoit point fait rendre compte aux Trésoriers , ni aux autres Administrateurs des revenus Royaux.

Royaux. Tous ceux qu'on vient de nommer, s'embarquerent & mirent à la voile au Port de San-Lucar de Barrame, da le premier jour du mois de Novembre de l'an mil cinq cent quarante trois : ils arriverent heureusement au Port de la Ville nommée (a) *Nombre de Dios*, où ils firent quelque séjour, pour faire les préparatifs qui leur étoient nécessaires pour leur navigation de quelques jours par la mer du Sud. Le Viceroi se pressoit fort, il s'embarqua dans un vaisseau qu'il avoit fait équiper, & mit à la voile à la mi-Février de l'an mil cinq cent quarante-trois, sans vouloir attendre aucun des Auditeurs, bien qu'on l'en priât. Ils ne purent s'empêcher d'en avoir quelque ressentiment : outre qu'il s'étoit déjà passé entr'eux quelques petites choses, qui, quoiqu'elles ne fussent pas de grande importance, n'avoient pas laissé de faire quelque impression dans leurs esprits, & de faire à peu près connoître les sentimens qu'ils avoient les uns pour les autres. Avant que le Viceroi partît de ce lieu, il commença à mettre à exécution un des réglemens qu'il portoit,

(a) *Nom de Dieu, Ville de l'Amérique.*
Tome I, Gg

par lequel il étoit ordonné que les Indiens auroient la liberté de retourner dans le pays de leur naissance , s'ils en étoient hors par quelque occasion que ce pût être : ainsi il commença à rassembler tous les Indiens qui se trouvoient dans cette Province , & qui étoient originaires du Pérou. Le grand commerce entre ces deux Gouverneurs faisoit que le nombre de ces Indiens étoit fort considérable : il les fit tous embarquer dans son navire aux dépens de leurs maîtres. Il se rendit heureusement & en peu de tems au Pérou , débarqua au Port de Tumbez , faisant de-là son voyage par terre , & commençant à faire exécuter les ordres qu'il portoit , dans tous les lieux qui se trouvoient sur son passage. A l'égard des uns , il regloit & fixoit les charges & les impositions qu'ils pouvoient mettre sur les Indiens , & les tributs qu'ils en pouvoient tirer : aux autres , il leur ôtoit entièrement tous les Indiens qu'ils avoient , pour les mettre au rang de ceux qui appartenoiert à Sa Majesté. Cela fut cause que quelques particuliers qui s'y trouvoient fort intéressés , & en général tous les Habitans des Villes de Saint Michel & de Truxillo comparurent devant lui , le

suppliant très-humblement, & avec de grandes instances, qu'au moins il vou-
lût bien surseoir l'exécution de ces ré-
glemens si rigoureux, jusqu'à la venue
des Auditeurs, & qu'alors ils se ren-
droient à Lima pour demander justi-
ce sur leur très-humble supplication.
Ils alleguoient encore, pour appuyer
leur demande, qu'il y avoit un article
des reglemens qui portoit, qu'ils se-
roient mis à execution par le Viceroy,
& les Auditeurs conjointement, &
qu'ainsi il n'étoit pas en droit d'en pres-
ser, comme il faisoit, l'exécution, se trou-
vant seul. Toutes leurs raisons & toutes
leurs remontrances furent inutiles, il
ne voulut point s'y rendre, disant,
que les ordres qu'il portoit étoient des
Loix générales faites pour le bien du
Gouvernement, qui ne pouvoient souf-
frir de retardement par leurs requêtes ni
leurs supplications. Il continua donc
toujours à faire exécuter les réglemens
jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la Province
de Guavra, qui est à dix-huit lieues de
la Ville de los Reyes.



CHAPITRE XXV.

*Ce qui se passa dans la Ville de los Reyes
à la reception du Viceroi.*

AUSSITÔT que le Viceroi fut arrivé au Port de Tumbez , il envoya devant lui à grand hâte pour notifier ses pouvoirs & son autorité au Licencié Vaca de Castro , afin qu'il se désistât du Gouvernement. On apprit donc tant par le messager qui apporta ces ordres , que par d'autres personnes qui vinrent après lui , la rigueur avec laquelle le Viceroi faisoit exécuter les ordonnances dont il étoit chargé , sans écouter là - dessus ni supplication ni requête. Pour irriter encore plus le monde contre le procédé du Viceroy , on ajoutoit le recit de quelques rigueurs qu'on disoit qu'il avoit exercées , qui ne lui étoient jamais venues dans l'esprit. Ces nouvelles causerent tant d'émotion & de murmures dans l'esprit de ceux qui accompagnoient Vaca de Castro , que quelques-uns d'eux lui conseilloyent de ne point recevoir le Viceroi , mais plutôt &e protester contre les ordonnances

& contre sa commission, & de ne le reconnoître en aucune manière, puisqu'il s'étoit rendu indigne du Gouvernement, en refusant de rendre justice aux fideles sujets de Sa Majesté, & d'écouter favorablement leurs remontrances, faisant paroître une rigueur excessive dans l'exécution des ordres qu'il apportoit. Vaca de Casto les appaisoit autant qu'il lui étoit possible, leur disant, qu'ils devoient s'assurer qu'après l'arrivée des Auditeurs, & lorsque l'Audience seroit une fois formée, ils ne seroient pas plutôt informés de la vérité, qu'ils écoute-roient sans doute favorablement les supplications qu'on leur feroit. Qu'au reste à son égard, il ne pouvoit pas s'empêcher d'obéir aux ordres de Sa Majesté. En effet, étant près de la Province de Guadachili, qui est à vingt lieues de la Ville de los Reyes, où les provisions du Viceroy lui furent notifiées, il se desista incontinent de la Charge de Gouverneur : seulement avant de le faire, il donna à quelques personnes quelques repartitions d'Indiens qui étoient vacans, dont une partie étoit en son nom. Les principaux de ceux qui venoient avec lui voyant donc qu'ils l'importunoient inutilement, & qu'il ne vouloit point absolument

leur accorder ce qu'ils lui demandoient : ils retournerent à Cusco, disant pour colorer leur retour, qu'ils n'oseroient attendre le Viceroy, tandis qu'il étoit seul : mais que quand les Auditeurs seroient arrivés, alors ils retourneroient. Non-obstant toutes ces raisons & ces prétextes specieux, il n'étoit pas difficile à connoître qu'ils s'en alloient fort émus & fort chagrins, & n'étoient pas bien intentionnés. Ils le firent clairement connoître peu de jours après ; car étant arrivés à la Ville de Guamanga, ils y exciterent un grand tumulte, & se rendirent, malgré Vasco de Guevara, maîtres de toute l'artillerie que le Licencié Vaca de Castro avoit laissée en ce lieu après la victoire qu'il remporta sur Dom Diegue : ils la firent après cela mener à Cusco, ayant assemblé pour cet effet un grand nombre d'Indiens. Vaca de Castro continua cependant son chemin, & se rendit à los Reyes, où il trouva tout en trouble & en confusion, cette Ville étant fort émue sur la question, si on devoit reconnoître le Viceroy. Les uns disoient que Sa Majesté par les Provisions n'ordonnoit point qu'il seroit reconnu jusqu'à ce qu'il vînt lui même en personne. Les autres disoient que quand

même il viendroit, vû les ordonnances qu'il apportoit, & la rigueur avec laquelle il les faisoit exécuter, sans avoir égard ni à requête ni à supplication, il ne falloit point le recevoir ni le reconnoître. Néanmoins Yllan Suarez, Commissaire de Sa Majesté & Juge de Police de cette Ville, fit tant par ses raisons & ses exhortations, que la résolution fut prise de recevoir le Viceroy, & d'admettre ses Provisions, qu'on fit publier avec beaucoup de solemnité. Incontinent après plusieurs des Habitans & des Magistrats de la Ville allèrent à Guavra pour l'y recevoir & lui baiser les mains, puis de-là ils l'accompagnèrent jusqu'à los Reyes, où il fut reçu avec beaucoup de pompe & de magnificence, marchant, sous un Dais de drap d'or. Les Magistrats marchaient en ordre avec les marques de leurs dignités, vêtus de longues robes de satin cramoisi, doublées de damas blanc : ils le conduisirent ainsi à l'Eglise, puis à son Hôtel. Comme il apprit les murmures & les mouvemens de ceux qui s'en étoient allés à Cusco, il fit dès le lendemain prendre le Licencié Vaca de Castro, & le fit mettre en la prison publique, le soupçonnant d'avoir quelque part à ces mouvemens.

séditieux , & d'en être même le premier auteur. Les Habitans de la Ville , quoiqu'ils ne fussent pas tout à fait bien avec Vaca de Castro , supplierent pourtant très-humblement le Viceroi de ne permettre pas qu'une personne de considération comme lui , qui étoit du Conseil de Sa Majesté , & avoit été leur Gouverneur , fût mis en la prison publique , puisque quand même il auroit mérité la mort , & qu'on lui devoit faire couper la tête dès le lendemain , on le pouvoit néanmoins mettre dans une prison plus honnête , & qui ne seroit pas pour cela moins sûre. Le Viceroi se rendit à ces remontrances , & le fit mettre dans la Maison Royale , moyennant la caution des Bourgeois pour une somme considérable , puis il fit mettre tous ses biens en sequestre. Les Habitans de Lima voyant toutes ces rigueurs , étoient fort chagrins & fort mécontents ; ils conféroient quelquefois secrètement ensemble , & plusieurs sortoient de la Ville les uns après les autres prenant le chemin de Cusco où le Viceroi n'avoit pas été reconnu.

Fin du Tome premier.

